

José-Enrique RODO

PAGES CHOISIES

BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

Histoire du Canada, par F.-X. GARNEAU. Cinquième édition, revue, annotée et publiée avec un avant-propos par son petit-fils, HECTOR GARNEAU. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique. 2 forts volumes in-8°.

TOME PREMIER (1534-1744). Un volume in-8° avec portrait de l'Auteur. 1913 . . . . 10 fr. »

TOME SECOND. Un volume in-8° (*sous presse*).

Les Promesses de la Vie américaine, par H. CROLY. Traduit de l'anglais par FIRMIN ROZ et FENARD, introduction par FIRMIN ROZ. Un vol. in-8°. 1913 . . . . 3 fr. 50

Les Etats-Unis et la France, par E. BOUTROUX, P.-W. BARTLETT, J. M. BALDWIN, L. BÉNÉDITE, W. V. R. BERRY, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, L. GILLET, D. J. HILL, J. H. HYDE, MORTON FULLERTON. Un vol. in-8°, avec 18 pl. hors texte. 1914 . . . . 5 fr. »

La France et la Guerre. *Opinions d'un Américain*, par JAMES MARK BALDWIN. Une brochure in-8°. 1915 . . . . 1 fr. »

Le secours américain en France (*American Aid in France*), par WILLIAM G. SHARP et GABRIEL HANOTAUX. Une brochure in-8°. 1915 . . . 1 fr. »

Le Devoir des Neutres, par RUY BARBOSA. Avant-propos : *La Sentence du Juge*, par GRAÇA ARANHA. Traduit du portugais par CARDOZO DE BETHENCOURT. Une broch. in-8°, avec une planche hors texte. 2e édit., 1917. 2 fr. »

Le Chili et la Guerre, par C. SILVA VILDÔSOLA, ancien directeur du *Mercurio* de Santiago du Chili, traduit de l'espagnol par CARDOZO DE BETHENCOURT, ancien bibliothécaire de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Une brochure in-8°, 1917 . . . . 1 fr. 80

L'Allemagne et l'Amérique latine. *Souvenirs d'un voyageur naturaliste*, par EMILE-R. WAGNER, correspondant du Muséum de Paris, avec préface de M. EDMOND PERRIER, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'Histoire naturelle. 1 vol. in-8°, avec une carte hors texte. 1918. 3 fr. 50

L'Union des États-Unis et de la France, par G. HANOTAUX, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique (texte français et texte anglais, traduit par W. MORTON-FULLERTON). 1 brochure in-8, 1918. 1 fr. (net).

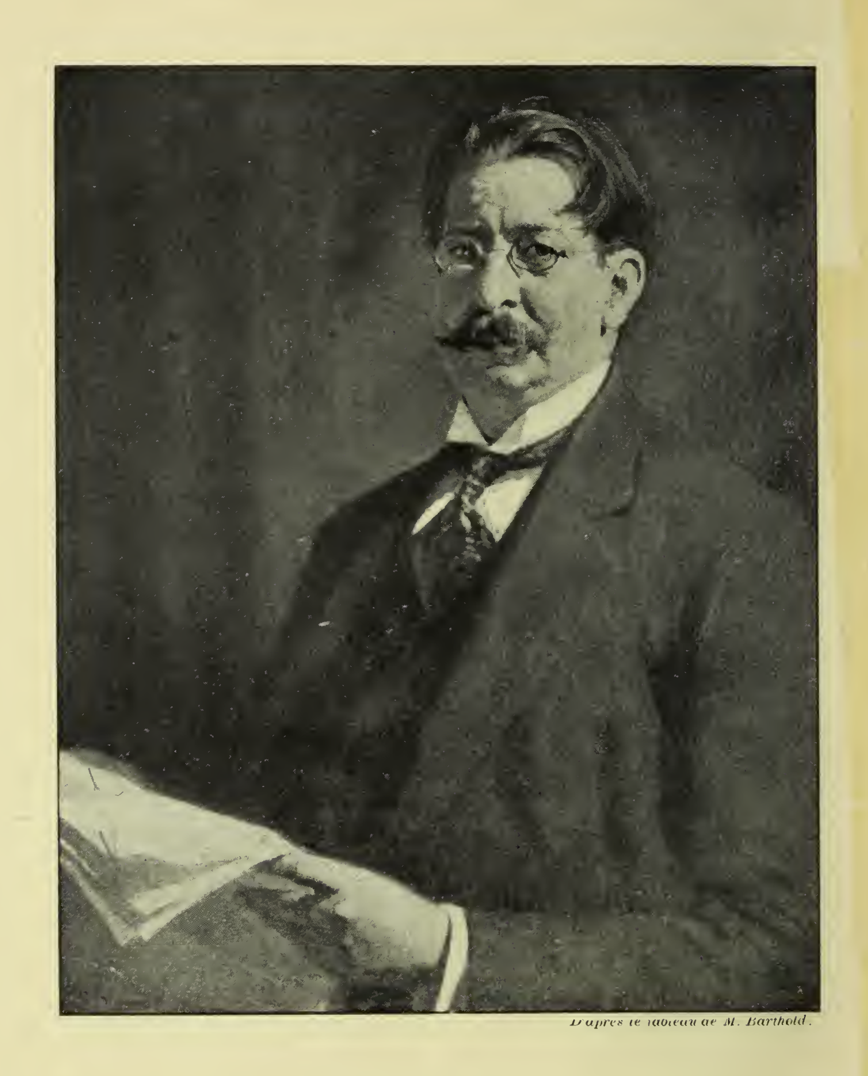
La France et la Guerre de l'Indépendance Américaine : 1778-1783, par le Capitaine JOACHIM MERLANT, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier. 1 volume in-8°, avec 47 gravures et 1 carte hors texte. 1918 . . . . 3 fr. 50

Pages choisies de José Enrique Rodó, avec introduction de M. HUGO D. BARBAGELATA. 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte . . . . . 3 fr. 50

Pages choisies de Ruben Dario, avec introduction de M. VENTURA GARCÍA CALDERÓN. 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte . . . 3 fr. 50

La République de Costa Rica. *Son avenir économique et le Canal de Panama*, par le comte MAURICE DE PÉRIGNY, précédé d'une préface de M. MARTINENCHE, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-8° avec 10 pl. et une carte hors texte, 1918 . . . . 5 fr. »

La République Argentine et sa vie économique, par GEORGES LAFOND, secrétaire général de la Chambre argentine de Commerce de Paris, 1 vol. in-8° (*sous presse*). . . . . 5 fr. »



D'après le tableau de M. Barthold.

JOSÉ-ENRIQUE RODO

Montevideo, 15 juillet 1872 — Palerme, 1er mai 1917.

José-Enrique RODO

PAGES CHOISIES

CHOIX ET PRÉFACE DE

HUGO D. BARBAGELATA

TRADUCTION DE

FRANCIS DE MIOMANDRE

Avec un portrait hors texte.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1918

PRÉFACE

Me sera-t-il permis de dire, comme quelqu'un qui entre en conversation avec un public devant lequel il doit se présenter lui-même, que José Enrique Rodó était un homme supérieur de notre Amérique latine?

Dans son enfance, il fut le fils gâté d'une famille riche et ancienne. Élevé à la première école laïque ouverte dans son pays, c'est à son foyer qu'il reçut cette éducation catholique dépourvue de cléricalisme, mais pleine de religion et des principes moraux que nos mères savent donner là-bas. A l'âge où l'on apprend à connaître les amertumes et les douceurs de vivre, Rodó, orphelin de père, commença ses études universitaires. Elles furent si brillantes qu'à vingt et un ans à peine, il faisait l'admiration de ceux qui l'écoutaient disserter de littérature, d'histoire, de voyages, avec aisance et avec un savoir sans pédantisme.

Il déserta les classes pour voler tout seul dans le vaste champ de l'art et de la pensée. Il y entra en triomphateur. Plus que le veni, vidi, vici, *de César aurait pu lui servir de devise l'exclamation hautaine de l'auteur de* Childe Harold : « *Je me suis réveillé fameux* ». *Et il sut rester fidèle à ce réveil. On peut, lui appliquant ce jugement qu'il donna sur l'écrivain équatorien Montalvo, dire de Rodó qu'* « *il apporta à l'exercice de la littérature la ferveur, la*

persévérance, le respect et le zèle d'un sacerdoce ». Il ne laissa passer de jour sans officier devant ses autels; il ne laissa passer de jour sans écrire la page, qui, relue, corrigée ensuite, alla se joindre aux autres et former ces livres « en perpétuel devenir », en incessante gestation.

Cette gestation a été subitement arrêtée par la mort, qui a surpris le penseur dans sa quarante-cinquième année, nous rappelant une fois de plus le cri troublant de Ménandre: « L'homme aimé des Dieux meurt jeune, ô Parménon! » Cette mort prématurée produisit en nous, ses élèves, la sensation de l'extinction de plusieurs lumières en notre esprit.

Rodó vécut toujours en beauté. Il aima sans défaillances le vrai, le bon et le beau, ces trois enfants d'Emerson « nés le même jour et qui réapparaissent sous différents noms dans tout système de pensée ». De là l'admirable uniformité de son œuvre composée comme ces ondes successives qui se pressent, grandissent et engendrent en se confondant la vague formidable qui ne se déforme pas dans sa croissance, mais s'élargit et s'élève jusqu'à s'imposer et triompher.

Il posséda, comme bien peu, le sens des nuances, dont il aima parler dans ses écrits. Il sut expliquer, comme aucun de ses compatriotes, les avantages et la vraie influence du romantisme en littérature. Et que pouvait-on demander de plus à celui qui eut en haute estime le talent de Paul de Saint-Victor dont les Hommes et les Dieux *ont été répandus dans sa patrie par ses louanges et ses conseils.*

Son style, influencé par les auteurs français de l'époque antérieure et postérieure au naturalisme et par les écrivains de l'âge d'or de la littérature espagnole, est attique, profond, très personnel. Il a le brillant de l'or poli, la trempe et la flexibilité de l'acier de Tolède. Les paroles sont sous la

plume de Rodó la glaise malléable que l'artiste façonne à son goût ; il en joue sans s'égarer jamais, trouvant toujours l'expression juste, l'adjectif conforme, le son qui convient à la chute des phrases. Il peint, sculpte, cisèle, émaille, avec le goût de l'écrivain le plus fin, sans jamais altérer la langue, en lui conservant un certain archaïsme voulu, *sans cesser jamais d'être personnel et* américain.

Aimant peu les rhéteurs, dont « la froide application assemble péniblement en une mosaïque de conventionnelle correction des mots que ne vint jamais animer le souffle tiède de l'âme » il ne négligea cependant pas de polir, d'effacer et d'ajouter comme le conseille Boileau. Mais c'est en esprit seulement qu'il polissait, effaçait et ajoutait. Chez lui l'expression définitive de la pensée était toujours postérieure à l'idée créatrice, tant il avait le constant souci de la beauté de la forme et de la musique du verbe.

Il crut de cette façon réaliser la tâche qu'il s'était imposée « de donner à la prose castillane la couleur, l'éclat, la mélodie, de lui infuser du sang, de lui donner des nerfs, de consommer la réaction que les romantiques et les réalistes du dernier siècle ne réalisèrent qu'à moitié dans la syntaxe et le lexique ». Il crut, en outre, avec Marc l'Évangéliste, que « tout peut se dire en paraboles » et c'est en paraboles qu'il nous expose ses aphorismes, qu'il nous développe ses thèses. Son talent, son érudition lui en fournissent à chaque pas ; sa façon de les dire les rend inoubliables.

*
* *

Quand Rodó naquit à la vie littéraire, la tradition de la culture de Montevideo, sa ville natale, se renfermait dans le classique Acuña de Figueroa et dans les romantiques

qui, avec Adolfo Berro, avaient chanté les misères et les douleurs des humbles et qui, avec Juan Carlos Gómez, le compatriote qui le séduisit le plus peut-être, avaient manifesté l'audace et la gravité d'hommes toujours disposés à lutter pour le triomphe de la Justice et pour l'Idéal.

La formation cosmopolite de la capitale de l'Uruguay, dans laquelle les étrangers d'origine latine prédominent, a toujours donné à ses habitants en matière philosophique un large esprit, qui encouragea de longue date son premier caudillo *Artigas et que plus tard influencèrent par leurs livres les Saint-Simon, les Lerminier, les Cousin, les Jouffroy, les Villemain, les Sainte-Beuve, les Laboulaye, les Lamennais et les Quinet dans la longue lutte que les Uruguayens eurent à soutenir contre le tyran argentin Rosas.*

Dans les années qui suivirent la naissance de Rodó les esprits les plus pondérés de son pays cherchèrent un soulagement à la tyrannie qui sévissait alors dans leur propre territoire dans des discussions philosophiques qui cachaient au fond, tels ces vieux reliquaires qui ne donnent pas toujours l'idée des richesses qu'ils renferment, de vastes visées politiques. Ces discussions-là orientèrent les idées vers des voies nouvelles et attirèrent l'attention de la jeunesse qui observait leur marche sans savoir au juste par où elle devait prendre.

Seul un romancier mi-romantique, mi-historien et un poète quelque peu révolutionnaire réussirent à donner aux lettres uruguayennes une tendance nationale et moderne, avant que Rodó vînt apporter un souffle de rénovation qui devait, par ondes concentriques, ébranler l'air moral d'un bout à l'autre du continent hispano-américain.

Il apparut à l'heure où une jeunesse désorientée, confondant symbolistes et parnassiens, s'enlisait en un décaden-

tisme sans raison et, n'arrivant pas à pénétrer le naturalisme, s'exténuait à chercher sa voie. C'est cette heure de doute qu'il choisit pour se révéler, pour venir dire à cette génération inquiète, comme Horace à Leuconoë, de ne pas se préoccuper de la mort, mais, au contraire de rechercher tous les moyens d'intensifier la vie. Et son influence a été si grande et si opportune qu'on croirait écrit pour lui l'éloge de Maeterlinck à propos d'Emerson : « Il est venu pour plusieurs au moment où il fallait venir et à l'instant où ils avaient mortellement besoin d'explications nouvelles ».

Ses idées philosophiques partent du positivisme, qui selon lui « est la pierre angulaire de notre formation intellectuelle ». Il déclara lui-même dans son étude sur Prosas Profanas *du poète Ruben Dario : « Moi aussi je suis* moderniste. *J'appartiens de toute mon âme à la grande réaction qui imprime un caractère et un sens à l'évolution de la pensée pendant les heures dernières de ce siècle ; à la réaction qui, partie du naturalisme littéraire et du positivisme philosophique, les achemine tous deux, sans les amoindrir jamais en ce qu'ils ont de fécond, vers des conceptions plus élevées ».*

Dernièrement, il se sentait attiré par le « puissant souffle de reconstruction métaphysique de Renouvier, Bergson et Boutroux ». Cela nous mène à parler des œuvres de José Enrique Rodó. Le lecteur pourra se faire une idée de chacune par les morceaux choisis que je publie grâce à une heureuse initiative du Comité France-Amérique, *toujours bien inspiré, et grâce aussi à l'obligeance de M. Francis de Miomandre, qui a traduit, sur ma demande, d'une façon à la fois très exacte et très pure, les meilleures pages d'un savant qui était aussi un grand artiste et un grand admirateur de la France éternelle.*

*
* *

Ses œuvres, dont certaines, comme Ariel, *ont eu jusqu'à neuf éditions, et même des éditions officielles en des pays pourtant lointains de l'Uruguay, sont :* La Vida Nueva (1897) ; Rubén Dario (1899) ; Ariel (1900) ; Liberalismo y Jacobinismo (1906) ; Motivos de Proteo (1909) ; El Mirador de Próspero (1913).

Le premier de ces livres a été publié quand l'auteur avait vingt-quatre ans à peine, puisque Rodó naquit à Montevideo le 15 juillet 1872. Et cependant, il montre déjà, en d'étonnants éclairs, une érudition qui ne devait qu'augmenter avec le temps et une tendance bien marquée à donner à la langue castillane une souplesse et une sonorité à quoi seul tendait alors dans ses poésies son compatriote américain Ruben Dario. Ce petit livre sur la Vida Nueva (*la Vie Nouvelle*) *est la réunion en un ouvrage de deux articles parus dans la* Revue Nationale de Littérature et de Sciences Sociales *qu'il fonda en 1895, avec les frères Martinez Vigil et Victor Pérez Petit, et dont la répercussion fut grande, non seulement en Uruguay, mais sur tout le continent américain. Le lecteur se rendra compte du mérite de* El que vendrá (*Celui qui viendra*) *par la traduction qu'il pourra lire tout à l'heure au complet.*

Dans le second article composant le volume qui nous occupe, sous prétexte de juger les Académies *de son confrère Carlos Reyles, qui accusait les romanciers d'Espagne de sacrifier à « l'extériorisme » leur tradition classique, Rodó prouve, avec arguments convaincants à l'appui, que les Valera et les Pérez Galdós, les Palacio Valdés et Leopoldo Alas protestaient par leurs livres contre cette accusation, à l'heure même où il pressentait une*

renaissance de l'âme collective de l'intellectualité espagnole. Et parmi d'autres sains conseils, qui étonnent si on tient compte de son âge, il disait au jeune romancier uruguayen qui présentait des allures de démolisseur : « Il ne faut pas considérer toute révélation nouvelle comme une barrière infranchissable, comme une limite définitive aux regards; mais bien au contraire comme un ciel nébuleux au travers duquel se découvrent des lointains incertains. L'innovateur littéraire ne doit pas dire : Voilà la vérité *mais voilà* l'opportunité. *Il ne se flattera pas d'avoir trouvé la formule de l'avenir, car l'avenir est le secret d'un plan que nous ignorons. Et lorsque son école verra tomber les feuilles jaunes du doute, il devra se résigner à s'entendre dire par celle qui apparaît à l'horizon auréolé d'une lumière nouvelle, ce que Hamlet disait à Horatio :* « Il est au ciel et sur la terre bien des choses encore que tu n'as jamais soupçonnées ». *Les phrases que je viens de traduire sont comme le credo du critique qui naissait et qui allait répandre ses doctrines de sage inspiration du golfe du Mexique jusqu'aux côtes de la Terre de Feu.*

Ce critique devait se montrer bientôt dans un autre petit livre qui agrandit la sphère de la réputation de son auteur, tout en contribuant à la renommée d'un poète de génie qui compte avec raison parmi les grands rénovateurs de la langue castillane. Rubén Darío : Su personalidad literaria — Su última obra *en est le titre. Les évocations des vers qu'il analyse sont pour Rodó autant d'occasions de discuter des problèmes variés, d'émettre sur son contemporain des jugements définitifs sur sa vie et une partie de ses livres.*

Il préfère, entre toutes, les œuvres fortes de la pensée. Renan, Taine, Guyau sont ses maîtres d'élection. Aussi ne

pouvait-il aimer qu'à demi, tout en les admirant cependant, les Prosas Profanas *de Rubén Dario, imbu à ce moment de modernisme ou plutôt d'un parnassisme* sui generis *qui faisait s'écrier à son critique : « Jamais l'âpre cri de la passion dévorante ou intense ne s'ouvre un chemin à travers les nerfs de cet artiste ». C'est pourquoi, sans doute, avant de commencer l'étude de* Prosas Profanas *où il essaye d'en paraphraser les vers les plus remarquables, tient-il à déclarer : « Parmi les rares aptitudes de mon esprit, je crois avoir une qualité, cardinale littérairement : celle de l'éclectisme. Je suis un séide docile, qui accompagne les poètes en leurs pérégrinations, n'importe où nous appelle l'irresponsable caprice de leur goût. Mon tempérament de Simbad littéraire est un grand curieux de sensations. Je recherche exprès toute occasion de faire des exercices de souplesse. Il me plait d'équiper, par exemple, la nef horatienne qui conduit Virgile à Athènes avant d'embarquer dans l'esquif de Saint-Pol Roux, ou dans le yacht singulier de Mallarmé ». Et Rubén Dario, qui s'en est allé depuis au pays de Immortels, n'eut point à regretter la promenade mémorable que fit Rodó à travers les jardins de sa profane poésie.*

*
* *

Celle que nous venons de parcourir est la première étape, bien remplie sans doute, de la courte vie littéraire de notre maître.

Depuis lors, il se sentit attiré par des desseins plus hauts; depuis lors il voulut parler à ses concitoyens d'Amérique, aux fils de la Magna patria *qu'il a si bien peint dans une page inoubliable, de toutes choses humaines qui doivent nous intéresser, puisqu'il désirait que, « à côté*

du fils fidèle de notre Amérique, qui porte, outre les choses propres de son esprit, le reflet d'une certaine latitude de la terre, se trouvât le disciple de Renan ou de Spencer, le spectateur d'Ibsen, le lecteur de Huysmans et de Bourget ».

Ariel *lui valut l'incontestable maîtrise. Il exerça une influence bienfaisante sur les Latins de ce continent, à l'époque où les vestiges d'un romantisme plaintif et d'un positivisme égoïste engageaient encore la vie intellectuelle vers des spéculations inférieures et nuisibles à la floraison d'une culture idéaliste et supérieure.*

Comme le lecteur pourra le constater par les morceaux choisis qu'il trouvera dans ce volume, Ariel *a la forme d'un discours que le vieux Prospero adresse à de jeunes disciples qui, du seuil du XXe siècle, s'apprêtent à entrer dans la vie et auquel l'homonyme du grave magicien shakespearien veut parler une dernière fois, pour que son adieu demeure « comme une empreinte gravée dans leurs sentiments et leurs idées ». Dans cette œuvre, l'écrivain-philosophe nous révèle sa foi dans l'enthousiasme et dans l'espérance, « joyaux de l'esprit jeune » qui « dans l'harmonie de l'histoire et la nature correspondent au mouvement et à la lumière ». Il souhaite voir l'esprit chrétien adopter « les modalités de l'élégance grecque », et se former des hommes qui soient « une image résumée de l'espèce » et non « des exemples mutilés de l'humanité ». Voilà un programme qu'il développa dans des écrits successifs pendant qu'il cherchait à le remplir par l'exemple de sa propre vie.*

Comme Renan, il n'aima pas en principe la démocratie mais il la défend dans Ariel *parce qu'il y voit la seule solution possible pour le bien-être de l'humanité. L'exemple des États-Unis, « incarnation du Verbe utilitaire dont*

l'évangile en faveur des miracles d'un triomphe matériel se répandait partout », ne doit pas — à son avis — enthousiasmer les Hispano-Américains. Ils ne doivent pas sacrifier à une influence exotique et étouffante leur « immuable originalité ». Il faut que « le génie de la race » préside à la refonte des éléments qui constitueront l'américanisme définitif de demain, issu de la démocratie, imbu des traditions latines, fervent du culte de la vie intérieure, autre chose enfin que l'américanisme du Nord, dont Rodó explique de magistrale manière les vices et les vertus.

*Ce n'est pas seulement en Amérique que cette œuvre s'imposa. Martinez Sierra, qui compte parmi les écrivains les plus notoires de la nouvelle littérature d'Espagne, affirmait, il y a quelque temps : « Ce petit livre, qui porte le nom du génie de l'air dont Shakespeare voulut faire l'Inspirateur du Bien, l'agile et gai serviteur de la Vieille Science de Prospero, a exercé sur nombre d'esprits de la jeune Espagne une action bienfaisante incalculable ». Et le sévère critique espagnol Clarin s'écria, lors de l'apparition d'*Ariel *: « Je conseille l'étude de cet esprit américain, si jeune et déjà si sensé ; tranquille et impartial, sans pour cela manquer d'enthousiasme, amoureux de l'avenir, mais avec de la vénération pour le passé et avec une connaissance positive du présent ».*

*Même si Rodó n'avait écrit qu'*Ariel, *ce livre l'aurait consacré maître chez nous, parce que, comme on l'a déjà fort bien dit : « il fut l'Évangile de l'éducation spirituelle » dans l'Amérique espagnole. Il survivra à Rodó et les générations successives continueront à l'apprendre par cœur dans notre Continent.*

* * *

Neuf ans plus tard, Rodó reprit, jusqu'à un certain point, le thème traité dans Ariel *et le développa dans un livre « en perpétuel devenir » qui devait affirmer une fois de plus sa réputation de penseur et d'écrivain. Entre temps, il se consacra quelque peu à la politique et employa ses instants de répit à rédiger de brefs essais critiques, et des pensées qu'il assembla plus tard en un volume :* El Mirador de Próspero. *A cette époque encore, il publia* Liberalismo y Jacobinismo, *séries d'articles de polémique, écrits au jour le jour, où il étudie brillamment, avec toute l'ampleur de son esprit, les origines de la charité et la personnalité sublime de Jésus.*

Liberalismo y Jacobinismo *appartient à l'époque où Rodó faisait de la politique active. La politique, cette sirène moderne, qui a fait tant de ravages parmi les intellectuels de nos jeunes républiques, devait attirer avec force l'idéaliste en action qu'était Rodó. Elle le tenta, et s'il en est sorti indemne, il lui abandonna en échange plus d'une illusion. Peut-être songeait-il à lui-même, lorsque, parlant de Montalvo, il disait : « Libéral jusqu'à la limite de la noblesse du sentiment, démagogue et plébéien jamais. Il était, par la qualité de ses idées, par la trempe de son âme et par la distinction de son style, chevalier de la tête aux pieds ». Il sacrifia à la politique au club et dans la presse, jamais dans les livres. Tant qu'il y fut mêlé, il lui consacra toutefois son talent et son énergie, soit qu'il présentât des projets au Parlement, soit qu'il écrivît des articles de propagande, soit qu'il composât des manifestes et des discours, dont le retentissement fut grand.*

Pourtant, la tribune de la politique n'était pas la meil-

leure tribune pour Rodó, maître dont la voix avait une répercussion qu'il n'avait pas lui-même le pouvoir de mesurer. Il devait, donc, continuer à parler à la jeunesse en maître, puisque, comme il l'avait déjà confessé dans son initiation triomphante, « parler à la jeunesse sur des motifs nobles et élevés, quels qu'ils soient, est un genre d'éloquence sacrée ». Et il en parla. Il en parla longuement et hautement, avant de parcourir la troisième étape de son existence : celle des voyages. A son avis « la pratique de l'idée de notre rénovation a un précepte supérieur : voyager. Se renouveler, c'est vivre. Voyager c'est se renouveler ». Il crut aussi que « dans le développement de l'esprit, dans les progrès des lois, dans la transformation des mœurs, le voyage d'un homme supérieur est souvent la borne *qui sépare deux époques, l'horloge qui sonne une grande heure ». Pour lui cette horloge sonna, malheureusement, l'heure qui n'a pas de quarts ni de demies...*

Mais revenons à ses Motivos de Proteo, *qui est le point culminant de son érudition et de sa science. C'est la réalisation matérielle du principe qu'il ne cessa d'y répéter : « se renouveler c'est vivre. Celui qui n'avance pas, recule ». C'est le livre — comme il le redit lui-même — du* perpétuel devenir ; « *un livre ouvert sur une perspective infinie* ». *Une telle définition dispense le commentateur d'une tâche ardue : celle de déterminer le genre de l'ouvrage.*

Motivos de Proteo *est un amalgame de paraboles, de sentences, de maximes, d'aphorismes, tendant tous à exalter la personnalité, à développer la confiance en soi, à fortifier la volonté qui porte le secret de notre Destinée. Il nous conseille d'avoir, dans la vie, « l'espérance comme Nord et comme Lumière, la volonté comme force ; d'appliquer cette force à notre propre personne afin de nous transformer, de nous rendre chaque fois plus constants*

et chaque fois meilleurs ». Cette œuvre, sans doute protéiste, *où la profondeur du concept s'allie à un style sévèrement châtié, se refuse à toute analyse. Il suffit de conseiller la lecture de quelques-unes de ses paraboles — que nous reproduisons — et de quelques-uns de ses chapitres, ceux sur la Vocation personnelle, sur le Dilettantisme, sur les voyages, entre autres. L'expérience et l'érudition, la science puisée dans les livres et l'exemple de la vie quotidienne emplissent, en se mêlant, quatre cent cinquante pages brillantes, philosophiques et littéraires.*

Peut-être pourra-t-on accuser l'auteur de ce livre d'offrir trop d'optimisme à des sociétés en formation, rongées d'anarchie et de politique, où les audaces sont en surnombre. Peut-être l'accusera-t-on de ne jamais s'arrêter devant le Doute, de n'être pas toujours original en ses conseils. Personne n'osera nier que les Motivos de Proteo *exercent une influence bienheureuse sur l'élite de l'Amérique latine, sur cette élite, à laquelle Rodó demande de guider sur le chemin des grandeurs futures « les groupements et les peuples qui sont autre chose que des foules ». S'il a exagéré l'amour que nos jeunes nations doivent à l'idéal, c'était dans la crainte de nous voir aveuglés par les éblouissants mirages de notre colossal voisin du Nord ; si, parfois, il emprunte les idées des autres, c'est pour les interpréter à sa façon et nous les faire goûter à sa manière. Son « se renouveler, c'est vivre » avec lequel commence ses* Motivos, *il l'a pris dans les* Fragments d'un journal intime *d'Amiel, il le remania, l'amplifia et l'appliqua à sa thèse, de même qu'il amplifiait les idées de Renan, de Guyau ou d'Emerson en bien des pages des dits* motifs, *tout en les mêlant à des pensées essentiellement personnelles. N'est-ce pas là encore une des conclusions possibles de son aphorisme : « L'essence du premier*

contenu adhère toujours aux parois du vase ; la liqueur nouvelle que l'on y verse s'en imprègne, et autant de fois change la liqueur, autant de fois un parfum nouveau se mêle au propre arome de celui qui, le premier, y fut servi »? En outre, il devenait de plus en plus humain *et, sans le chercher, après avoir conquis tout le public de l'Amérique espagnole et une partie de celui de l'Espagne même, il allait occuper une place entre les docteurs de la pensée universelle quand la mort, dont il se plaisait à parler dans les derniers temps, vint nous le ravir à Palerme, dans cette belle Italie pleine de souvenirs de la Renaissance qu'il aima tant.*

Laissons de côté ses campagnes politiques et cette vie de journaliste dans laquelle il est entré, parce « dans un pays comme le nôtre, être écrivain et n'avoir pas été, fût-ce accidentellement journaliste, constitue non pas un titre de supériorité ou de distinction, mais bien un brevet d'égoïsme ». Arrivons à la dernière de ses œuvres. Elle est comme l'inventaire des créations multiples d'un auteur qui ne se contente point de prêcher l'action par la parole mais se donne lui-même en exemple. El Mirador de Próspero, *c'est son titre. Trois études admirables sur Bolivar, sur Montalvo et sur Juan Maria Gutiérrez, ressortent parmi d'autres qui, pour être de moindre importance, n'en sont pas moins profondes, telle celle qu'il consacre à* Idola Fori, *œuvre du malheureux écrivain colombien Carlos Arturo Torres ; tel son discours à l'auteur de* Thaïs, *en qui il voyait « l'esprit fascinateur de la France, la suprême efflorescence de cette âme latine qui veille, à travers les siècles, sur le monde, pour maintenir bien au-dessus des débordements de la force et des platitudes de l'utilitarisme l'auguste doctrine de l'idéal désintéressé ».*

Si Rodó ne détesta pas le moi *à la façon de Pascal, il*

aima peu parler de lui-même. Dans son Mirador *cependant, il laisse percer des réflexions où sa personne n'est pas étrangère, soit qu'il décrive, en des phrases artistement ciselées,* la gesta de la forma ; *soit qu'il critique l'œuvre dramatique de Roberto Payró ; soit qu'il s'arrête à marquer* des dissonances dans l'harmonie. *Son étude sur Bolivar, solide et superbe, tant au point de vue historique que littéraire est — comme le lecteur le verra tantôt — digne du héros qui en est l'objet. On peut en dire autant de son essai sur Montalvo. Celui-ci est, après* Rubén Darío, *dans lequel il suivit le procédé de Gautier, son travail de critique littéraire sans contredit le plus éminent. Un peu comme Sainte-Beuve, un peu comme Taine, il étudie de manière incomparable l'homme, l'œuvre et le milieu, partant du principe que Montalvo « est la représentation typique de l'écrivain dans toute l'intégrité des facultés et des disciplines qu'un tel titre suppose ». A son propos il fait une analyse exacte et délicate de l'époque, comme il décrivit au sujet du penseur argentin Juan Maria Gutiérrez, l'ère des luttes pour la liberté qui, à Rio de la Plata, suivit la déclaration de l'Indépendance.*

* * *

Rodó était de taille haute et svelte, avec des yeux francs et perçants comme son esprit. De manières très simples, il était toujours disposé à donner des conseils à ceux qui les demandaient. Marcheur infatigable, il faisait de longues promenades dans sa ville natale, où il exerçait son apostolat sans orgueil et sans fanfaronnade.

A l'égal du grand orateur romain, s'il n'oublia jamais le petit Uruguay sa patrie, il répéta à satiété que l'Amérique était la grande patrie qui contient toutes les autres. « Nous

voulons une littérature qui soit une force positive pour la formation d'une conscience américaine ; qui, ayant ce sentiment pour mobile, embrasse la complexité des intérêts intellectuels et moraux de notre culture », *répondait-il dernièrement encore à un journaliste argentin qui l'interrogeait. « En ce qui me concerne, ajoutait-il, je poursuis cet idéal d'américanisme depuis mes premiers travaux. » C'est cet idéal qui inspira son* Ariel, *qui le guida dans ses essais sur Bolivar et sur Montalvo, essais qu'il pensa étendre encore sur d'autres personnages de signification aussi importante du point de vue américain.*

Le cataclysme européen est venu surprendre, au milieu de sa carrière, en pleine vigueur intellectuelle, cet optimiste militant, persuadé qu' « au-dessus des traces du désastre fleurira une vie nouvelle, avec un idéal littéraire nouveau, des formes artistiques nouvelles ». Il était persuadé aussi que, si cela arrive, l'heure ne serait pas loin où la conscience hispano-américaine, remuée par la secousse universelle, affirmera définitivement sa personnalité et montrera son aptitude à s'incorporer au groupe des peuples créateurs de civilisation et de culture.

Quoique, comme l'esclave de Térence qu'il cite dans Ariel, *rien de ce qui est humain ne pouvait lui être indifférent, il ne croyait pas arriver à intéresser l'Europe par ses écrits. « Tout au plus pourrai-je avoir une certaine influence en Espagne », me disait-il un soir que j'étais allé le visiter, pour prendre chez lui la préface d'un de mes livres qui devait paraître à Paris. Et ce jour-là, il ne me demanda qu'une chose en échange des pages bienveillantes qu'il écrivait pour moi ; il me pria d'effacer le mot* Don *qui aurait dû précéder son nom sur la couverture dudit ouvrage. Ce* Don-*là lui donnait un air trop grave, trop doctoral, qu'il n'aimait point. Il ne l'aimait pas, parce qu'il*

était au fond un grand enfant sage qui avait horreur des titres et des honneurs.

Ce grand enfant sage qui n'aimait pas beaucoup rire avait cependant une âme pure comme ses idées et parfois des gestes tout à fait ingénus. On raconte que souvent, avant de se mettre à rédiger ses articles dans le cabinet directorial du journal montevidéen dont il fut deux ans le rédacteur en chef, il s'amusait à placer en face de son siège un caïman disséqué et dans la bouche duquel il mettait une cigarette. Plus d'une fois, il lui arriva, après des moments de méditation et d'absence, de rire silencieusement, en se trouvant, tout à coup, face à face avec l'animal qu'il avait lui-même placé dans une attitude si baroque.

En général, quoique simple et très serviable, il n'aimait pas la familiarité et n'avait pas toujours l'air d'écouter votre conversation. Mais quand il y entrait, il se donnait tout entier, et, de même que dans certains entrefilets insérés dans des journaux de combat, il y montrait une veine humoristique remarquable qui prouvait une fois de plus la flexibilité de son vaste esprit.

*Les intellectuels de l'Amérique latine, dont l'unité continentale ne fut conçue avant Rodó que par le grand Bolivar, comprirent, de bonne heure, les profitables leçons de l'auteur d'*Ariel *et de* Motivos de Proteo. *La partie la moins originale de ceux-ci, pleine d'anecdotes, de portraits historiques, et de maximes morales, servira toujours d'enseignement à ceux qui n'ont pas beaucoup lu, tandis que certaines paraboles qui renferment, dans des phrases captivantes, des vérités universelles, feront toujours la joie de ceux qui aiment les choses belles et profondes.*

* * *

En général, on appela Rodó le critique. *Il en était un, en effet, si l'on conçoit la critique comme il la concevait : « pas seulement l'expression sûre et ordonnée d'un jugement, mais une large forme littéraire capable de contenir outre un épisode quelconque de ces voyages que nous appelons des lectures, une impression, une production réflexe de l'art, une note de sympathie, l'écho personnel d'un sentiment qui vibre dans l'âme des temps ». A cette idée de la critique répond l'unité primordiale de son œuvre qui persiste à travers elle, et qui quoique protéiste et variée, par le style et par les sujets traités, n'en est pas moins originale et personnelle. Celle-ci nous montre que Rodó passa par les angoisses du Barrès de* Sous l'œil des Barbares, *par les affirmations du Bourget des* Essais de psychologie contemporaine *et même par les étapes que suivit, sur le double chemin parallèle de l'éthique et de l'esthétique, un écrivain que pourtant il ignorait : Robert Humières, dont paraîtra bientôt l'admirable* Livre de la Beauté.

Avant d'entreprendre le premier long voyage qui devait précéder celui qui n'a pas de retour, il a senti frémir ses fibres les plus intimes devant la glorieuse France acculée à une déroute qui de loin semblait possible, et alors il revint de nouveau au journalisme, quelques jours avant la bataille de la Marne, le temps de lancer à notre continent latin le superbe manifeste que j'engage mes compatriotes à lire et à relire. C'est le Chant du cygne de mon grand maître.

Après, il n'a écrit que des correspondances pour une revue de Buenos-Aires, dans lesquelles, j'ignore pourquoi, il montre qu'il commençait à sentir « le vide effrayant de la

vie ». Nous savons maintenant que notre jeune Amérique, puisqu'elle a produit cet homme symbolique, *peut encore en produire d'autres.*

José Enrique Rodó s'est éteint à Palerme, victime d'une typhoïde abdominale, le 1er mai 1917, le jour des ouvriers pour qui il projeta jadis une savante Législation du Travail en Uruguay. *Ses derniers mots ont été :* « Dolore ! Grazie ! »

*
* *

Avant de finir cette préface écrite en son honneur, faisons une libation — comme jadis l'a fait Leucippe élève de Gorgias — pour celui qui, du prochain soleil que Rodó ne verra pas nous donnera la vérité et la lumière, nous éclairera le chemin; pour celui qui effacera en nous les doutes que notre compatriote laisse dans l'ombre; pour celui qui mettra ses pieds sur sa dernière trace, et son front dans un lieu de l'espace plus clair et plus vaste qu'il ne fit... « *Si nous démontrer l'erreur que tu as mêlée à la vérité, si faire sonner la fausseté d'une de tes paroles, si voir là où tu n'as pas vu, si tout cela signifie te vaincre, alors, Maître, nous rendons hommage à celui qui te vaincra.* »

Que l'exemple de Rodó serve de leçon à l'Amérique latine pour des années et des années[1].

Hugo D. Barbagelata

Paris, 12 octobre 1917.

1. Nous tenons à dire que nous avons suivi l'ordre chronologique dans le choix des morceaux de cette traduction, pour que le lecteur français se rende bien compte de l'évolution qui va chez Rodó des œuvres d'extrême jeunesse comme *Celui qui viendra* à des œuvres de parfaite maturité comme les *Paraboles.*

I

LE CRITIQUE ET L'ESSAYISTE

CELUI QUI VIENDRA [1]

Une immense attente remplit les âmes.
RENAN.

L'éveil du siècle fut dans l'histoire des idées une aurore, et sa fin dans le temps est, aussi, une chute dans la réalité.

Mieux qu'Hugo, ceux qui, à des autels à demi détruits, célèbrent les fêtes de la poésie pourraient donner le nom de *Chants du crépuscule* à ceux où s'exprime la mystérieuse inquiétude de notre esprit, quand tout, à nos côtés, pâlit et s'efface ; et mieux que Vigny les porte-paroles de la pensée contemporaine pourraient pleurer, dans notre atmosphère presque privée de chaleur et de lumière, le chagrin de cette « solitude de l'âme » que lamentait, en des jours qui nous semblent aujourd'hui triomphaux, son poète désolé et stoïque.

La vie littéraire, en tant que culte et célébration d'un même idéal, en tant que force de relation et d'amour entre les intelligences, nous semble parfois tout près de s'éteindre. De la dernière et grande protestation ne persiste, dans l'atmosphère intellectuelle que nous respirons, que la vague vibration évanouie où se prolonge le coup métallique du bronze. Sur le chemin qui conduit à Médan croît l'herbe qui atteste la rareté des

1. Nous avons tenu à publier dans cet ouvrage cette page de jeunesse (l'auteur n'avait que vingt-quatre ans) de Rodó, malgré qu'elle n'ait point la sûreté et la netteté des œuvres subséquentes. Mais le lecteur n'en appréciera que mieux, par comparaison, les progrès réalisés par la pensée du maître.

pas. La Némésis compensatrice et inflexible qui rétablit fatalement, dans les choses de l'Art, l'équilibre violé par l'erreur, l'intolérance ou la passion s'est rendue à l'école qu'il a instaurée, il y a six lustres, pour fermer avec les portes d'ébène de la réalité l'ère dorée des songes, et a découvert à nos yeux ses faiblesses et nous a révélé son incapacité en face des nécessités actuelles de l'esprit qui vient et découvre des régions nouvelles et ignorées.

Elle voulut écarter de l'atmosphère des âmes la tentation du mystère, la rejetant en dehors de l'espace qu'accordait à ses regards la ligne ferme et sûre de l'horizon positif ; et le mystère, indomptable, s'est levé, plus impérieux que jamais, dans notre ciel, pour y écrire, devant notre conscience oppressée sa torturante et terrible interrogation. Elle voulut offrir en holocauste, sur les autels d'une objectivité incorruptible, toutes les choses intimes, toutes ces éternelles *voix intérieures* qui ont constitué pour le moins une moitié, la plus belle, de l'art humain ; et l'âme des générations nouvelles, se débattant dans la suprême nécessité de l'aveu, a retrouvé son enchantement dans la contemplation de ses intimités, a reparlé de soi, a restauré la royauté du *moi* proscrit par ceux qui n'avaient voulu y voir « que ce qui est en dehors de notre vue » ; triste recluse qui se rattrape, au jour du congé, du mutisme prolongé de sa solitude. Elle voulut couper les ailes au rêve et des épaules des hommes ensanglantées par le coup de couteau cruel et froid, les ailes renaquirent.

Là, sur une cime qui, dans la chaîne de la Pensée, domine toutes les cimes, s'élève, comme hier, la personnalité de l'initiateur qui effraya, de l'écho lointain et formidable de ses luttes, notre enfance, du maître taciturne et athlétique. Il est encore notre suprême admiration ; mais en levant la tête vers lui, au milieu de nos angoisses et de nos inquiétudes, nous avons vu les tables de la loi brisées entre ses mains et isolant alors au milieu

de toutes les choses caduques de son credo une lumière de vérité qui s'est incorporée définitivement à notre esprit, nous avons aussi dans le champ où il sema sa parole, définitivement séparée la doctrine de l'œuvre, la formule du génie.

Sur les ruines du précepte exclusif de la limitation scholastique, du canon — couleurs fragiles que ne respecte jamais la patine du temps sur les constructions de l'esprit — demeure debout et pour toujours l'œuvre immense : nous la voyons comme une montagne sur laquelle s'est éteinte la lumière qui était clarté pour les intelligences et orientation pour les âmes, mais dont la grandeur aride et sombre demeure et domine, pleine d'un mystérieux attrait, sur le fond gris de l'horizon. Et comme un symbole durable, sur la majesté de l'œuvre immense s'étend, montrant l'avenir, le bras de l'enfant qui doit unir en son âme les âmes de Pascal et de Clotilde ; personnifiant peut-être, pour les interprètes à venir, l'Euphorion d'un-art nouveau, d'un art généreux et grand, qui ne se sente pas tenté, comme elle, de jeter au feu les papiers du savant, ni comme lui ne demeure insensible et muet devant les nostalgies de la douce élève contemplant le ciel étoilé, sur le sol desséché de l'époque.

Tandis que dans le domaine de la Prose, et couronnant le portique austère et grave d'où les hommes de la génération qui produisit Taine et Renan montrèrent la route nouvelle du savoir, s'étalait un cartouche qui avait pour inscription : Culte de la Vérité, mère de toute beauté et de toute vie — règne de l'analyse seule — remplacement du lyrisme par l'impersonnalité et de l'invention par l'expérience ; — les jouteurs du Rythme, qui revenaient alors de la grande fête romantique, rassemblaient leurs coursiers sous un drapeau dont les devises disaient : haine de la vulgarité, amour des belles apparences, adoration du marbre froid et impeccable qui mêle le dédain à la caresse.

Il y eut une école qui crut avoir trouvé la formule de paix, en proscrivant de ses salles, où elle avait entassé le tribut de

lumière et de couleur frappé par elle souverainement sur les choses, toutes les pensées d'angoisse, tous les doutes cruels, toutes les idées inquiétantes, et en cherchant la *non curanza* de l'Idéal dans les bras de la Forme. Elle mit sur sa poitrine les fleurs qui symbolisent la royauté de la couleur sans parfum ; elle remplit sa coupe du népenthès qui donne le bienfaisant oubli. Suivant le conseil de Gautier, elle ferma sa pensée et son cœur, où régnait la paix silencieuse des sanctuaires, au fracas de l'ouragan qui faisait trembler ses vitres ; et elle resta impassible tandis que les flammes de la passion, autour de sa table de travail, dévoraient les âmes des multitudes ; d'autant plus amante du passé, et évocatrice de ses ombres qu'était intéressante la réalité du fait vivant ; dédaigneuse et sereine quand la tempête du renouvellement et de la lutte précipitait plus fréquentes et impétueuses ses rafales à la face d'un siècle batailleur. Mais cette école, oubliant qu'il était impossible d'arracher de l'âme des hommes, comme le rêva le monarque imbécile, « la manie fatale de penser », fut condamnée par les dieux de l'Art qui ne consentent pas plus au triomphe du vide que les dieux de la Nature ne permettent le martyre de Midas. Elle voulut rassasier sa faim, et trouva que les mets de ses plats étaient en or ; elle voulut apaiser sa soif et trouva que les eaux de sa source étaient d'argent. Alors, la triste école laissa retomber la tête sur sa poitrine, pour mourir, gardant même dans l'attitude de la mort la correction suprême de la ligne, parce qu'elle comprit que le cœur humain n'aurait point voulu troquer contre ses trésors inutiles la miche de pain du sentiment et de l'idée. Aujourd'hui son héritage est comme une ville merveilleuse et splendide, toute de marbre et de bronze, de style raffiné, pleine d'opulences enchanteresses mais où n'habitent plus que des ombres glacées et où l'on n'entend jamais, ni sous forme de clameur, ni sous forme de prière, ni sous forme de plainte, la palpitation et le cri de la vie.

De la divinité qui planait sur le palais de Médan, a donc passé, sinon la gloire, du moins l'empire ; et ceux qui aujourd'hui conservent les rognures de son enseignement noir et pourpre, y mêlent parfois des tissus de couleurs différentes. Des boutiques d'orfèvres qu'ouvrit le « Parnasse » offrant dans l'âme d'une génération de poètes un séjour meilleur et plus somptueux que la vieille Tour de Nesle à Benvenuto Cellini ; de ces boutiques qui illuminèrent les airs par la rencontre de leur or et de la lumière, il ne reste qu'un atelier, celui où l'artiste des « trophées » cisèle un calice précieux qu'aucune autre main, aux autels de l'art, n'a pu élever depuis.

Des voix nouvelles s'élevèrent. Des générations qui s'avançaient, pâles et inquiètes, élurent leurs maîtres. Comme aux temps où s'approchait l'heure du Prophète divin, apparut dans le monde de l'art une multitude de prophètes.

Les uns prêchèrent, contre le culte de la nature extérieure, le culte de l'intimité humaine ; contre l'oubli de soi dans la contemplation sereine des choses, la « culture du moi ». Les autres se prosternèrent devant le symbole et demandèrent à un langage d'images l'expression de ces mystères de la vie spirituelle pour lesquels les mailles du vocabulaire leur paraissaient faibles ou grossières. Ceux-ci, ivres d'une colère insensée contre la réalité qui ne pouvait donner par elle-même une consolation à la vie, et contre la science qui ne pouvait être toute-puissante, élevèrent un temple à l'Artifice et un autre à l'Illusion et à la Crédulité. Ceux-là se nommèrent les démoniaques, les réprouvés ; ils reprirent en chœur les litanies de Satan ; ils savourèrent en chantant les voluptés du Péché à découvert et hautain ; ils glorifièrent dans l'histoire la force éternelle de la rebellion et convertirent le blasphème en prière et le stigmate infâmant en auréole pour leurs saints. Ceux-là reprirent l'attitude du fils prodigue, aux portes du vieux foyer abandonné de l'esprit, y revenant soit par les sentiers nouveaux que trace l'ombre de la

Croix, grandissant mystérieusement parmi les dernières rougeurs du couchant de ce siècle, soit par les routes sombres qui mènent à l'Orient, et ils cherchèrent, par la répétition de toutes les paroles d'espérance et par la répétition de toutes les réponses données au Doute par les siècles, le bienfait perdu de la Foi.

Mais aucun d'eux ne trouva la paix, ni la conviction définitive, ni le repos, ni devant son regard le ciel plein d'encouragement et de sérénité, ni à ses pieds le sol stable et sûr. Artisans d'une Babel idéale, la confusion des langues se fit entre eux, et ils se dispersèrent.

Le même mouvement qui, en d'autres temps, tendait entre le chant du poète et l'âme de ses disciples et celle de la multitude la chaîne magnétique de Platon, ramène aujourd'hui ceux qui chantent à la solitude de leur conscience. « Pour réaliser notre œuvre, dit l'un d'eux, nous devons nous maintenir isolés. » Le mouvement des idées tend toujours davantage à l'individualisme dans la production et même dans la doctrine, à la dispersion des volontés et des forces, à la variété inharmonieuse, qui est le signe caractéristique des époques de transition. On ne professe plus le culte d'une loi unique ni l'ambition d'un labeur collectif, mais la croyance au tempérament individuel et la théorie du génie personnel. On ne rêve plus d'édifier le majestueux palais où une génération d'hommes eût instauré sa pensée, mais la tente où dormir le rêve d'une nuit, cependant qu'apparaissent les ouvriers qui doivent dresser le temple dont les murs verront arriver l'avenir, le front doré de la lueur du matin. Les voix qui sollicitent se perdent dans l'indifférence. Les efforts de classification demeurent vains et illusoires. Les aimants des écoles ont perdu leur force d'attraction et ne sont plus que du fer vulgaire, que l'on travaille au laboratoire de la critique. Les cénacles, comme des légions sans armes, se dissolvent ; les maîtres, comme les dieux, s'en vont.

Cependant, dans notre cœur et dans notre pensée, il y a bien

des anxiétés à qui personne n'a donné forme, bien des frémissements dont la vibration n'est encore montée à aucune lèvre, bien des douleurs pour qui l'on n'a point découvert de baume, bien des inquiétudes à qui l'on n'a point encore trouvé de nom. Toutes les tortures que l'on a essayées sur le verbe, tous les raffinements désespérés de l'esprit n'ont point suffi pour apaiser l'infinie soif d'expansion de l'âme humaine. Et dans la libation aussi de l'extravagant et du rare elle en est arrivé à la lie et ses lèvres aujourd'hui se referment dans l'attente de quelque chose de plus grand, de plus humain, de plus pur. Mais nous espérons en vain. En vain nos coupes vides se tendent pour recevoir le vin nouveau : sur notre terre les rameaux des vignes tombent, flétris et stériles, et le sol du pressoir est sec et jonché de débris,

Seule l'espérance messianique, la foi en celui qui doit venir — fleur qui a pour calice l'âme de tous les temps où redoublent la douleur et le doute — fait vibrer mystérieusement notre esprit. Et ainsi que, dans les veilles désespérées de la découverte, les parfums et les bruits arrivaient jusqu'aux matelots sans courage et sans foi, balancés sur la solitude infinie de l'Océan, l'atmosphère spirituelle que nous respirons est pleine de présages, et la pénombre au milieu de laquelle s'annonce à nous l'avenir est remplie de promesses.

Révélateur ! Prophète que redoutent ceux qui sont empêtrés dans les formules caduques et qu'espèrent les âmes nostalgiques ! quand donc nous parviendra l'écho de ta voix dominant le murmure de ceux qui s'efforcent de tromper la solitude de leur anxiété dans le monologue de leur cœurs douloureux ?

Sur quel oreiller repose ton front, qu'illuminera demain l'étincellement vivifiant et lumineux ? et dans quelle tête d'adolescent bat de l'aile la pensée qui doit élever son vol jusqu'à la solitude de la cime ? Ou bien quelle est, entre toutes celles qui éclairent notre horizon d'étoiles tremblantes et pâles, l'idée qui

doit se transfigurer en un credo qui réchauffe et illumine, comme l'astre du jour? De quel cerveau parmi tous ceux des auteurs d'œuvres honorables sortira l'œuvre géniale?

De toutes les routes nous avons vu arriver des pèlerins, nous assurant qu'ils n'ont trouvé devant leur marche que le désert et l'ombre Quel sera donc le chemin de ton vaisseau? Où est la route nouvelle? De quoi nous parleras-tu, révélateur, pour que nous trouvions dans ta parole la vibration qui allume la foi, la vertu qui triomphe de l'indifférence, et la chaleur qui dissipe le dégoût?

Quand sous l'impression des idées ou des choses actuelles mon âme incline à l'exécration ou à la tristesse, tu te présentes à mes yeux comme un vengeur irrité et sublime. L'épée de l'archange resplendit dans ta droite. C'est de ton esprit que descendra le feu purificateur. Tu auras le symbole de ton âme dans le nuage qui, en un même instant, pleure et éclate. L'ïambe qui fustige et l'élégie trempée de larmes trouveront dans ta pensée le sombre lit de leur union.

D'autres fois, je t'imagine comme un apôtre doux et affable. Dans tes accents évangéliques résonnera le timbre d'amour, le timbre d'espoir. Sur ton front brilleront les nuances de l'arc-en-ciel. Guidés par l'étoile de Bethléem de la parole, nous assisterons à l'aurore nouvelle, à la renaissance de l'Idéal, de l'Idéal perdu que nous cherchons en vain, voyageurs sans boussole, dans les profondeurs de la nuit glaciale où nous allons, et qui reparaîtra, grâce à toi, pour appeler les âmes, aujourd'hui transies et dispersées, à la vie de l'amour, de la paix, de la concorde. Et les vagues de nos tempêtes s'apaiseront sous tes pieds comme si une huile divine s'épandait sur leur écume. Et ta parole retentira dans notre esprit comme le tintement de la cloche de Pâques à l'oreille du docteur incliné sur sa coupe de poison.

Je ne me fais de toi qu'une image vague et mystérieuse, comme celle où l'âme, entêtée à déchirer le voile étoilé du mys-

tère, peut se représenter, dans ses extases, la splendeur du divin. Mais je sais que tu viendras, et de la même manière que le sublime « maudisseur » des *Blasphèmes* anathématise et injurie l'annonciateur de la foi future, avant même qu'il ait paru sur la terre, je t'aime et te bénis, prophète après qui nous soupirons, avant que le baume réparateur de ta parole soit descendu sur notre cœur.

Le vide de nos âmes ne peut être rempli que par un grand amour, par un grand enthousiasme, et cet enthousiasme et cet amour ne peuvent être inspirés que par la vertu d'une parole nouvelle. Les ombres du Doute continuent à alourdir notre esprit. Mais le Doute n'est, en nous, ni un abandon ni une volupté de la pensée comme celles du sceptique qui trouve en elles une curieuse délectation et un « mol oreiller » ; ni une attitude austère, froide, infaillible, comme chez les expérimentateurs ; pas même un élan de désespoir et d'orgueil, comme chez les grands rebelles du Romantisme. Le Doute est en nous un anxieux espoir, une nostalgie mélangée de remords, de désirs, de craintes, une vague inquiétude où entre pour une grande part l'avidité de créer qui est comme une croyance.

Nous attendons ; nous ne savons pas qui. Nous appelons ; nous ne savons de quelle demeure perdue et obscure. Aussi avons-nous dressé dans nos cœurs un temple au dieu inconnu.

Au milieu de leur solitude, nos âmes se sentent dociles, et disposées à être guidées : et quand nous laissons passer sans cortège le maître qui nous a adressé son exhortation sans qu'elle suscitât un frisson obéissant dans notre esprit, c'est pour aussitôt nous demander en vain, comme Bourget : « Qui prononcera la parole d'avenir et de fécond labeur nécessaire à cette jeunesse pour qu'elle se mette à l'œuvre, enfin guérie de cette *incertitude* dont elle est la victime ? Qui nous rendra la divine vertu de la joie dans l'effort et de l'espérance dans la lutte ».

Mais seul le triste écho répond à notre voix. Notre attitude

est comme celle du voyageur perdu qui pose à chaque instant l'oreille sur le sol du désert pour guetter si le bruit de ceux qui doivent venir lui apporte un rayon d'espoir. Notre cœur et notre pensée sont pleins d'anxieuse incertitude... Révélateur ! révélateur ! l'heure a sonné !... Le soleil qui meurt éclaire sur tous les fronts la même pâleur stérile, découvre au fond de toutes les prunelles la même étrange inquiétude ; le vent du soir recueille sur toutes les lèvres le balbutiement d'un même désir infini : et c'est l'heure où « la caravane de la décadence » s'arrête, angoissée et fatiguée, à l'horizon confus et profond.

Revista Nacional de Literatura y Ciencias Sociales, 25 Juin 1896.

RUBEN DARIO

PARAPHRASES SUR QUELQUES POÈMES

Prenons donc pour point de départ le dernier recueil du poète. Vous qui connaissez des nouvelles tendances littéraires la parodie et de Ruben Dario la légende, vous pouvez bannir toute crainte que je vous joue le mauvais tour de vous conduire à travers un livre sombre, diabolique et impur. C'est un livre quasi-optimiste, à condition que vous ne confondiez pas l'optimisme poétique avec la joie de Roger Bontemps. Vous n'y trouverez pas une goutte de l'amère absinthe verlainienne — parce que le Verlaine qui s'y montre n'est pas le Verlaine qui connaît la science de la douleur et du repentir — ni une gorgée du népenthès glacé de Leconte de Lisle, ni une seule fiole de la pharmacie empoisonnée de Baudelaire. Vous y trouverez beaucoup de clarté, beaucoup de champagne et beaucoup de roses. Ne faisons-nous pas bien notre entrée dans le livre, le poète nous prend par la main, comme le génie de quelque conte oriental, pour que nous nous reportions avec lui à la vie d'une époque pleine de douceur et de grâce. Mettons-nous en voyage pour le XVIII[e] siècle français.

Il est clair qu'à moi comme à beaucoup de ceux qui se décident à me suivre, il ne plaît que médiocrement, ce milieu où la nature n'était qu'un immense madrigal, où un érotisme rococo remplaçait la passion forte et féconde, où une certaine mytho-

logie d'éventail faisait de Mercure un porteur de billets doux, et d'Eole un page chargé d'éventer les reines, et des fauteuils de salon les trépieds d'Apollon. Mais pour ma part, cela m'est égal. Je présume que j'ai, parmi les rares supériorités de mon esprit, la vertu, cardinale littérairement, de l'éclectisme. Je suis un séide docile, qui accompagne dans leurs pérégrinations les poètes, n'importe où nous appelle l'irresponsable caprice de leur goût ; mon tempérament de Simbad littéraire est un grand curieux de sensations. Je recherche exprès toute occasion de faire des exercices de souplesse ; il me plaît d'équiper, par exemple, la nef horatienne qui conduit Virgile à Athènes, avant de m'embarquer dans l'esquif de Saint-Pol-Roux ou dans le yacht singulier de Mallarmé. Combien peu m'intimide maintenant la pérégrination à laquelle me convie cet exilé des jardins de Versailles et des jolis Trianons, quoiqu'il ne m'emmène pas précisément vers ces régions pour qui soupire mon âme quand elle prend l'attitude de Mignon ! L'hospitalité des marquises est, au bout du compte, une hospitalité enviable, et la présentation sera faite par un poète de la cour.

C'était un air doux, dit le titre de ces premiers vers. Et en plus de l'*air*, en effet caressant, que simule en eux le rythme, ils nous flatteront les yeux avec toutes les perfections de la ligne et toutes les délicatesses de la couleur. Imaginez une scène qui paraisse composée avec des figures d'un subtil miniaturiste du XVIIIe siècle. Une nuit de fête. Un petit pavillon de Le Nôtre dont l'exquise décoration s'enlève sur une Arcadie de parcs. Les jardins cachés par des statues de dieux humanisés, mondains, ne sont que des salons. Les salons, traversés par les flèches d'or des candélabres, flamboient comme des pastilles à brûler qui se consument. Une même qualité de grâce, délicate et hautaine, joyeuse et pleine de féminilité, triomphe partout, dans le goût

des ornements, dans les teintes claires des étoffes, dans les allégories pastorales des tapisseries, dans les courbes féminines des moulures. Les heures dansent joyeuses. On est dans le siècle de l'esprit et la conversation a lâché en bandes légères ses lutins et ses gnomes. Déclarations, rires, soupirs. Les bergers brillants de Watteau peuplent l'air, répartis en groupes qui s'éclipsent et reparaissent, sur la surface de soie des éventails et qui conversent dans le langage des signes. On entend la symphonie des étoffes somptueuses. La soie fait entendre son fifre d'insecte, le gros de Tours murmure voluptueusement, les dentelles tremblent, effrayées. Les femmes de Marivaux traversent la pièce. Ici passe Sylvie, ici Araminthe, là Angélique et Hortense. Les visages, qui ressemblent à ceux des estampes, et qui paraissent appeler, sur leurs joues étoilées de mouches, la signature de Boucher, portent eux aussi cette marque de maniérisme mignon qui se montre partout dans ce siècle de l'artifice. Puis, c'est le bal. Un orchestre d'Italie égrène dans l'air la musique d'un répertoire voluptueux. Les talons rouges dessinent sur le tapis fleuri le z du menuet, où s'abandonnent à la fougue de la gavotte, ou font la roue de la pavane. L'or, le rose, le bleu-ciel chatoient sur les *paniers* des danseuses et sur les costumes des cavaliers. Toute l'atmosphère est une caresse et tout ce qui passe paraît sortir du carquois de la volupté.

Ainsi ma fantaisie, docile à toute suggestion poétique, brode sur le fond enchanté du tableau où la magie du poète fait revivre cette marquise Eulalie qui, placée entre un abbé à madrigaux et un galant vicomte, distribue rires et indifférence avec une malice charmante. Un page audacieux, de ceux qui pirataient avec la patente de course des rois sur les mers mondaines de la Régence et de Louis XV, sait le secret qui fera s'évanouir le rire d'Eulalie ; et il l'attendra à minuit, dans une gloriette du jardin, qui dort, enveloppée d'ombres bleues. Mais cependant

Eulalie rit, rit infatigablement, et tandis que la gracieuse nymphe Echo mêle dans la coupe de l'air les perles égrenées de son rire aux notes perdues qu'adoucissent les suaves ondes du vent, la fête, alentour, continue ; les heures dansent joyeuses, comme dans la peinture matinale de Guido Reni...

Toucher ainsi l'œuvre du poète, pour la décrire, comme un tableau, suivant un procédé où intervienne une certaine activité *réflexe* de l'imagination, est-ce une méthode légitime de critique? Il ne peut ne pas l'être que par l'insuffisance de qui l'emploie. La composition est d'un ton entièrement nouveau dans notre langue ; parce que la nuance de grâce qu'il y a en elle n'a pas la correcte simplicité de l'élégance classique, ni la vivacité de la gentillesse purement espagnole, faite d'épices et de jus de raisin, que notre poète a chantée, en vers de gesticulations gitanes, dans l'*Éloge de la seguidille*. C'est la grâce de Watteau, la grâce provocante et subtile, piquante et maniérée, de ce XVIIIe siècle français, que les Goncourt, qui l'aimèrent et le sentirent si profondément, appelaient « le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie spirituelle de la manière ».

L'originalité de la versification contribue admirablement à l'effet de ce caprice délicieux. Jamais la mesure dodécasyllabique, le mètre vénérable et pesant des chansons de Juan de Mena, que les romantiques rajeunirent en Espagne, après un long oubli, pour leurs évocations légendaires, n'avait retenti à notre oreille d'une manière si particulière. Le poète, dans son atelier, l'a marqué d'un cachet nouveau ; il l'a rendu flexible, mélodieux, plein de grâce, et, le libérant de l'oppression des trois accents fixes et immuables qui l'assujettissaient comme les boucles de son vêtement de fer, il lui a donné un air de plaisir et de mollesse par la vertu duquel les boucles semblent se changer en rubans et le fer en ivoire. *Les mètres ont leur destin!* pourrions-nous nous écrier, à ce propos, parodiant le poète anonyme de l'antiquité : voici que le vieux rythme du

Livre des Disputes et de *la Danse de la Mort* a plié ses genoux pétrifiés de Campeador sur le coussin de roses de la galanterie !

Le même ciel, bleu et opalin, de tableau de Watteau, celui des verlainiennes *Fêtes galantes* s'étend sur la *Divagation*, qui vient ensuite. Le poète, se vantant d'un cosmopolitisme idéal, qui répand les plaisirs dans la coupe de tous les sybaritismes humains pour les refondre en une quintessence suprême, déclare qu'il veut donner à son amour tous les charmes et toutes les couleurs propres à la façon d'aimer de chaque race. *Marchand curieux* du vers, il réunit dans sa boutique, pour préparer une scène nuptiale, des statues de Clodion et des mandolines florentines ; des verres à vin du Rhin et des verres pour le vin d'Espagne ; mille trésors exotiques : des tortues et des dragons chinois, et des joyaux de bayadères de l'Inde, et de l'argent ciselé du Japon. Il veut un amour qui soit l'univers. Il veut que, en de successifs avatars, sa bien-aimée lui soit tout, depuis la Diane aux cuisses de marbre, qui brille blanche dans le coin d'un parc de Louis XV, jusqu'à la noire Sulamite du « Cantique »... Mais, examinez bien, et vous verrez comment, au-dessous de ce changement superficiel, elle reste toujours une Française du siècle des *ducs-bergers*, une jeune marquise, une petite-fille gâtée de Marivaux, comme cette délicieuse Eulalie qui semble échappée d'une page des *Jeux de l'amour et du hasard* ou des *Fausses Confidences*. Elle connaît la Grèce par les Arcadies de ce siècle, l'Allemagne par Gérard de Nerval, l'Espagne par Mérimée, l'Orient par Loti... Il y a dans toutes ces strophes des touches réellement incomparables, et l'on dirait que le poète, en même temps qu'il fait la cour à sa voyageuse, la fait à toutes les exquisités du bien-dire et à toutes les gracieuses pétulances de la forme.

Je pense que la *Sonatine*, qui égrène ses notes à la page suivante, trouverait son meilleur commentaire dans l'accompagnement d'une voix féminine qui lui prêterait le relief de la

mélodie. Le poète lui-même a épargné à la critique la tâche de classer cette composition, en lui donnant un nom qui la caractérise absolument. Il y cultive, presque exclusivement, la vertu musicale du mot et du rythme poétique. Vers ailés, qui défilent, comme un air de mandoline radieux d'amour et de jeunesse. Parfois l'image évoquée en eux, de la triste et songeuse princesse, s'est évanouie en vous que vous en berce encore l'écho intérieur avec la répercussion purement musicale des mots, comme l'*air* d'un chant dont vous avez désappris le texte... Vous vous imaginez que vous entendez une *berceuse* très douce et que c'est votre âme qui est dans le berceau, vous vous imaginez que votre âme vient affleurer à votre peau et que des mains de fée vous la caressent, ces légères mains que dessina une fois Régnier, vierges d'avoir « filé le lin des vils labeurs », et qui, sur les fièvres où elles se posaient faisaient « neiger le bon repos de leurs fraîcheurs célestes »[1]. Une berceuse, rien de plus ; mais n'est-ce pas ainsi que vaut et que se justifie l'œuvre des poètes ? Il n'y a pas longtemps, il était plus à la mode qu'aujourd'hui de saluer la poésie versifiée du mélancolique adieu de certaine héroïne de *Richard III* à *la reine des tristes destins*. Mais nous voyons encore souvent que, condamnée à la proscription — et comme messagère ailée de la pensée et comme art descriptif — par d'autres formes plus vastes de l'expression, elle tend aussi à l'être des domaines du sentiment par le pouvoir infini de la musique, qui est l'unique force capable d'évoquer et d'unir souverainement, dans le concert de la Nature, les confidences de toutes les choses qui pleurent et les confidences de toutes les choses qui rient... *Ceci tuera cela*[2]. Quand j'entends dire *Le Corbeau* de Poë, *Le Lac*

1. Vous ferez sur les fronts las où vous vous posez
Neiger le bon repos de vos fraîcheurs célestes.
(Henri de Régnier : *Les mains belles et justes.*)

2. En français dans le texte.

de Lamartine, qui sont pour moi les deux extrêmes de l'harmonie verbale, quand j'entends les rimes sanglotantes du *Souvenir* et des *Nuits*, mille choses en outre battent des ailes dans ma mémoire, comme des oiseaux menacés de mort. Et alors je jure que l'infini aura beau s'ouvrir derrière l'horizon révélé par la magie sublime des Schumann et des Wagner, elle partagera perpétuellement l'empire des vibrations sonores avec cette autre musique qui n'a pas besoin de s'attacher à des choses tangibles, qui naît directement du contact de l'idée au moment où elle entre dans le moule de la parole, qui, en même temps, signifie et suggère, qui a des instruments subtils et merveilleux dans l'orchestre de ses lettres immobiles, dont les traits — comme des cordes tendues ou de sonores tubes de métal — semblent se plier et se déplier de cent manières étranges, pour arracher aux ondes captives de l'air des vibrations inconnues... Oui, je crois que pour que reste en équilibre le trépied du vers, il suffit que se maintienne le pied qui repose sur la musique. Mort pour l'idée, mort pour le sentiment, le vers se justifierait encore comme cavalier de l'onde sonore.

Ruben Dario a consacré deux compositions à glorifier la candide beauté du cygne, que j'ai dit que sa poésie tient pour une sorte de génie familier. La première s'appelle *Blason* et la seconde porte le nom même de l'oiseau. Ce sont deux hommages différents. Pour chanter le cygne peint sur l'azur du blason d'une comtesse espagnole, le poète semble lui préparer dans ses vers le lit brillant et écumeux d'un lac dans un parc de Le Nôtre et alors, l'image qui, docile à l'appel du poète, se lève dans notre esprit est celle du cygne méridional, le cygne de Léda — ce blanc rameur de l'Eurotas — glorieux dans le tableau de Léonard, divinement chanté par Leconte en son évocation d'Hélène. Et quand, pour saluer l'aurore de Wagner, les vers du poète appellent une seconde fois le cygne, voici que se déploie devant nos yeux l'autre vol de l'oiseau légendaire, et

c'est le cygne du Nord qui chante alors, dominant le fracas du marteau formidable de Thor et les trompettes qui célèbrent l'épée d'Argantyr.

J'ai dit tout à l'heure pourquoi il me paraît bien qu'un poète comme celui dont je parle dans cette confession d'impressions, aime le cygne et le caresse dans ses vers. En outre, une poésie du caractère de la sienne, qui a triomphé en proclamant un but, plus ou moins bien fondé, de rénovation, doit reconnaître quelque chose qui lui appartient en propre dans le symbolisme classique du cygne. Le chant de l'oiseau d'hermine est, pour la légende traditionnelle, un symbole de crépuscule, un symbole de chose qui meurt ; mais, par contre, le cygne sacré entre les ailes de qui le dieu de la lumière descendit sur Delphes de la région glacée, ne symbolisait-il pas aussi, dans la fable grecque, la révélation de la lumière nouvelle et ne portait-il pas dans la blancheur de son plumage immaculé l'emblème de la clarté qui naît ? La poésie révolutionnaire de Ruben aspirant à représenter, en plus d'une rénovation, un *tamisement* de la lumière, cette nouvelle lumière, tamisée dans l'écume, ne pourrait pas être annoncée, comme celle de toutes les aurores, par le chant du coq criard, mais par la présence héraldique d'un cygne. Qui met en doute que le cygne soit le moins terrestre et le plus aristocratique des oiseaux ? Aristocratique par sa pureté de neige intacte ou de blanc lin monacal, aristocratique par son bienveillant recueillement, aristocratique par l'association inséparable que les fables humaines font de lui avec les choses les plus délicates de la tradition et avec les rêveries les plus belles du mythe, depuis l'épisode de Léda jusqu'à la légende blanche de Lohengrin... Les ailes diaphanes, la silhouette du long col très candide paraissent se dessiner, à travers la transparence du papier, sous les vers que notre poète dédie au blason de la comtesse de Peralta. Délicate, féminine, gracieuse, ne pourrait-on pas dire que,

comme l'Hélène classique, sa poésie a du sang de cygne dans ses veines bleues ?...

Il y a dans le livre deux autres compositions où le poète témoigne de sa volonté d'être aimable avec l'atmosphère de la ville où sa figure littéraire a trouvé ses traits dominants et définitifs, avec l'atmosphère où a fleuri ce « dernier mois de printemps » de sa production, représenté par les *Proses*.

Ce sont une délicieuse chanson de carnaval et quelques élégants quatrains en alexandrins où il fait la description d'une matinée à la campagne avec le charme, plus courtisan que rustique, des jardins de Versailles. L'une et l'autre composition sont admirables d'aisance. La *Chanson* est une de ces gracieuses parades d'agilité et de gaieté où Banville, ne prétendant à rien de plus qu'à être un Deburau, un mime de la poésie lyrique, trouve moyen d'être un Deburau, un mime de talent. Mais en réalité, la couleur locale n'est, dans l'une comme dans l'autre, représentée que par des noms. Nous ne sommes sortis qu'à moitié de l'atmosphère que jusqu'alors nous avons respirée dans le livre et que nous retrouverons — tournées quelques pages — avec le souper galant du *Faisan* et le dialogue d'amis de la *Garçonnière*. C'est ainsi que sous l'ombrage du vieil Ombu de Santos Vega et parmi les branches des aubépines en fleur, en menant sa mule, en costume de bal paré, dans la confusion du corso de nos mascarades galvaudées, le poète évoque toujours le *genius loci* de la scénographie de Paris. Il est arrivé quelque chose de semblable à Guido Spano avec certaines compositions de motif local, où les réminiscences de l'Attique s'aperçoivent immédiatement derrière les noms de terroir et où il nous semble voir un liseron de nos bois sauvages enlaçant la fine colonne d'un petit temple. La poésie entièrement *anti-américaine* de Dario produit aussi un certain effet de disparate, quand

elle se détache sur le fond encore sans expression ni couleur de notre Cosmopolis américaine toute faite de prose. Émanation de *boudoir*, qui aspire à se diluer dans une bouffée de fabrique; poudre d'or parisienne sur le new-yorkisme buenosayrien.

Elle plaît mieux lorsqu'elle retourne en son milieu naturel. *Le Faisan*, à quoi nous avons fait allusion il y a un instant, nous en offre un exemple parfait. Une composition qui est le chef-d'œuvre de la Frivolité. Un thème d'une rapidité et d'une légèreté qui paraissent la faire d'autant plus charmante. Le souvenir d'une aventure galante, d'un *repos sur la branche* de l'amour fugitif, le souper d'une nuit de carnaval dans le cabinet d'un café parisien. La strophe de Brizeux, le ternaire monorime des hymnographes médiévaux, — hispanisé dans *Le Faisan* de manière à le faire demeurer, à partir de là pour toujours, parmi les coupes et les thyrses de notre métrique — se soumet suavement à recevoir dans son sein cet or liquide, excitant et doux. Le poète décrit, avec un vocabulaire que l'on dirait choisi dans un atelier de mosaïstes curieux, la scène, musicalement accompagnée par la triomphante symphonie du carnaval, parfumée par les aromes des vins, les roses et les fraises, et présidée par l'oiseau d'or, symbole de la table exquise. Il nous conte qu'il avait revêtu en cette nuit de masques le blanc costume de Pierrot; et la mélancolie finale qui rêve, comme une écume apaisée, dans ces monorimes somptueux, ressemble à la pâleur du *gourmand*[1] enfariné. Non pas « qu'il neige là-dedans »; c'est simplement un flocon de farine argenté par la lune... Mais quelle suggestive habileté dans le rendu de la sensation de l'ambiance! Quel art adorable dans l'orfévrerie de cette expression, où chaque mot est en valeur comme une facette de pierre précieuse, comme une veine de nacre, comme une de ces insaisissables étincelles de la lumière qui doivent consteller de dia-

1. En français dans le texte.

mant l'or poli ! *Le Faisan* a capté une bouffée de cet air phosphorique qui est comme un chatouillement dans le talent de Mendès, d'Aurélien Scholl, de Halévy... Quand donc, dans notre langue austère, la volupté a-t-elle obtenu du vers, pour son carquois de chasseresse, de pareilles flèches ? Car la volupté est l'âme même de ces vers : ils se creusent, ils s'étirent, ils ronronnent, comme les chats sybarites, sur les coussins du plaisir ! Vers gourmands, vers tentateurs et subtils, vers capables d'énerver une légion de Sparte. S'il s'agissait d'aller à la guerre, je les proscrirais comme une Magicienne tendant son philtre perfide et alanguissant. Et si — grâce au petit grain de sel que presque tous nous avons reçu des Charites — mon incorrigible inclination pour l'art qui combat et qui pense n'était pas si éloignée d'avoir le pédantisme des pédagogues, je dirais qu'ils sont d'une mauvaise suggestion.

Le pouvoir d'admirer est, sans doute, la grande force du critique ; mais nous qui le sommes, ou qui aspirons à l'être, nous avons notre inévitable esprit familier, que tourmente la puérile démangeaison de faire ses petites dents en les enfonçant dans une noble chair. Certaine amertume, mitigée et spirituelle est un ferment sans lequel la liqueur que nous fabriquons ne ferait pas de mousse. Je ferais ma devise du titre d'une pièce du poète des « Emaux » : *Bonbons et pommes vertes*. Jusqu'ici, nous n'en avons justifié dans ces pages que la première partie. Mais voici après la *Chanson de carnaval*, qui est, comme je l'ai dit, un jouet qui pourrait être sorti des mains de Banville, et avant *Le Faisan* que je considère comme un vrai régal artistique, trois compositions galantes qui semblent mises là tout exprès pour satisfaire mon désir de ne pas laisser vierge la page des censures.

Je reproche à Ruben Dario ces six pages triviales dans son recueil. Elles font admirablement dans les albums où elles furent écrites, mais, sorties de là, elles me semblent indignes

de ce que pareil poète les signe et les reconnaisse pour siennes ; car il *va sans dire*[1] que si je le tiens pour un esprit du XVIIIe siècle français, ce n'est point parce que je le crois de l'espèce poétique des Bertin et des Dorat. Je ne dirai pas — et qui oserait avouer, quoiqu'il le pense, ce péché de complaisance ? — que les poètes vrais soient dans l'impossibilité de faire des vers d'albums. Un poète n'a pas à être si farouche. Ce que je pense, c'est que la solennelle fête que signifie pour le poète l'acte de vendanger parmi les vignes fécondes de ses rimes et de remplir les corbeilles dorées de ses Canéphores, doit être consacrée avec la virile résolution du sacrifice, et doit faire taire, dans son cœur d'auteur, toutes les prédilections intéressées. En effet : une anthologie, même si elle est individuelle, un « *Cancionero* », pour parler comme au XVe siècle ou comme Heine, est par nature une œuvre d'un choix rigoureux, et s'il s'agit, comme en ce cas, d'un grand poète, d'un choix rigoureux jusqu'à la cruauté. Que l'humilité des disparates passe dans notre prose plébéienne et que passent aussi, hors du livre, les complaisances avec la Muse. Mais un livre de vers c'est un délicat plat de fraises, où il ne nous plaît de voir admis, sur l'émail ou le cristal, que les fruits parfumés, la fine poudre du sucre neigeux, la blancheur plus vive encore de la crème...

Le Verlaine des *Fêtes* a volontiers laissé la trace de ses pas sur les pages que nous avons jusqu'ici parcourues dans l'œuvre du poète. Les pièces intitulées *Mienne* et *Elle se dit mienne* nous font envisager un nouvel aspect de ce grand et rare maître. Nous voici maintenant dans le brumeux domaine du Verlaine des *Romances sans paroles ;* dans le domaine du Verlaine converti par Rimbaud au culte de sa poésie ultra-spirituelle et

1. En français dans le texte.

très subtile. Nous sommes dans un pays de choses tremblantes, où il faut marcher en retenant son haleine. Ces cantilènes vagues et comme tissées de fils d'air, ces vers que Maurras qualifiait *d'enfantillages amorphes* [1] et où l'ombre d'une pensée ou d'une émotion s'exprime en une espèce de balbutiement, ont chez Verlaine un charme qui vient de leur manque même de réalité et de contenu, qui vient de ce que rien de précis n'entre dans ce qu'ils signifient ou figurent, car il suffit à la fantaisie du lecteur, cet éperon d'argent qui le stimule, l'abandonnant ensuite à lui-même. Chacun de nous met, suivant son caprice, un texte à cette véritable musique verbale, où les mots servent de notes. Chacun a droit à une interprétation personnelle de cette rare espèce de vers, qui sont à peine comme une *chiquenaude* suggestive, un jour d'un instant ouvert sur une perspective idéale, le coup rapide d'un tranchant de couteau sur un cristal vibrant...

J'admets le genre, légitimé par de très curieuses *bagatelles* des décadents. Mais, sera-t-il possible d'employer comme archet le vers espagnol, sur cette corde de la toute dernière lyre ? Je crois que non. Superbement belle est notre langue, pour l'effet plastique, et pour la précision et la fermeté de la forme sonore. Mais elle n'a jamais eu — de par sa nature, de par son génie encore plus que pour avoir été insuffisamment « travaillée » — cette flexibilité infinie, cette dislocation de mime antique, qui font du français un idiome admirablement apte à enregistrer les plus curieuses subtilités de la sensation, un idiome tout composé de nuances... Le nôtre est fait comme pour complaire à ce personnage de Gautier qui, amoureux du solide, du sculptural et du hardi, rêvait de tableaux qui eussent semblé des bas-reliefs de couleurs, de figures qui, d'un modelé herculéen, se fussent enlevées dans la lumière triomphale du soleil, et de

1. En français dans le texte.

nuages, dont les contours mordant sur l'azur leur eussent donné l'apparence de fragments de marbre. Au reste, l'analyse n'a presque rien à voir avec ces compositions entièrement *irresponsables* dans leur genre. Flocons d'écume lyrique qui se dissolvent aussitôt que les mains veulent les recueillir.

Écartons le *Portique*, écrit pour le livre *En troupe* de Salvador Rueda et qui précède, dans le recueil que nous parcourons, une pièce du même ton : *l'Éloge de la seguidille*, et voici que s'ouvre devant nos pas ce que nous pourrions appeler la *Cour andalouse* de cette ville de rêve des *Proses*. Entrons. Il est midi : la caresse de l'air laisse sur les tempes des parfums de fleurs d'oranger, des chants brûlants se fondent dans le silence ; une fontaine discrète berce le repos dans la fraîcheur de l'ombre ; et les portes d'ébène des rêves s'ouvrent, poussées par un génie enfant qui porte turban et burnous...

Salvador Rueda est, visiblement, le maître du Parnasse nouveau de l'Espagne au coin de qui sont marquées ces compositions. Le lyrisme pictural et plein d'amabilité bavarde de l'auteur des *Chants de la Vendange*, à l'entraînante évocation de qui a semblé renaître la génialité de la vieille poésie lyrique andalouse, celle du Gongora des meilleurs temps, pour s'accorder avec l'écho lointain de quelques nouveaux courants littéraires, ce lyrisme met sa note caractéristique et vive dans ces pittoresques « gasconnades » de Dario.

Le *Portique* qui précéda l'œuvre du poète sévillan n'a pas d'autre défaut que celui d'être versifié en un mètre assez mesuré et monotone pour être employé dans une composition d'aussi longue haleine. Le poète évoque la muse des pays aimés du soleil. Il nous la montre d'abord, juvénile et hautaine, avec son thyrse de roses et son front doré par la lumière méridionale sous les portiques grecs et dans les tièdes fermes de Venouse ;

il la suit, après, vers l'Orient enchanté, où habite le roi du pays Fantaisie, « qui a une brillante étoile sur le front » et où elle accompagne les danses mauresques et converse avec les vieux kalifes à la barbe d'argent ; il la regarde partir, comme une hirondelle, à l'aventure, avec la caravane indolente qui s'arrête un jour sur la terre andalouse. Le poète chante alors la muse indigène de l'Espagne. La strophe brûle avec les ocres et les rouges de l'arène des taureaux, la joie des *verbenas*, le rire des filles, l'éclair des couteaux ivres de sang, le son comme brûlant des instruments de caractère : l'amoureuse guitare, admirablement dessinée dans le vers qui lui attribue *taille* et *hanches de femme*, l'appel des noires castagnettes et le sonore tambourin qui, dans les mains brunes et rosées sert de plat où ramasser les œillets et les cerises. Le chant est nouveau, plein de grâce et il *se dénoue* bien par l'élégance du trait final, où le poète envoie son salut à Hugo, souverain de la monarchie poétique, *empereur à la barbe fleurie*, comme bellement il le nomme, suivant le terme même des chansons de geste rappelé par ce vers hugolien dans *Aymerillot* :

Charlemagne empereur à la barbe fleurie [1].

Il n'y a pas dans Rueda lui-même une pièce où se condense et se résume aussi puissamment son propre style de peintre. Dans *l'Éloge de la Séguidille* vibre aussi la corde nettement espagnole ; et cette strophe ailée et dansante, cette petite amphore lyrique, où le peuple a versé tout le suc de son cœur, cette cantate est comme la clef de l'espagnolisme poétique et comme l'âme mélodieuse de la vie de l'Espagne. Mais, parmi tant de noms significatifs et ingénieux que l'on donne, en ces vers gracieux, à la séguidille, pourquoi l'appelle-t-il *rose métrique*, ce qui a donné prétexte au crayon inquiet de mes commentaires

1. En français dans le texte.

de rappeler qu'il existe encore une critique de rats dans les greniers et dans les sous-sols de l'art ? Une telle façon de dire suggère en moi, par une inexplicable association d'idées, une étrange image de fleur géométrique, anguleuse... Et voici que mon crayon s'est abaissé à imiter, dans la marge du livre, le genre de glose d'Hermosilla. Que l'observation demeure aujourd'hui ineffacée, afin que ne manque pas même la morsure s'accrochant à un détail, dans ces pages où j'ai employé tant de façons de juger.

Pour faire sa pérégrination en Grèce, pour être fidèle à ce précepte du bon goût, auquel peut-être ne désobéira point impunément aucune âme ayant la religion de l'art, notre poète n'a point toujours cherché le chemin qu'indiquent les Arcadies des Trianons et les déesses de Clodion. Parfois il a suivi une route moins sinueuse, parce que la Grèce originale et véritable, celle que l'on n'adore pas dans les déesses de Clodion mais dans celles de Phidias, lui paraît digne aussi d'être aimée. Son esprit, somnambule à l'égard du présent, s'appuie dans le passé sur deux trépieds : la France du XVIIIe siècle et l'Hellade classique que cette France imita capricieusement, changeant en domino la tunique antique. Voilà ses deux patries. J'ai toujours cru que l'esprit de tout vrai poète choisira, plus ou moins à son insu, sa situation idéale, sa patrie d'adoption, dans quelque partie du passé, dont l'image perpétuellement évoquée sera une ambiance personnelle qui l'isole de l'atmosphère de la réalité. Le présent ne peut donner de soi qu'une poésie limitée par les quatre murs de la prose. « Il n'y a de poésie, a dit Anatole France, que dans le désir de l'impossible ou dans le sentiment de l'irréparable ». Profonde vérité, à la lumière de laquelle apparaît l'incurable nostalgie de ce qui fut comme le plus immaculé et le plus fécond des sentiments poétiques !... L'avenir est aussi terre de poésie,

mais à l'avenir manque le concret, la forme évocable, la plasticité et la couleur de ce qui a existé... Le temps mort a palpité avec des entrailles et du sang humains, c'est la solitude de la maison qui a eu des habitants, le vase où la liqueur, épuisée, a laissé son essence; la vie du passé offre le suggestif désordre d'un lit qu'a occupé l'amour. Et au-dessus de toutes les âmes légendaires du passé — Orient fabuleux, Égypte ou Israël, Moyen Age ou Renaissance — c'est encore l'attrait de l'Hellade, lumineux et serein, qui triomphe quand il s'agit de fixer le but des pèlerins. Notre siècle est — après celui qui vit se propager sur le monde assombri les papillons attiques sortis des larves des manuscrits anciens — celui qui a aimé le plus sincèrement et le plus profondément la Grèce. Le Romantisme eut un aspect dont la signification est celle d'une seconde et prestigieuse Renaissance. On a parlé du « romantisme des classiques » et, certainement, on ne ferait pas allusion à une moins positive réalité dans l'histoire des lettres modernes si, intervertissant les termes du paradoxe, on parlait du « classicisme des Romantiques ». Comme tout le monde le sait, ce fut une conquête des premiers révolutionnaires de l'art et de l'esthétique que la véritable intelligence de l'antique, la pénétration de sa beauté la plus cachée et la plus essentielle, longtemps défendues aux yeux de ceux qui avaient fait si tapageuse profession de classiques. On était encore au XVIII[e] siècle ; André Chénier ciselait dans le portique de la poésie renouvelée la figure homérique de l'*Aveugle*, révélateur du secret perdu de l'ingénuité des rapsodes ; cependant que Gœthe, le Gœthe transfiguré par l'influence des ruines et des souffles de l'Italie, évoquait, pour apaiser la tempête qu'il avait répandue dans son *Werther*, l'Hélène classique et le symbolisme d'Euphorion. Cette veine de marbre courra, sans s'interrompre un instant, à travers toutes les pierres gothiques du Romantisme. La pureté de l'imitation authentique, essentielle, sera sans doute, le secret de peu d'initiés ; mais l'inépuisable vertu de sug-

gestion de la poésie et de la fable se mélangera avec celles qui naissent de toute inspiration. Si nous nous restreignons aux courants littéraires qui ont exercé le plus d'empire sur la formation du poète que nous étudions, il est hors de doute que l'orientalisme même de Hugo n'empêche pas le Maître de chercher parfois, dans cette fable, le point de départ de sa perpétuelle hallucination et de créer, par exemple, le merveilleux *Satyre* de la *Légende*. De Théophile Gautier on a pu dire qu'ayant été Chinois d'adoption pendant six mois, Arabe pendant trois, Indien un an, il fut Grec toute la vie. Sur le « Parnasse », le marbre hellénique fut la matière préférée pour la dureté souhaitée de l'œuvre. En vain Leconte de Lisle se plaint de ce que nous ayons perdu pour toujours le chemin de Paros. La Grèce qui revit en ses traductions et en ses poèmes ne vous donne-t-elle pas comme à moi l'illusion de ces épaules titaniques qui déchirent les ondes de l'Égée et se plongent dans la profondeur de ses abîmes, pour surgir, en élevant sereinement vers le ciel tout le poids de cette terre sacrée? Qu'est donc sinon un Grec, le Banville des *Cariatides* et de *Le sang de la coupe?* Les mythes classiques ne sont-ils pas aujourd'hui même l'objet d'une évocation tenace qui peuple d'images et de symboles le fond poétique de la décadence contemporaine? L'élément gréco-latin n'a-t-il pas été revendiqué par Moréas et Maurice Du Plessys au sein même de cette décadence, et n'a-t-il pas montré un des buts les plus efficaces dans cette aventureuse navigation de poètes qu'une boussole désordonnée pousse aussi vite au Nord qu'au Sud?

Il est permis de se demander avec Lemaître si tous ces hellénismes, si dissemblables par la forme et par leur façon d'interpréter l'antiquité, ne sont pas plus modernes que païens ; mais, même ainsi, la persistance de l'élan, du désir, la ténacité de l'inspiration demeurent comme une réalité indiscutable ; et dans les transports de l'initiation poétique comme dans ceux du mys-

ticisme religieux, ce qu'il faut d'abord c'est cette infinie volonté de s'identifier avec l'objet aimé.

Du « classicisme modernisé » de Ruben, il y a maint exemple dans son livre. Le *Colloque des Centaures* et le *Palimpseste*, qui sont les plus beaux, s'exercent sur une même fiction de l'inépuisable fable : la fiction du Centaure, sculptée, comme un des grands bas-reliefs de la prose française de ce siècle, dans la page immortelle de Maurice de Guérin.

L'inspiration du *Palimpseste* n'a pas été cherchée, certainement, dans les épisodes de la mythologie héroïque. Ils ne sont pas les siens ces rudes centaures homériques, comme l'Euritos qui trahit l'hospitalité de Pirithoüs et s'éprend d'Hippodamie, ces monstres laids et brutaux à la naissance desquels, conte la fable, les Grâces ne daignèrent pas assister et dont l'image, sculptée aux frises du Parthénon et aux métopes d'Olympie suggère une idée de bestialité et de férocité. Les Grâces aimeraient ces autres-ci, descendants d'Ixion. Courageux, corrects, élégants, les héros du *Palimpseste* font plutôt penser à ces centaures amollis et galants en qui dégénéra la postérité affaiblie des monstres biformes lorsque, proscrits par la vengeance d'Hercule, ils furent guidés par Neptune vers l'île où les Sirènes tendaient leurs filets de volupté. Ils ne combattent point comme les héros de la *Centauromaquie*, adversaires des Lapithes ; ni ne lamentent en plaintes symboliques le conflit de leur double nature, signe peut-être de l'emprisonnement de l'âme dans la chair ; ni ne chantent le plaisir sauvage du galop et du contact avec les âpres forces de la Nature avec l'onction panthéiste de l'admirable fragment de Guérin. Ce sont des monstres délicats. Ils vont au rapt amoureux avec une élégance entièrement humaine ; ils folâtrent comme dans une fête d'Eros, et la vérité c'est qu'ils nous paraissent dignes d'aspirer à la conquête des jolies nymphes.

Le poète les présente dispersés, en bande bruyante, sur les

prés dorés par le soleil, quand tout à coup un bruit d'eaux et de cris joyeux les fait s'arrêter. Diane se baigne tout près, avec ses nymphes. Avec précaution, la troupe inquiète s'approche des eaux, d'un pas silencieux. La blanche Nudité commande; les cantharides de la tentation bouillonnent, exaspérées. Une des *baigneuses*[1] divines a suscité l'emportement du satyre dans le plus jeune et le plus beau de la troupe, centaure svelte et gracieux comme le Cillaris décrit par Ovide, le Cillaris des *Métamorphoses* dont le partie humaine ressemblait à une statue et que le poète appelle : « beau si l'on peut donner le nom de beauté aux monstres ». Le centaure Adonis enlève la nymphe effrayée et il fuit, rapide, avec l'orgueil et le bonheur de sa conquête. Mais Diane le voit. La chaste Déesse se lance derrière le galop du ravisseur et envoie sur lui un dard qui s'enfonce, mortel, en ses flancs, comme la flèche d'Hercule dans le corps de Nessus. Les centaures, de tous côtés, s'enfuient; arrivent les nymphes; et les nymphes, désolées, pleurent, parce que le dard de la chasseresse céleste a tué aussi la jeune fille enlevée... Telle est la scène, que je me figure comme un bas-relief de Scopas ou de Phidias. Étendu à terre, le Centaure, comme l'autel d'un sacrifice, supporte la victime clouée, inanimée, sur lui par le dard encore vibrant. Autour, le chœur gracieux des nymphes prend des attitudes douloureuses. Diane, tout à fait à la fin, se dresse, hautaine et majestueuse. La simplicité de la description de cette scène et de celle de la troupe des centaures, en peu de traits fermes et sobres, accentue l'illusion de bas-relief. La forme métrique, la décasyllabe scandée par la manière de l'accentuer en deux hémistiches de sonorité autonome, imite la gracieuse mesure de l'asclépiade. Tout est beau, frais, juvénile dans cette charmante évocation de la fable, dont les vers demeurent en nous, vibrants d'une délicieuse sonorité, bien

1. En français dans le texte.

après qu'ils sont achevés, comme lorsqu'on donne un léger coup de tête contre une caisse sonore.

Les centaures du *Palimpseste* composent quelque chose de pareil à une cavalcade aventureuse et galante. Dans le *Dialogue des Centaures*, qui est peut-être le travail de plus longue haleine et le plus appliqué dans le recueil que nous parcourons, règne une conception plus large du mythe. Pholus et Caumanthes, deux des monstrueux interlocuteurs, l'expriment lapidairement, quand ils attribuent à leur race le sens d'une triple personnification, où se confondent la nature privilégiée des dieux, les passions de la nature humaine et l'élan sauvage de la bête. Le poète nous conduit à une plage caressée par la lumière matinale. Chiron, le sage centaure — maître et conseiller d'Achille — qui est descendu des cieux et qui montre encore, prises dans ses cheveux, les abeilles grecques recueillies dans le champs de l'Attique, réunit autour de lui les « divins quadrupèdes à crinières ». Et parmi la grâce fraîche de l'Ile d'or, invités par le calme silencieux qui s'étend sur le sable de la plage, les Centaures s'en vont. Le dialogue roule sur la prévoyante fécondité de la Nature et sur l'âme universelle qui se répand dans l'âme des choses, sur les aspects opposés de l'énigme, et sur ce que racontent les paroles légendaires ; sur le perfide arcane que cache la beauté de la femme et la majesté sacrée et l'inviolable splendeur de la mort qui est l'unique bien que les dieux n'atteignent point... Ce dialogue de Centaures est une fleur de cette poésie gracieusement docte et érudite — pour les initiés, pour ceux qui savent entendre — qu'expulsent avec des manières grossières des domaines de l'art ceux qui ne trouvent d'inspiration, de poésie de bon aloi que dans les fruits d'une *naïveté* [1] plus ou moins retardataire. Mais elle aura toujours, pour revendiquer sa légitimité, les suffrages de tous ceux

1. En français dans le texte.

qui ne consentent pas à s'imaginer les choses de l'érudition et l'étude avec la désagréable aridité des pédants... Le poète l'a composé en distiques alexandrins, à la manière française ; et cette forme étrangère qui, ainsi réhabilitée en espagnol, évoque toujours dans ma mémoire les souvenirs des vieux rythmes de *l'Alexandre* et de Berceo donne, selon moi, aux vers de quelques fragments, certain air d'antiquité, certaine saveur archaïque, qui ne laisse pas de s'harmoniser avec le caractère légendaire de la composition.

Passons aux vers de *Frise*, que l'auteur a qualifiés, comme ceux du *Palimpseste*, de *Récréations archéologiques*. — Le classicisme de ces vers est d'un genre qui sera plus facilement reconnu par la généralité. Le « poli » de l'élocution, l'art purement horatien de l'épithète et du choix pittoresque des mots, la versification entièrement orthodoxe dans la poétique traditionnelle, et la maîtrise avec laquelle il manie le vers blanc, rachetant par l'élégance du mouvement rythmique et la pureté sculpturale du contour tout le charme dont le prive l'absence de la rime sont autant d'autres conditions qui contribuent à donner un caractère de singularité à cette pièce, en un ensemble où le rare devient le normal et le caractéristique. Ce n'est point certes la Grèce des Parnassiens et des *Romanistes* qui se montre ici ; mais, simplement, celle qui apparut sous le soleil de l'Italie quand Périclès revivait dans l'avatar des Médicis. Ces vers sonores ont tout l'air de la poésie de la renaissance italienne et espagnole, de la poésie de Sannazar, de Garcilaso, de Fray Luis, telle qu'essaya de la rajeunir dans l'Espagne de notre temps le formidable lutteur qui évoqua dans les endécasyllabes de *l'Épître à Horace* l'hymne triomphal des humanistes de Salamanque et de Séville. Le poète veut donc que nous nous reposions, passée si agréable aventure, à l'ombre d'un myrte traditionnel ! Mais n'oublions pas qu'il s'agit de toutes manières de l'œuvre d'un poète et que nous n'avons pas

à craindre de nous trouver en face d'une de ces froides et laborieuses exhumations qui font sur l'antique « l'effet de l'humidité sur les allumettes », pour me servir d'une heureuse image de Daudet ; parce que la sensation que nous éprouvons ici est bien plutôt celle d'une chambre restaurée de gynécée, où, après s'être lavé le visage pour en ôter la poussière des bibliothèques, la grâce classique sourit, comme dans ces délicieuses compositions du Guide qui montrent à la fois la patine du vieux bronze et l'humide fraîcheur de l'improvisation.

Il faut aussi ajouter *l'Epithalame barbare*, qui figure dans le livre, au nombre des pièces inspirées par des sujets classiques. Le Sagittaire, l'incarnation céleste de Chiron, le centaure métamorphosé en archer divin et placé parmi les étoiles après avoir représenté, dans sa race biforme, l'austérité et la sagesse, est une des images qui se présentent avec la plus fréquente complaisance à l'esprit de notre poète. Dans beaucoup d'autres de ses pièces brille le torse fier de l'archer ; et après avoir évoqué, dans le *Dialogue des Centaures*, l'attitude terrestre de Chiron, il le cherche maintenant dans le ciel, où il resplendit, dominant, avec son arbalète d'argent, un des blancs bastions de la nuit. Le Sagittaire est, en effet, le héros de *l'Epithalame*. Se souvenant des légendaires aventures de sa race et oublieux en même temps de la gravité de son savoir et de sa dignité céleste, Chiron a enlevé amoureusement une étoile et il l'emporte en croupe par l'espace bleu, à la grande colère des Nymphes et des Naïades. L'originalité de cette pensée est heureuse ; et quant à la forme, il me semble qu'elle peut entrer dans la catégorie des extravagances qu'il faut louer. La grâce rude de ces vers a un singulier charme. L'âpreté voulue de la versification fait une excellente enveloppe à ce curieux fragment et lui donne l'aspect d'une vieille médaille, aux bords rongés par le temps.

Nous avons fini de parcourir ce que j'appellerais « les appartements classiques » dans le palais d'idées et de mots dont nous sommes les hôtes. La pièce qui porte pour épigraphe : *Le poète interroge Stella* nous conduit maintenant à une chambre où le marbre dur a cessé de régner, à une chambre sombre et raffinée au mur de laquelle est sculpté le buste d'Edgar Poe...

Vous rappelez-vous « Ligéia », l'héroïne conçue en rêve par la fantaisie des prodiges et des merveilles, celle qui dans la surnaturelle vertu de ses yeux chantait en quelque sorte l'hymne de triomphe de la volonté sur la mort qui ne put pas les éteindre? Le poète a appelé « Sœur de Ligéia » cette Stella à peine nommée, fugitivement, dans ses vers, et sur son âme, qui s'est envolée retournant au nid céleste, il interroge le lys, qui peut-être l'aura vue passer... Et l'émotion, qui s'élève avec ce souffle de vérité, qui ne se simule ni se supplée, le vers mélancolique où il l'évoque, suggèrent en notre esprit le soupçon d'une histoire réelle; ils font penser à la réalité d'un souvenir triste et cher sur lequel étend son ombre cette pâle Astapho, aux ailes de neige, qui favorise obscurément l'amour de l'héroïne de Poe et qui présidait, dans le pays des Sphynx, à l'amour malheureux. Je m'arrête pour signaler dans cette pièce la probabilité d'une *profonde* réalité personnelle, parce que chez Ruben Dario les vers que l'on sent jaillir ainsi, spontanément et rapidement, du secret du sentiment ne sont ni les plus fréquents, ni les plus caractéristiques. La *chute* sentimentale par quoi s'achève l'élégie dont je m'occupe maintenant a une ineffable vertu de suggestion, renforcée par l'association d'idées grâce à la vibration infinie qu'introduit dans la mémoire le nom poënien de Ligéia. Et Stella est aussi un nom poënien, parce qu'il se rattache au souvenir de cette douce et généreuse poétesse qui se servit de ce pseudonyme, que Poe récompensa avec la dédicace de *l'Énigme*, et qui fut une des bonnes fées du pauvre poète martyrisé par les grosses Euménides de la vulgarité.

Autre heureuse visite du Sentiment à la demeure de cet artiste grand-seigneur qui ne le compte point parmi ses amis les plus constants est ce très délicat sonnet en alexandrins, où il évoque — comme dans la pièce précédente celui de Ligéia — le souvenir de Marguerite Gautier. Célébrant un nouvel avatar de l'éternelle passionnée, le poète a trouvé moyen de communiquer à une image qui n'a point en soi-même le prestige de la nouveauté — celle de la fleur effeuillée par la mort — un parfum original, intense, indicible.

J'en viens maintenant à la *Symphonie en gris majeur* qui détache ses notes vibrantes sur la blancheur du papier! *Rien n'est plus cher que la chanson grise*[1]. Je trouve que mon crayon — qui est, tandis que je lis, un peu comme le secrétaire de mes nerfs et fait des incursions de collégien dans les marges blanches des livres — a marqué la page avec cette réminiscence de Verlaine. J'exprime ainsi une préférence qui peut être en grande partie exclusivement personnelle, parce qu'elle est associée avec l'intensité supérieure des sensations de surprise. La *Symphonie en gris majeur* fut la première composition de Ruben Dario qui vint sous mes yeux, alors ignorants de certaines sensations déjà définitivement acquises à la langue, et éprouvant, devant cette révélation d'une chose originale, l'impression du coloriste au moment où il surprend une note inattendue et nouvelle dans l'éclair d'une pierre, la nuance d'une fleur, la capricieuse coloration d'une étoffe, le brillant cristallin d'un émail... Et l'impression dure encore. Depuis la blanche *Symphonie* de Gautier, baume inévaporable pour la fantaisie, je crois qu'aucun poète n'est arrivé à convertir aussi prodigieusement en images le pouvoir suggestif d'une couleur. Henri Mariot a osé donner un *pendant*[2] à cette même *Symphonie* du maître avec les *Variations bleues ;* mais ni dans le sourire de

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

ses cieux, ni dans l'innocence de ses fleurs, ni dans la transparence de ses eaux, il n'y a pour moi la condensation de poésie qui se trouve dans cette cendreuse marine tropicale. Poésie qui, comme le papillon de la larve, naît de la couleur de l'ennui. Les plages arides, le plomb de la faible vague, le brouillard, la fumée du charbon, l'écume sale des quais, tout cela qui dans la réalité s'appelle dégoût, se nomme, transposé par la contemplation, jouissance très singulière, et — triomphant paradoxe de l'art — l'arc-en-ciel reste vaincu par la brume.

Je compare à mon impression de la *Symphonie* celle d'un tableau allégorique : *Nouvel an*, qui suit immédiatement dans le recueil. A peine l'ai-je cité que je le sens se reproduire, radieux, dans ma mémoire. Et cependant c'est une pièce de Ruben Dario que j'ai entendu discuter. L'opinion se partageait entre ceux qui la tenaient pour triviale et ceux qui l'estimaient charmante. Il est entendu que je me range parmi ces derniers, mais la vérité est que je renoncerais à justifier mon avis dans les formes habituelles de la critique. Lisez-la vous-mêmes. Pour ma part, je continue à croire ce que j'affirmai en une autre occasion : cette ingrate lutte avec les insuffisances du mot, limité et rebelle, qui fait que le poète désirerait changer l'idiome misérable des hommes pour un autre qui lui donnât un moment la sensation « du soupir et du rire », qui fût couleur et qui fût musique, cette lutte tourmente, plus inutilement encore, l'esprit du juge ès choses littéraires, lorsqu'il s'efforce de traduire en vocables certaines subtilités cachées de l'impression, certaines nuances et certaines délicatesses du sentiment. Parfois, transcrire est une manière de juger. Ce qui fait pour moi la grâce admirable de cette allégorie est une des choses qui ne se pourraient démontrer que par le procédé facile de la transcription, que je considère comme inopportun et oiseux quand il s'agit d'articles écrits, comme celui-ci, pour des gens qui connaissent l'œuvre jugée.

Sous le titre de *Verlaine*, le poète a ajouté au recueil deux de ses plus singulières pièces. Elles m'amènent à formuler ici une question qui m'inquiète, depuis que j'ai entendu se vulgariser la comparaison entre Ruben Dario et le poète de *Sagesse*, comparaison à laquelle Michel de Kaplan a ajouté le poids de son suffrage dans un des derniers numéros du *Mercure d'Amérique*. L'âme du dernier grand poète de la France est-elle vraiment l'empreinte à laquelle s'est marquée l'âme poétique de Ruben Dario? Il ne me semble pas douteux que l'on puisse reconnaître dans le génie de notre poète beaucoup des éléments psychologiques et beaucoup des éléments littéraires qui entrent dans la composition du legs complexe de *Verlaine*, mais je ne crois pas que l'on puisse voir également reproduit, de l'un à l'autre poète, le caractère de l'ensemble : cette vertu chimique de l'ensemble, qui engendre le précipité de la *personnalité*. Ce qui marque d'une façon toute particulière Verlaine, c'est cette union de barbarie et de byzantinisme, d'enfance et de caducité, de perversion et de tendresse ; c'est cette âme candide, comme une colombe effrayée, serrée dans la griffe perverse qui jaillit des sens exaspérés et du cœur opprimé, c'est cette divine inconscience qui paradoxalement serait celle d'un poète très difficile et raffiné ou d'un jongleur savant en subtilité de magie et d'amours : tout cela qui donne à sa poésie l'aspect d'un ciel limpide, transparent et bleu où tout à coup s'emporte un nuage de formidable tempête pour laisser aussitôt revenir le bleu et la sérénité. Et cette dualité très étrange par quoi Verlaine, sans cesser d'être la plus raffinée des organisations littéraires et le symbole vivant de nos contradictions et de nos doutes est, en même temps, le seul des poètes modernes qui mérite le nom sacré et religieux de *barde*, que réclamait pour Shelley le prince des critiques anglais, cette dualité ne se reproduit certainement point en Ruben Dario, artiste entièrement conscient et maître de soi, artiste complètement responsable de ses entreprises, de ses victoires, de ses

défaites et dans le talent pleinement *civilisé* de qui ne reste — comme c'est le cas pour l'âme de Lélian, — aucun vestige brut de spontanéité, aucune part de primitif.

Le *Répons* sur la tombe de Verlaine est, malgré le nom austère qu'il porte, une élégie imprégnée d'une idéale sérénité, pleine de grâce et de lumière, comme les rites des funérailles classiques, et sur laquelle se répand le balsamique arome des tombeaux grecs. Quant au *Chant du sang*, il évoque quelques-unes des choses tragiques ou émouvantes que l'association des idées peut représenter à l'esprit devant la brûlante liqueur de la vie. Chaque strophe pose son onction sanglante, et chacune des taches de sang qui empourprent ce bouquet composé parmi les buissons, a été recueillie dans l'effusion d'une blessure différente. Dans ces vers ondoie la pourpre répandue des batailles, coule le vin de feu des veines du martyr, fleurissent les roses liquides du sacrifice virginal et déborde, comme d'une source impure, le sang du suicide et du supplicié qui colore les derniers quatrains du rouge sombre de l'hématite. Le poète a associé à chaque strophe — usant d'un procédé semblable à celui des premières stances des *Voix de Verlaine* — le nom de l'instrument adéquat à suggérer musicalement l'idée qui s'y exprime ou la scène qui s'y trouve décrite.

Le livre finit par une intéressante composition symbolique intitulée *Le royaume intérieur* et qui peut se rapporter à celles que nous avons tout à l'heure citées par une réminiscence du *Crimen amoris* verlainien. Jeune captive, l'âme du poète regarde passer, de son château charnel, s'avançant sur une route couleur de rose comme celles qui sont peintes dans les *Vies de Saints* de Fra Domenico, une procession de vierges qui sont les sept Vertus et un groupe d'adolescents, qui sont les sept Péchés. Et l'âme, qui les suit du haut de sa solitude, reste pensive, autant à cause de la satanique beauté des Péchés que de la divine grâce des Vertus. Admirable, l'originalité de l'exécution.

Il y a un charme expressément préraphaélite dans ce tableau symbolique. La description de la blanche théorie virginale est d'une enchanteresse et féminine grâce. Toute couleur s'absorbe en elle, mystiquement évanouie. La béatitude de la blancheur enveloppe le tableau d'un sourire idéal. Du choc des rimes jaillissent des éclats d'écume. Il semble que des lys s'effeuillent sur les vers... Et puis, quand y passent les satans de la tentation, resplendissants et fascinateurs, avec la note violente de leurs pourpres, le fond du tableau admirablement s'allume et s'ensanglante ; on le dirait fouetté durement par la lumière de pierreries d'une magnificence infernale, charbons ardents et escarboucles l'illuminent, et les rimes qui s'entrechoquent font, au lieu de la candide écume de la scène précédente, des éclairs rouges et sinistres. L'opposition de ces deux tableaux me paraît d'un effet suprême. Le vers opale joue avec le vers rubis. Et, quant à la signification intérieure du morceau, je crois que ce que j'ai dit auparavant sur la *nature littéraire* de Ruben Dario me dispense d'examiner la qualité de cet admirable symbole de l'âme du poète, également sensible aux caresses de la Vertu et aux caresses du Péché, lorsque l'un et l'autre se parent du pouvoir fascinant de la forme.

RUBÉN DARÍO : Su personalidad literaria.
Su última obra.

ARIEL[1]

PRÉFACE

Ce soir, le vieux maître vénéré, qu'on avait coutume d'appeler Prospero, par allusion au sage magicien de *la Tempête* shakespearienne, prenait congé de ses jeunes élèves après une année passée de travail, les ayant assemblés une fois encore autour de lui.

Ils étaient arrivés à la vaste salle d'études dans laquelle un goût délicat et sévère s'efforçait partout à honorer la noble présence des livres, fidèles compagnons de Prospero. Dans la salle trônait (comme le génie de son atmosphère sereine) un bronze parfait qui figurait l'*Ariel* de la *Tempête*. Auprès de ce bronze s'asseyait habituellement le maître, et c'est pour cela qu'on lui donnait le nom du magicien, que sert et aide dans le drame le personnage fantastique qu'avait interprété le sculpteur. Mais peut-être y avait-il, dans son enseignement et dans son caractère, à ce nom une raison et un sens plus profonds.

Ariel, génie de l'air, représente, dans le symbolisme de l'œuvre de Shakespeare, la partie noble et ailée de l'esprit. *Ariel* c'est l'empire de la raison et du sentiment sur les basses stimulations de l'irrationnel; c'est l'enthousiasme généreux,

1. Pour faciliter la lecture du considérable fragment que nous avons extrait de l'ensemble d'*Ariel*, nous l'avons subdivisé en paragraphes, auxquels nous avons ajouté des titres. (Note du traducteur.)

le mobile élevé et désintéressé dans l'action, la spiritualité de la culture, la vivacité et la grâce de l'intelligence, le terme idéal à quoi tend la sélection humaine, effaçant dans l'homme supérieur les tenaces vestiges de Caliban, symbole de sensualité et de turpitude, avec le ciseau persévérant de la vie.

La statue, d'un art véritable, montrait le génie aérien au moment, où, libéré par la magie de Prospero, il va s'élancer dans les airs pour s'épanouir en un éclair. Les ailes déployées, le léger vêtement délié et flottant et damasquiné d'or par la caresse de la lumière sur le bronze ; le large front dressé, les lèvres entr'ouvertes par un sourire serein, tout dans l'attitude d'*Ariel* indiquait admirablement le gracieux élan du vol, et par une inspiration heureuse, l'art qui avait donné à son image la fermeté sculpturale était parvenu à lui conserver, en même temps, l'apparence séraphique et la légèreté idéale.

Prospero caressa, en méditant, le front de la statue ; il disposa ensuite le groupe juvénile autour de lui, et de sa voix ferme, cette voix magistrale, qui avait, pour fixer l'idée et s'insinuer de l'esprit, tantôt la pénétration éclaircissante du rayon de lumière, tantôt le coup incisif du ciseau dans le marbre, l'attouchement et l'empreinte du pinceau sur la toile ou de l'onde sur le sable, il commença de parler, écouté avec une attention affectueuse.

EXTRAITS

DE LA NÉCESSITÉ D'ÉVITER LA SPÉCIALISATION

La divergence des vocations personnelles donnera divers sens à votre activité, et fera prédominer une disposition, une aptitude déterminée, dans l'esprit de chacun de vous. — Vous serez les uns, hommes de science, les autres, artistes, les autres,

hommes d'action. — Mais, au-dessus des attachements qui pourraient vous lier individuellement à telle application, à tel mode de vie, doit veiller, au plus intime de votre âme, la conscience de l'unité fondamentale de votre nature, qui exige que chaque individu humain soit, avant tout, et sur toute autre chose, un exemplaire non inutile d'humanité, dans lequel aucune faculté de l'esprit ne reste oblitérée, et aucun intérêt universel ne perde sa vertu communicative. Avant les modifications de profession et de culture il y a l'accomplissement du destin commun des êtres rationnels. « Il y a une profession universelle, qui est celle d'*homme* », a dit admirablement Guyau. Et Renan, rappelant à propos des civilisations déséquilibrées et morcelées, que les fins de la créature humaine ne peuvent être exclusivement savoir, sentir et imaginer mais doivent être réellement et entièrement *humaines*, définit l'idéal de perfection vers lequel elle doit acheminer ses énergies : la possibilité d'offrir dans un type individuel un tableau abrégé de l'espèce.

Aspirez, donc, à vous développer autant que possible, non pas sous un seul aspect, mais dans la plénitude de votre être. Ne haussez les épaules devant aucune noble et féconde manifestation de la nature humaine sous prétexte que votre organisation individuelle vous attache de préférence à des manifestations différentes. Soyez spectateurs attentifs là ou vous ne pouvez être acteurs. Quand certaine conception très fausse et vulgarisée de l'éducation, qui la représente exclusivement subordonnée à une fin utilitaire, s'obstine à mutiler, au moyen de cet utilitarisme et d'une spécialisation prématurée, l'intégrité naturelle des esprits, et s'efforce de proscrire de l'enseignement tout élément désintéressé et idéal, elle ne prend pas suffisamment garde au péril de préparer ainsi pour l'avenir des esprits étroits qui, incapables de considérer plus que le seul aspect de la réalité avec quoi ils sont immédiatement en contact, vivront séparés par des déserts glacés des esprits qui, au sein de la même

société, se seront attachés à d'autres manifestations de la vie.

La nécessité pour chacun de nous de nous consacrer particulièrement à une activité déterminée, à un seul mode de culture, n'exclut pas, certainement, la tendance à réaliser, par l'harmonie intérieure de l'esprit, le destin commun des êtres raisonnables. Cette activité, cette culture seront seulement la note fondamentale de l'harmonie. Le vers célèbre où l'esclave de la scène antique affirma que, puisqu'il était homme, rien d'humain ne lui était étranger, compte parmi les cris, qui, à cause de leur sens inépuisable, retentiront éternellement dans la conscience de l'humanité. Notre capacité de comprendre ne doit avoir pour limite que l'impossibilité de comprendre les esprits étroits. N'être capable de voir dans la Nature qu'une seule face, et parmi les idées et les intérêts humains, qu'un seul équivaut à vivre enveloppé dans une ombre de rêve percée d'un seul rayon de soleil. L'intolérance, l'exclusivisme qui, quand ils naissent de la tyrannique absorption d'un enthousiasme élevé, de l'excès d'un idéal désintéressé, peuvent mériter justification et même sympathie, se changent en la plus détestable des infériorités quand, dans le cours d'une vie ordinaire, ils prouvent la limitation d'un cerveau impuissant à refléter plus qu'une apparence partielle des choses.

PÉRIL DE LA LIMITATION DES ESPRITS

Par malheur, c'est dans les époques et les civilisations qui ont atteint à une culture complète et raffinée que le péril de cette limitation des esprits offre la plus réelle gravité et amène les plus redoutables résultats. En effet, se manifestant dans la société comme dans la nature par une tendance croissante à l'hétérogénéité, la loi d'évolution veut que, à mesure que progresse la culture générale des sociétés, doivent se limiter corré-

lativement l'extension des aptitudes individuelles et le champ d'action de chacun se borner à une spécialité plus restreinte. Sans cesser d'être une condition nécessaire de progrès, ce développement de l'esprit de spécialisation comporte des désavantages visibles, qui ne se contentent pas de rétrécir l'horizon de chaque intelligence, en faussant nécessairement sa conception de l'univers, mais encore touchent et nuisent, par la dispersion des affections et des habitudes individuelles, au sentiment de la solidarité. Auguste Comte a très bien signalé ce danger des civilisations avancées. Un haut état de perfectionnement social a pour lui un grave inconvénient dans cette facilité avec laquelle il suscite l'apparition d'esprits déformés et étroits, d'esprits « très capables sous un rapport unique et monstrueusement ineptes sous tous les autres aspects ». Le rapetissement d'un esprit humain par le commerce continuel avec un seul genre d'idées, par l'exercice indéfini d'un mode unique d'activité, est pour Comte un résultat comparable au sort misérable de l'ouvrier que la divison du travail d'atelier oblige à consumerdans l'invariable fabrication d'un détail mécanique toutes les énergies de sa vie ? Dans l'un et l'autre cas, l'effet moral est d'inspirer une désastreuse indifférence au point de vue général des intérêts de l'humanité. Et quoique cette espèce d'automatisme humain — ajoute le penseur positiviste — ne représente heureusement que l'extrême aboutissement de cette influence dispersée du principe de spécialisation, sa réalité, déjà fort fréquente, exige qu'on attache une véritable importance à son examen.

Non moins qu'à la solidité, cette influence de dispersion nuit à l'esthétique de la structure sociale. La beauté incomparable d'Athènes, ce qu'il y a d'impérissable dans le modèle qu'offre ses mains de déesse à l'admiration et à l'enchantement de l'humanité viennent de ce que cette ville prodigieuse fonda sa conception de la vie sur l'harmonie de toutes les facultés humaines,

sur la libre et sage expansion de toutes les énergies capables de contribuer à la gloire et au pouvoir des hommes. Athènes sut accroître à la fois le sens de l'idéal et celui du réel, la raison et l'instinct, les forces de l'esprit et celle du corps. Elle cisela les quatre faces de l'âme. Chaque Athénien libre trace autour de soi, pour y contenir son action, un cercle parfait, dans lequel aucun élan désordonné ne brisera la gracieuse proportion de la ligne. Il est athlète et sculpture vivante au gymnase, citoyen au Pnyx, polémiste et penseur sous les portiques. Il exerce sa volonté par toutes sortes d'actions viriles et sa pensée par mainte féconde préoccupation. C'est pourquoi Macaulay affirme qu'un jour de la vie publique de l'Attique est un plus brillant programme d'enseignement que ceux que nous combinons aujourd'hui pour nos centres modernes d'instruction. Et de cette floraison libre et unique de la plénitude de notre nature est sorti le miracle grec, un mélange inimitable et charmant de vivacité et de sérénité, un printemps de l'esprit humain, un sourire de l'histoire.

De notre temps, la croissante complexité de notre civilisation ôterait tout caractère sérieux au projet de restaurer cette harmonie, qui n'est possible qu'avec les éléments d'une gracieuse simplicité. Mais au sein même de cette complexité de notre culture, au milieu même de cette différenciation progressive de caractères, d'aptitudes, de mérites qui est la conséquence inéluctable du progrès dans le développement social, on pourrait sauver une raisonnable participation de tous à certaines idées et sentiments fondamentaux qui maintiennent l'unité et l'harmonie de la vie, à certains *intérêts de l'âme*, devant lesquels la dignité de l'être raisonnable ne permet à aucun de nous l'indifférence.

Quand le sens de l'utilité matérielle et du bien-être domine dans le caractère des sociétés humaines avec la force qu'il a en ce moment, les résultats de l'étroitesse d'esprit et d'une direc-

tion exclusive de la culture sont particulièrement funestes à la diffusion de ces préoccupations purement idéales qui, étant un objet d'amour pour ceux qui leur consacrent les énergies les plus nobles de leur vie, pour une considérable partie des autres n'ont pour ainsi dire aucune réalité, et se tournent vers une région lointaine et peut-être insoupçonnée.

Toute espèce de méditation désintéressée, de contemplation idéale, de trêve intérieure, où le souci quotidien de l'utile abdique un instant devant une vue noble et sereine jetée du haut de la raison sur les choses, reste ignorée, dans l'état actuel des sociétés humaines, pour des millions d'âmes civilisées et cultivées que l'influence de l'éducation ou de la coutume réduit à l'automatisme d'une activité, en définitive, matérielle. Eh bien, cette espèce de servitude doit être considérée comme la plus triste et la plus ignominieuse de toutes les condamnations morales. Dans la bataille de la vie, je vous supplie de vous défendre contre la mutilation de votre esprit par la tyrannie d'un but unique et intéressé. Ne livrez jamais à l'utile ou à la passion qu'une partie de vous-même. Même dans l'esclavage matériel, il reste la possibilité de sauver la liberté intérieure : celle de la raison et du sentiment. N'entreprenez point de justifier, par l'absorption du travail ou de la lutte, l'esclavage de votre esprit.

Le symbole de ce que doit être votre âme, je le trouve dans un conte, que j'évoque d'un coin empoussiéré de ma mémoire.

APOLOGUE DE LA RETRAITE DU ROI

Il y avait une fois un roi patriarche, dans cet Orient vague et naïf où aime se réfugier la joyeuse troupe des contes. Chez lui vivait son règne la candide enfance des tentes d'Ismaël et des palais de Pylos. La tradition lui laissa depuis, dans la mémoire des hommes, le nom de roi hospitalier. Très grande

était sa compassion. En elle tout malheur, qui y tendait comme par son propre poids, s'y perdait. Vers son hospitalité accouraient également le pauvre pour un peu de pain blanc, et l'âme désolée pour le baume de la parole caressante. Son cœur réfléchissait comme une sonore plaque sensible le rythme des autres. Son palais était la maison du peuple. Tout était liberté et animation dans cette auguste enceinte, dont l'entrée n'eut jamais de gardes pour l'interdire. Sous les portiques ouverts s'assemblaient les bergers lorsqu'ils consacraient leurs loisirs à des concerts rustiques; les anciens causaient à la tombée du soir; et de jeunes groupes de femmes disposaient sur des joncs tressés les fleurs et les grappes qui composaient l'unique dîme royale. Les marchands d'Ophir, les colporteurs de Damas franchissaient à toute heure les grandes portes et étalaient à l'envie, aux regards du roi, les étoffes, les joyaux, les parfums. Près de son trône se reposaient les pèlerins accablés. A midi les oiseaux se donnaient rendez-vous pour recueillir les miettes de sa table, et à l'aube les enfants arrivaient en bandes turbulentes au pied du lit où dormait le roi à la barbe d'argent, et lui annonçaient la présence du soleil. Sa libéralité infinie comprenait également les êtres sans bonheur et les choses sans âmes. La Nature éprouvait aussi l'attrait de son appel généreux; les vents, les oiseaux et les plantes semblaient rechercher comme dans le mythe d'Orphée et dans la légende de saint François d'Assise, l'amitié humaine dans cette oasis hospitalière. De la graine tombée par hasard germaient et fleurissaient dans les joints des pavés et des murs, les giroflées des ruines sans qu'une main cruelle les arrachât, sans que les foulât un pied malfaisant. Par les fenêtres entr'ouvertes pénétraient dans l'intérieur des chambres du roi les plantes grimpantes hardies et curieuses. Les vents fatigués laissaient abondamment tomber sur le château royal leur charge de parfums et d'harmonies. Se cabrant depuis la mer voisine, comme si elles voulaient le ceindre de leur embras-

sement, les vagues l'éclaboussaient de leur écume. Et une liberté paradisiaque, une immense réciprocité de confiance entretenaient partout l'animation d'une fête sans fin.

Mais au dedans, tout à fait au dedans, isolée du château fastueux par des canaux couverts, cachée aux yeux du vulgaire — comme « l'église perdue » de Uhland au plus secret de la forêt — au bout de sentiers ignorés, se trouvait une salle mystérieuse, où il n'était permis à personne de mettre le pied, sauf au roi lui-même, dont la charité, dès le seuil, se changeait alors en un apparent égoïsme d'ascète. D'épaisses murailles l'entouraient. Ni un écho du fracas extérieur, ni une note échappée du concert de la Nature, ni une parole tombée de lèvres humaines, ne parvenaient à franchir l'épaisseur des assises de porphyre, ni à ébranler une onde de l'atmosphère dans la demeure interdite. Un religieux silence y veillait la chasteté de l'air endormi. La lumière, que tamisait l'émail des vitraux, arrivait languissante, d'un pas mesuré, inaltérablement égal et se diluait comme un flocon de neige, qui tombe en un nid tiède, dans le calme d'une ambiance céleste. Jamais ne régna paix si profonde, ni dans une grotte océanique, ni dans la solitude des bois. Parfois, lorsque la nuit était transparente et tranquille, la toiture lambrissée s'ouvrant à la façon de deux valves de nacre, la demeure laissait planer sur elle la magnificence des ombres sereines. Dans l'atmosphère flottait, comme une onde indestructible, la chaste essence du nénuphar, le parfum évocateur de l'assoupissemeut pensif et de la contemplation de l'être lui-même. D'imposantns cariatides gardaient les portes d'ivoire dans l'attitude des silentiaires. Au chevet du lit, des figures sculptées parlaient d'idéal, de recueillement, de repos. Et le vieux roi assurait que, malgré qu'il n'ait été donné à personne de l'accompagner jusqu'ici, son accueil n'en restait pas moins, dans cette mystérieuse retraite, généreux et large comme toujours, sauf que ceux qu'il réunissait à l'intérieur de ces discrètes murailles étaient des convives

impalpables, des hôtes imperceptibles... Là le roi légendaire rêvait, là il se libérait de la réalité, là ses regards se tournaient en dedans et ses pensées se polissaient dans la méditation comme des graviers lavés par l'écume, là sur son noble front se déployaient les blanches ailes de Psyché... Et puis, quand la mort vint lui rappeler qu'il n'avait été dans son palais qu'un hôte de plus, l'impénétrable demeure resta fermée et muette pour toujours, pour toujours abîmée dans son repos infini; personne ne la profana jamais, parce que personne n'eût osé mettre un pied irrespectueux là où le vieux roi avait voulu être seul avec ses rêves et isolé dans l'extrême Thulé de son âme.

J'offre à ce conte le décor de votre royaume intérieur. Ouvert, avec une salutaire libéralité, à tous les courants du monde comme la maison du monarque confiant, il y a en lui, en même temps, la cellule cachée et mystérieuse ignorée des hôtes profanes et qui n'appartient à personne qu'à la sereine raison. Ce n'est que quand vous aurez pénétré au sein de l'inviolable sanctuaire que vous pourrez, en réalité, vous appeler des hommes libres. Ils ne le sont point ceux qui, aliénant follement la maîtrise d'eux-mêmes en l'honneur de la passion désordonnée ou de l'intérêt matériel, oublient que, selon le sage précepte de Montaigne, notre esprit peut être un objet à prêter, mais non pas à donner. La pensée, le rêve, l'admiration, tels sont les noms des impalpables visiteurs de ma cellule. Les Anciens les impliquaient dans leur noble compréhension du loisir, qu'ils tenaient pour l'occupation la plus élevée d'une existence vraiment rationnelle, l'identifiant avec la liberté de pensée émancipée de toute basse influence. Le noble loisir était un emploi du temps qu'ils opposaient, comme expression de la vie supérieure, à l'activité économique. Attachant exclusivement à cette haute et aristocratique idée du repos sa conception de la dignité de la vie, l'esprit classique trouve son atténuation et son complément dans notre moderne croyance de la dignité du

travail utile. Et ces deux directions de l'âme peuvent composer, dans l'existence individuelle, un rythme, sur le nécessaire maintien duquel il ne sera jamais inopportun d'insister. L'école stoïcienne, qui colora le couchant de l'antiquité comme d'un resplendissement anticipé du christianisme, nous a légué une simple et émouvante image de la préservation de la liberté intérieure, même au milieu des rigueurs de la servitude, dans la belle figure de Cléanthe, de ce Cléanthe qui, obligé d'employer la force de ses bras d'athlète à remplir l'auge d'une fontaine et à remuer la meule d'un moulin, consacrait à méditer les trêves de cette occupation misérable, et traçait d'une main calleuse, sur les pierres du chemin, les maximes entendues des lèvres de Zénon. Toute éducation rationnelle, toute parfaite culture de notre nature prendront pour point de départ la possibilité de stimuler en chacun de nous la double activité que symbolise Cléanthe.

Encore une fois, le principe fondamental de votre développement, votre devise dans la vie doivent être de maintenir l'intégrité de votre condition d'homme. Aucune fonction particulière ne doit jamais prévaloir sur cette finalité suprême. Aucune force isolée ne peut satisfaire les fins rationnelles de l'existence individuelle, pas plus qu'elle ne peut produire d'ordre harmonieux dans l'existence collective. De même que la déformation et le rapetissement sont, dans l'âme des individus, le résultat d'un objet exclusif imposé à l'action et d'un seul mode de culture, la fausseté de l'artificiel rend éphémère la gloire des sociétés qui ont sacrifié le libre développement de leur sensibilité et de leur pensée, soit à l'activité mercantile, comme en Phénicie ; soit à la guerre, comme à Sparte ; soit au mysticisme comme dans la terreur de l'an Mil ; soit à la vie de société et de salon comme dans la France du XVIII[e] siècle. En vous préservant donc contre toute mutilation de votre être dans tous les nobles sens, pensez, en même temps, que la plus facile et la

plus fréquente des mutilations est, dans l'état actuel des sociétés humaines, celle qui oblige l'âme à s'abstenir de ce genre de *vie intérieure* où trouvent leur atmosphère propre toutes les choses délicates et nobles que, au plein air de la réalité, brûle le souffle de la passion impure et proscrit l'intérêt matériel : la vie dont font partie la méditation désintéressée, la contemplation idéale, le *loisir* antique, l'impénétrable demeure de mon conte.

DU SENTIMENT DU BEAU COMME ÉLÉMENT ESSENTIEL DE NOTRE VIE

De même que le premier mouvement de la profanation sera de s'adresser au plus sacré du sanctuaire, la régression vers le vulgaire contre laquelle je vous mets en garde commencera par sacrifier ce qu'il y a de plus délicat dans l'esprit. De tous les éléments supérieurs de l'existence rationnelle, c'est le sentiment esthétique, la claire vision de la beauté des choses, que flétrit le plus facilement l'aridité d'une vie limitée à l'invariable tracé d'un cercle de vulgarité, parce qu'elle en fait l'apanage d'une minorité chargée de les garder, au sein de chaque société humaine, comme le dépôt d'une grâce précieuse. L'émotion de beauté est au sentiment de l'idéal comme l'émail à l'anneau. C'est par elle que fatalement commence l'effet du premier contact brutal, il est sur elle comme une œuvre de sorte plus sûre. Une absolue indifférence arrive à être ainsi le caractère normal par rapport à ce qui devrait être l'universel amour des âmes. La stupéfaction du sauvage en présence des instruments et des formes matérielles de la civilisation, n'est pas plus intense que celle éprouvée par un nombre relativement grand d'hommes cultivés devant des actions où se révèle le dessein, ou l'habitude, d'accorder une sérieuse réalité à une transcription en beauté de la vie.

Le raisonnement de l'apôtre traître devant le vase de parfums répandu inutilement sur la tête du Maître est, aussi, une des formules du sentiment commun. La superfluité de l'art n'a point pour la masse anonyme la valeur des trois cents deniers. Si par hasard, elle le respecte, c'est comme un culte ésotérique. Et cependant, entre tous les éléments d'éducation humaine qui peuvent contribuer à former une vaste et noble conception de la vie, aucun plus que l'art ne pourrait justifier d'un intérêt universel, parce qu'aucun n'enferme — selon la thèse développée dans les éloquentes pages de Schiller — la virtualité d'une culture plus *étendue* et plus complète, je veux dire se prêtant à une stimulation harmonieuse de toutes les facultés de l'âme.

Quand bien même l'amour et l'admiration de la beauté ne répondraient point à une noble spontanéité de l'être rationnel et n'auraient en outre une valeur suffisante pour être cultivés par eux-mêmes, il y aurait un motif supérieur de moralité à proposer la culture des sentiments esthétiques comme d'un haut intérêt pour tous. S'il n'est permis à personne de renoncer à l'éducation du sens moral, ce devoir implique de préparer l'âme à la nette vision de la beauté. Considérez le sentiment éduqué du beau comme la collaboration la plus efficace à la formation de l'instinct délicat de la justice. L'élévation, l'ennoblissement intérieur n'auront pas d'artisan plus approprié. Jamais la créature humaine ne consentira d'une manière plus sûre à l'accomplissement du devoir que lorsque, non seulement elle le considérera comme une chose imposée mais encore elle le ressentira, esthétiquement, comme une harmonie. Jamais elle ne sera plus complètement bonne que quand elle saura, dans les formes selon lesquelles se manifeste l'activité de sa vertu, respecter chez les autres le sentiment du beau.

Il est certain que la sainteté du bien purifie et exalte toutes les grossières apparences. Il peut, indubitablement, réaliser son œuvre sans lui donner le prestige extérieur de la beauté. Le

charitable amour peut arriver au sublime par des moyens rudes, bruts et vulgaires. Cependant elle n'est pas seulement plus belle, elle est plus grande la charité qui s'efforce de se manifester dans des formes délicates et exquises ; parce qu'elle ajoute à ses dons un bienfait de plus, une douce et ineffable caresse à quoi rien ne supplée et qui entoure le bien que l'on fait comme d'une lumière.

LE BEAU DOUBLE LE BIEN

Faire sentir le beau est une œuvre de miséricorde. Ceux qui voudraient que le bien et la vérité se manifestassent invariablement dans des formes sèches et sévères m'ont toujours paru de traîtres amis du bien et de la vérité. La vertu est aussi une espèce d'art, un art divin ; elle sourit maternellement aux Grâces. L'enseignement qui se propose de fixer dans les esprits l'idée du devoir comme celle de la plus sérieuse réalité doit tendre à la faire concevoir en même temps comme la plus haute poésie. Guyau, le roi des belles comparaisons, en emploie une, irremplaçable, pour exprimer ce double objet de la culture morale. Le penseur parle des revers sculptés du chœur d'une église gothique où le bois, travaillé sous l'inspiration de la foi, présente, sur une face des scènes d'une vie de saint, et sur l'autre des cercles ornementés de fleurs, de telle sorte qu'à chaque geste du saint, significatif de sa piété ou de son martyre, à chaque trait de sa physionomie ou de son attitude correspond, du côté opposé, une corolle ou un pétale. Pour accompagner la représentation symbolique du bien poussent là, un lys, là, une rose. Guyau pense que notre âme ne doit pas être sculptée d'une autre façon ; et lui-même, le doux maître, n'est-il point, par l'évangélique beauté de son génie d'apôtre, un exemple de cette vivante harmonie ?

Je crois hors de doute que celui qui a appris à distinguer du délicat le vulgaire, le laid du beau est à moitié chemin de distinguer le mal du bien. Certes le bon goût n'est point, comme le voudrait certain *dilettantisme* moral inconsidéré, l'unique critérium pour apprécier la légitimité des actions humaines, mais on doit encore moins le considérer, suivant le jugement d'un ascétisme étroit, comme une tentation de l'erreur et comme de dangereux sables mouvants. Quant à nous, nous ne l'indiquerons point comme le sentier même du bien, mais comme un chemin parallèle et proche dont le voyageur ne doit jamais détacher son regard. A mesure qu'avance l'humanité, la loi morale se concevra de plus en plus clairement comme une esthétique de la conduite. On fuira le mal et l'erreur comme une dissonance, on recherchera le bien comme le plaisir d'une harmonie. Quand la sévérité stoïque de Kant lui inspire, symbole de l'esprit de son éthique, ces austères paroles : « Je dormais et je rêvais que la vie était beauté ; je me réveillai et je m'aperçus qu'elle est devoir », il méconnaît que, si le devoir est la réalité suprême, l'objet de son rêve peut trouver en elle une réalité, puisque la conscience du devoir lui donnera, avec la claire vision du bien, la complaisance pour le beau.

Dans l'âme du rédempteur, du missionnaire, du philanthrope, on doit exiger aussi *l'intelligence de la beauté,* et il faut qu'y collaborent certains éléments du génie de l'artiste. Considérable est la part qui correspond au don de découvrir et de révéler l'intime beauté des idées, dans l'efficacité des grandes révolutions morales. Parlant de la plus haute de toutes, Renan a pu dire, avec profondeur, que « la poésie du précepte, qui le fait aimer, est plus que le précepte même, pris comme vérité abstraite ».

L'originalité de l'œuvre de Jésus n'est pas, en effet, dans l'acception littérale de sa doctrine, — puisqu'on peut la reconstituer tout entière sans sortir de la morale de la Synagogue, en la cherchant du Deutéronome au Talmud, — mais d'avoir rendu

sensible, dans sa prédication, la poésie du précepte, c'est-à-dire sa beauté intime.

Bien pâle sera la gloire des époques et des communions qui méprisèrent ce côté esthétique de sa vie ou de sa propagande. L'ascétisme chrétien, qui ne sut pas envisager plus qu'une seule face de l'idéal, exclut de sa conception de la perfection tout ce qui rend la vie aimable, délicate et belle ; et son esprit étroit fit que l'indomptable instinct de la liberté, se retournant dans une de ces impétueuses réactions de l'esprit humain, engendra, dans l'Italie de la Renaissance, un type de civilisation qui considérait comme une vanité le bien moral et ne croyait qu'à la vertu des images de force et de grâce. Le puritanisme, qui pourchassa toute beauté et toute sélection intellectuelle, qui dans son indignation voila la chaste nudité des statues, qui professa le culte de la laideur dans les manières, dans le costume, dans les discours, la secte triste qui, depuis le Parlement anglais imposant son esprit, commanda de cesser les fêtes qui manifestaient la joie et de couper les arbres qui donnaient des fleurs, — à vouloir séparer du sentiment du beau la vertu, étendit sur elle une ombre de mort que l'Angleterre n'a point encore exorcisée complètement et qui persiste dans les manifestations les moins aimables de sa religiosité et de ses coutumes. — Macaulay déclare préférer la grossière « boîte de plomb » dans laquelle les puritains gardèrent le trésor de la liberté au magnifique coffret sculpté où la cour de Charles II entassa ses raffinements. Mais comme ni la liberté ni la vertu n'ont besoin d'être gardées dans une boîte de plomb, bien plus que toutes les sévérités d'ascètes et de puritains vaudront toujours, pour l'éducation de l'humanité, la grâce de l'idéal antique, la morale harmonieuse de Platon, le geste élégant et beau dont la main d'Athènes a pris, pour la porter à ses lèvres, la coupe de la vie.

UNION DE L'IDÉAL GREC ET DE L'IDÉAL CHRÉTIEN

La perfection de la moralité humaine consisterait à infuser l'esprit de la charité dans le moule de l'élégance grecque. Cette douce harmonie a eu dans le monde une passagère réalisation. Quand la parole du christianisme naissant parvenait avec saint Paul au sein des colonies grecques de Macédoine, à Thessalonique et à Philippes, et que l'Évangile, encore pur, se répandait dans l'âme de ces sociétés fines et spirituelles où le sceau de la culture hellénique maintenait une charmante spontanéité de distinction, on put croire que les deux idéaux les plus élevés de l'histoire allaient s'unir pour toujours. Dans le style épistolaire de saint Paul demeure la trace de ce moment où la charité s'hellénise. Ce doux mariage dura peu. L'harmonie et la sérénité de la conception païenne de la vie se séparèrent chaque fois davantage de l'idée nouvelle qui marchait alors à la conquête du monde. Mais pour concevoir de quelle manière on pourrait montrer un pas en avant à faire au perfectionnement moral de l'humanité, il faudrait rêver que l'idéal chrétien se réconcilie de nouveau avec la sereine et lumineuse joie de l'antiquité, imaginer que l'Évangile se propage une fois encore à Thessalonique et à Philippes.

Cultiver le bon goût ne signifie pas seulement perfectionner une forme extérieure de la culture, développer une aptitude artistique, soigner, superfluité exquise, une élégance de la civilisation. Le bon goût est « une rêne solide pour le jugement ». Martha a pu lui attribuer exactement la signification d'une seconde conscience qui nous oriente, et qui nous remet dans la lumière quand la première s'obscurcit et vacille. Le sens délicat de la beauté est, pour Bagehot, un allié pour le sûr intérêt de la vie, pour la dignité des coutumes. « L'éducation du bon goût, ajoute le savant

penseur, tend à favoriser l'exercice du bon sens qui est notre principal point d'appui dans la complexité de la vie civilisée. »

Si parfois vous voyez, dans l'esprit des individus et des sociétés, cette éducation unie au dévoiement du sentiment de la moralité, c'est parce que, en pareil cas, elle a été cultivée comme une force isolée et exclusive, et qu'elle a rendu de la sorte impossible cet effet de perfectionnement moral qu'elle peut exercer dans une civilisation dont l'arrangement ne permet point qu'une faculté de l'esprit se développe seule et séparément des autres. Dans l'âme qui a été stimulée par l'harmonie et la perfection, la grâce intérieure et la délicatesse du sentiment du beau ne feront qu'un avec la force et la droiture de la raison. Taine observe également que, dans les grandes œuvres de l'architecture antique, la beauté est une manifestation sensible de la solidité, l'élégance s'identifie avec l'apparence de la force : « et les lignes du Parthénon, qui flattent l'œil de leurs proportions harmonieuses, sont justement les lignes qui contentent l'intelligence, par des promesses d'éternité ».

LE GOUT ET LE SENS MORAL

Il y a un rapport organique, une sympathie naturelle et étroite qui relie les subversions de la sensibilité et de la volonté aux faussetés et aux violences du mauvais goût. S'il nous était donné de pénétrer dans le mystérieux laboratoire des âmes et si nous pouvions reconstruire l'histoire intime de celles du passé pour trouver la formule définitive de leurs caractères moraux, ce serait un intéressant sujet d'étude que de déterminer la part qui correspond, parmi les causes de la perversité raffinée de Néron, au germe de monstrueux histrionisme déposé dans l'âme de ce sanglant cabotin par la rhétorique entortillée de Sénèque. Lorsqu'on évoque l'art oratoire de la Convention et qu'on voit

de toutes parts apparaître, comme la peau de tigre du jacobinisme, ce vêtement d'abominable perversion des rhéteurs, il est impossible de ne point établir de relation — comme entre les rayons qui partent d'un même centre, comme entre les accidents d'une même folie — entre le dévoiement du goût, le vertige du sens moral et la limitation fanatique de la raison. Indubitablement, parmi les résultats de l'esthétique il n'en est aucun de plus sûr que celui qui nous apprend à distinguer, dans la sphère du relatif, le bon et le vrai, du beau, et à accepter la possibilité d'une beauté du mal et de l'erreur. Mais il n'y a pas besoin de méconnaître cette vérité, *définitivement* vraie, pour croire à l'enchaînement sympathique de toutes ces hautes fins de l'âme et pour considérer chacune d'elles comme le point de départ, non pas le seul mais pourtant le plus sûr d'où il soit possible de se rendre vers les autres.

L'idée d'un accord supérieur entre le bon goût et le sens moral est donc exacte, il en est de même pour l'esprit des individus que pour celui des sociétés. Pour ce qui concerne ces dernières, ce rapport pourrait avoir son symbole dans celui que Rosenkrantz affirmait exister entre la liberté et l'ordre moral et la beauté des formes humaines comme résultat du développement des races dans le temps. Cette beauté typique réfléchit, pour le penseur hégélien, l'effet ennoblissant de la liberté ; l'esclavage enlaidit en même temps qu'il avilit ; la conscience de leur développement harmonieux imprime aux races libres la marque extérieure de la beauté. Dans le caractère des peuples, les qualités qui viennent de la finesse du goût, le pouvoir des formes gracieuses, la délicate aptitude à intéresser, la vertu de rendre aimables les idées s'identifient, du reste, avec le « génie de la propagande », c'est-à-dire avec le don puissant de l'universalité. C'est une chose bien connue que c'est en grande partie à la possession de ces qualités de choix que doit se rattacher la signification humaine que l'esprit français par-

vient à communiquer à tout ce qu'il choisit et à tout ce qu'il consacre. Les idées acquièrent des ailes puissantes et rapides, non dans le sein glacé de l'abstraction, mais dans l'atmosphère lumineuse et chaude de la forme. Leur supériorité de diffusion, et parfois leur influence dépendent de la lumière dont les Grâces les ont baignées. C'est ainsi que, dans l'évolution de la vie, ces charmantes extériorités de la nature, qui semblent représenter exclusivement le don d'une superfluité capricieuse — la musique et le plumage colorié des oiseaux, et, comme un appât pour l'insecte propagateur du pollen fécond, les nuances des fleurs, leur parfum — ont rempli, parmi les éléments de la concurrence vitale, une fonction des plus réelles ; puisque, signifiant une supériorité de motifs, une raison de préférence pour les attractions de l'amour, elles ont fait prévaloir, dans chaque espèce, les êtres les mieux doués de beauté sur les moins avantageusement partagés.

Pour un esprit en qui existe l'amour instinctif du beau, il y a, sans doute, un certain genre de mortification dans le fait de se résigner à le défendre au moyen d'une série d'arguments qui se fondent sur d'autres raisons, sur d'autres principes que l'amour lui-même, irresponsable et désintéressé, de la beauté, cette beauté en laquelle une des impulsions fondamentales de l'existence rationnelle trouve à se satisfaire. Malheureusement, ce motif supérieur perd son empire sur un immense nombre d'hommes, auxquels il est nécessaire d'enseigner le respect qu'on doit à cet amour à quoi ils ne participent point, en leur révélant quels sont les rapports qui les rattachent à d'autres sortes d'intérêts humains. Pour cela, il faudra lutter beaucoup et souvent avec la conception qu'on se fait ordinairement de ces rapports. En effet, tout ce qui tend à adoucir les contours du caractère social et les mœurs, à aiguiser le sens de la beauté, à faire du goût une délicate impressionnabilité de l'esprit, et de la grâce une forme universelle de l'activité équivaut, au jugement de beaucoup de sectateurs du sévère et de l'utile, à altérer

la trempe virile et héroïque des sociétés d'une part, et de l'autre leur capacité utilitaire et positive. J'ai lu dans *Les travailleurs de la mer* que, lorsqu'un bateau à vapeur fendit pour la première fois les vagues du canal de la Manche, les paysans de Jersey l'anathématisèrent au nom d'une tradition populaire qui considérait l'eau et le feu comme des éléments irréconciliables et fatalement destinés à la discorde. Le jugement commun admet volontiers de pareilles inimitiés. Si vous vous proposez de vulgariser le respect envers le beau, commencez par faire comprendre la possibilité d'un concert harmonieux de toutes les légitimes activités humaines, et cette tâche sera plus facile que celle de convertir l'amour de la beauté pour elle-même en une qualité de la multitude. Pour que la majorité des hommes ne se sente pas tentée d'*expulser les hirondelles de la maison*, suivant le conseil de Pythagore, il est nécessaire de choisir pour arguments non pas la grâce monastique de ces oiseaux ni leur légende de vertu mais le fait que la présence de leurs nids n'est en aucune manière inconciliable avec la sécurité des toits...

L'UTILITARISME ET L'ESPRIT DE LA DÉMOCRATIE

A la conception de vie rationnelle qui se fonde sur le libre et harmonieux développement de notre nature et qui comprend, par conséquent, parmi ses buts essentiels, celui de se satisfaire de la contemplation émue du beau, s'oppose — comme règle de la conduite humaine — la conception *utilitaire*, par laquelle notre activité, tout entière, s'oriente suivant la finalité immédiate de l'intérêt.

Le reproche d'utilitarisme étroit que l'on a l'habitude d'adresser à l'esprit de notre siècle, au nom de l'idéal, et avec des rigueurs d'anathème, se fonde, en partie, sur la méconnaissance de ce que ses titaniques efforts pour subordonner les forces de la

nature à la volonté humaine et pour répandre le bien-être matériel, sont un travail nécessaire qui doit préparer, comme le laborieux enrichissement d'une terre épuisée, la floraison des idéalismes futurs. La prédominance transitoire de cette fonction d'utilité, qui a soutiré à la vie agitée et fébrile de ces dernières années ses plus puissantes énergies, explique cependant — encore qu'elle ne les justifie pas — beaucoup de nostalgies douloureuses, beaucoup de mécontentements et de froissements de l'intelligence, qui se traduisent, soit par une idéalisation mélancolique et exaltée du passé, soit par un désespoir cruel de l'avenir. C'est pour cela qu'il y a une très féconde, une bienheureuse idée dans le projet de certain groupe de penseurs des dernières générations — parmi lesquels je ne veux citer que, une fois encore, la noble figure de Guyau — qui ont essayé de sceller la réconciliation définitive des conquêtes du siècle avec le renouvellement de beaucoup de vieux cultes humains, et qui ont employé dans cette œuvre bénie autant de trésors d'amour que de génie.

Vous aurez fréquemment entendu attribuer à deux causes fondamentales le débordement de l'esprit d'utilité, qui donne sa note à la physionomie morale du présent siècle, au détriment de la considération esthétique et désintéressée de la vie. Les révélations de la science de la nature — qui, suivant ses interprètes, opposés ou favorables, tendent à saper toute idéalité par sa base — constituent l'une de ces causes ; l'universelle diffusion et le triomphe des idées démocratiques l'autre. Je me propose de vous parler exclusivement de cette dernière, parce que je suis persuadé que votre première initiation aux révélations de la science a été dirigée de façon à vous préserver du danger d'une interprétation vulgaire. Sur la démocratie pèse l'accusation de guider l'humanité, en la rendant médiocre, vers un Saint-Empire de l'utilitarisme. Cette accusation se réfléchit, avec une vibrante intensité, dans les pages, — toujours

pleines pour moi d'un charme suggestif, — du plus aimable parmi les maîtres de l'esprit moderne : dans les pages séduisantes de Renan, à l'autorité de qui vous m'avez souvent entendu me rapporter et de qui je pense vous reparler souvent. Lisez Renan, ceux d'entre vous qui l'ignorez encore, et il faudra que vous l'aimiez comme moi. Personne comme lui ne me paraît, parmi les modernes, maître en cet art « d'enseigner avec grâce », qu'Anatole France estime divin. Personne n'a réussi, comme lui, à concilier avec l'ironie la piété. Même dans la rigueur de l'analyse, il sait mettre une onction sacerdotale. Même quand il enseigne à douter, son exquise douceur répand une onde balsamique sur le doute. Ses pensées se propagent dans notre âme, avec des échos tellement ineffables et vagues qu'ils évoquent une religieuse musique d'idées. A cause de son infinie compréhension des idées, les classifications de la critique accoutument de personnifier en lui le joyeux scepticisme des *dilettanti* qui changent en costume de carnaval le manteau du philosophe ; mais si vous pénétrez une fois dans l'intimité de son esprit, vous verrez que la tolérance vulgaire des sceptiques diffère de sa tolérance comme l'hospitalité aimable d'un salon du vrai sentiment de la charité.

Le Maître pense donc qu'une haute préoccupation pour les *intérêts idéaux* de l'espèce humaine est tout à fait opposée à l'esprit de la démocratie. Il pense que la conception de la vie, dans une société où cet esprit domine, s'engagera progressivement dans la poursuite exclusive du bien-être matériel, parce que c'est un avantage qui peut se répandre sur un plus grand nombre de gens. Selon lui, la démocratie étant l'intronisation de Caliban, il est impossible qu'Ariel ne soit pas le vaincu de ce triomphe. Des affirmations pareilles à celles de Renan sont nombreuses sous la plume de bien des représentants les plus caractérisés que les intérêts de la culture esthétique et de la sélection de l'esprit ont dans la pensée contemporaine. Ainsi

Bourget incline à croire que le triomphe universel des institutions démocratiques fera perdre en profondeur à la civilisation ce qu'il lui fait gagner en étendue. Il voit son terme obligé dans l'empire d'un individualisme médiocre. « Qui dit démocratie, ajoute le sagace auteur d'*André Cornelis*, dit développement progressif des tendances individuelles et diminution de la culture. »

Il y a dans la question que posent ces jugements sévères, un intérêt très vivant pour nous qui aimons — en même temps — par conviction l'œuvre de la Révolution qui, dans notre Amérique, est en outre liée aux gloires de sa génèse, et par instinct la possibilité d'une noble et exquise vie spirituelle, qui en aucun cas ne doit voir sacrifiée sa sérénité auguste aux caprices de la multitude. Pour affronter le problème, il faut commencer par reconnaître que quand la démocratie n'élève point son esprit sous l'influence d'une forte préoccupation idéale avec qui partage son empire la préoccupation des intérêts matériels, elle conduit fatalement aux familiarités de la médiocrité et qu'elle manque, plus qu'aucun autre régime, des barrières efficaces à assurer. au sein d'une atmosphère appropriée. l'inviolabilité de la haute culture. Abandonnée à soi-même — sans la constante rectification d'une active autorité morale qui l'épure et canalise ses tendances dans le sens de l'ennoblissement de la vie — la démocratie éteindra graduellement toute idée de supériorité qui ne se traduirait pas en une aptitude plus grande et plus audacieuse aux luttes de l'intérêt, qui constituent alors la forme la plus ignoble des brutalités de la force. La sélection spirituelle, l'exaltation de la vie par la présence de stimulants désintéressés, le goût, l'art, la douceur des mœurs, le sentiment d'admiration pour toute persévérante intention idéale et de respect envers toute noble supériorité seront comme autant de faiblesses sans défense là où l'égalité sociale, qui a détruit les hiérarchies sans fondement de l'autorité, n'y en a point substitué d'autres qui

trouvent dans l'influence morale leur mode unique de pouvoir et leur principe dans un classement rationnel.

Toute égalité de conditions est dans l'ordre des sociétés, comme toute homogénéité dans celui de la nature, en équilibre instable. Du moment que la démocratie a réalisé son œuvre de négation, par le nivellement des supériorités injustes, l'égalité conquise ne peut avoir pour elle que la signification d'un point de départ. Reste l'œuvre d'affirmation. Eh bien! l'affirmation de la démocratie et sa gloire consisteront, par des stimulants efficaces, à susciter en son sein la révélation et à établir le pouvoir des *vraies* supériorités humaines.

LA DÉMOCRATIE ET LE PÉRIL DE LA MÉDIOCRITÉ

Par rapport aux conditions de la vie en Amérique, cette nécessité de préciser la véritable conception de notre régime social acquiert une double autorité. L'accroissement hâtif de nos démocraties par l'incessante agrégation d'une énorme multitude cosmopolite, par l'affluence de l'immigration — laquelle s'incorpore à un milieu encore faible pour réaliser un actif travail d'assimilation, et canaliser le torrent humain avec les moyens qu'offrent la solidité séculaire de la structure sociale, la sécurité de l'organisation politique et les éléments d'une culture intimement enracinée, — cet accroissement nous expose pour l'avenir aux dangers de la dégénérescence démocratique, qui étouffe sous la force aveugle du nombre toute notion de qualité, qui dissipe dans la conscience des sociétés tout sentiment juste de l'ordre, et qui, livrant son aménagement hiérarchique à la maladresse du hasard, en arrive forcément à faire triompher les plus injustifiées et les moins nobles des suprématies.

Il est hors de doute que, faute de vertu, notre intérêt égoïste devrait nous pousser à être hospitaliers. Il y a quelque temps,

la nécessité suprême de combler le vide moral du désert a fait dire à un publiciste illustre qu'en Amérique : *gouverner c'est peupler*. Mais cette formule fameuse enferme une vérité contre l'interprétation étroite de laquelle il est nécessaire de se mettre en garde, parce qu'elle conduirait à attribuer une efficacité civilisatrice absolue à la valeur quantitative de la multitude. Gouverner c'est peupler, en premier lieu par l'assimilation, ensuite par l'éducation et la sélection. Si l'apparition et l'épanouissement dans la société des activités humaines les plus élevées, de celles qui déterminent la haute culture, requièrent comme condition indispensable l'existence d'une population abondante et dense, c'est précisément parce que cette importance quantitative de la population, en donnant lieu à la plus complexe division du travail, rend possible la formation de forts éléments dirigeants qui assurent le pouvoir de la *qualité* sur le *nombre*. La multitude, la masse anonyme n'est rien par soi-même. La multitude sera un instrument de barbarie ou de civilisation selon qu'elle manquera ou non de ce coefficient d'une haute direction morale. Il y a une vérité profonde dans le paradoxe d'Émerson qui veut que chaque pays du globe soit jugé selon la minorité et non pas selon la majorité de ses habitants. La civilisation d'un peuple tire son caractère non des manifestations de sa prospérité ou de sa grandeur matérielle, mais des manières supérieures de penser et de sentir qui y sont possibles ; et Comte, pour montrer comment, dans les questions d'intellectualité, de moralité, de sentiment, il serait insensé de prétendre que la qualité pût être remplacée en aucun cas par le nombre, faisait observer que l'on n'obtiendra jamais ni par une accumulation d'esprits vulgaires, l'équivalent d'un cerveau génial ni par une accumulation de vertus médiocres, l'équivalent d'un trait d'abnégation ou d'héroïsme. A instituer l'universalité et l'égalité des droits, notre démocratie risquerait donc de sanctionner la basse prédominance du nombre, si elle ne prenait soin de maintenir très haut la

notion des légitimes supériorités humaines et de faire, de l'autorité liée au vote populaire non pas l'expression du sophisme de l'égalité absolue mais, suivant la parole, que je me rappelle, d'un jeune publiciste français, « la consécration de la hiérarchie émanant de la liberté ».

L'opposition entre le régime de la démocratie et la vie haute de l'esprit est une réalité fatale quand ce régime signifie la méconnaissance des inégalités légitimes et le remplacement de la foi en l'héroïsme — dans le sens employé par Carlyle — par une conception mécanique du gouvernement. Tout ce qui, dans la civilisation, est un peu plus qu'un élément de supériorité matérielle et de prospérité économique, s'enlève en un relief qui ne tarde pas à être aplani lorsque l'autorité morale appartient à l'esprit de la médiocrité. Puisqu'aucune barbarie ne lâche plus ses hordes envahissantes contre les phares lumineux de la civilisation, avec une grandeur héroïque et parfois régénératrice, la haute culture des sociétés doit se prémunir contre l'œuvre molle et dissolvante de ces autres hordes pacifiques, et peut-être correctes, les hordes inévitables de la vulgarité, dont l'Attila pourrait être représenté par M. Homais, dont l'héroïsme est une astuce mise au service d'une répugnance instinctive envers la grandeur, dont l'attribut serait une radoire niveleuse. L'indifférence immuable et la supériorité quantitative sont les manifestations normales de leur force, mais elles ne sont pas pour cela incapables de s'élever jusqu'à la colère épique et de céder aux instincts de l'agression. Charles Morice les appelle alors : « phalanges de Prudhommes féroces qui ont pour devise le mot *Médiocrité* et marchent animées par la haine de l'extraordinaire ».

Parvenus au sommet, ces Prudhommes emploieront leur volonté triomphante à organiser une sorte de partie de chasse contre tout ce qui manifeste la faculté et l'audace de voler. Leur formule sociale sera une démocratie qui aboutisse au sacre

du pontife « N'importe qui », au couronnement du monarque « Premier venu ». Dans le mérite ils ne verront qu'une rébellion à détester. Dans leur domaine, toute noble supériorité se trouvera dans la condition d'une statue de marbre placée sur le bord d'un chemin fangeux d'où le chariot qui passe lui envoie un giclement de boue. Le dogmatisme du sens commun, ils l'appelleront sagesse; gravité, la misérable sécheresse du cœur; jugement sain, l'adaptation parfaite au médiocre et mâle absence de préjugés, le mauvais goût. Leur conception de la justice les amènerait à remplacer dans l'histoire l'immortalité du grand homme, soit par l'identité de tous dans l'oubli commun, soit par la mémoire égalitaire de Mithridate, dont on raconte qu'il conservait dans son souvenir le nom de tous ses soldats. Leur espèce de républicanisme se satisferait de donner une autorité décisive au procédé probatoire de Fox, qui avait coutume de soumettre ses projets au jugement du député qui lui paraissait la plus parfaite personnification du *country-gentleman*, par la limitation de ses facultés et la rudesse de ses goûts. Avec eux on resterait sur les frontières de la *zoocratie*, dont un jour a parlé Baudelaire. La Titania de Shakespeare, déposant un baiser sur la tête d'âne, pourrait être l'emblème de la liberté qui octroie son amour aux médiocres. Jamais, au moyen d'une conquête plus féconde, on ne sera arrivé à un résultat plus fatal!

Enivrez le pion des irrévérences de la médiocrité, que vous voyez passer à côté de vous, essayez d'en faire un héros, changez son apathie bureaucratique en vocation de rédempteur, et vous aurez alors cette hostilité rancuneuse et implacable contre tout ce qui est beau, digne et délicat dans l'esprit humain. Cette hostilité répugne encore plus que l'effusion barbare du sang dans la tyrannie jacobine; à son tribunal elle transforme en délit la science de Lavoisier, le génie de Chénier, la dignité de Malesherbes; c'est elle qui, au milieu des cris habituels de la Convention, fait entendre ces mots : « Méfiez-vous de cet homme, il

a fait un livre. » C'est elle qui, comparant l'idéal de la simplicité démocratique au primitif *état de nature* de Rousseau, pourrait choisir, pour symbole du désaccord qu'elle établit entre la démocratie et la culture, la vignette dont ce sophiste génial orna la première édition de sa fameuse diatribe contre les arts et les sciences au nom de la moralité. Satyre imprudent qui, prétendant saisir, avide de lumière, la torche que Prométhée porte dans sa main, entend le titan-philanthrope lui dire que sa flamme est mortelle à qui la touche.

LA NOUVELLE FÉROCITÉ ÉGALITAIRE

La férocité égalitaire n'a point manifesté ses violences dans le développement démocratique de notre siècle, ni non plus ne s'est opposée d'une manière brutale à la sérénité et à l'indépendance de la culture intellectuelle. Mais à la façon d'une bête féroce, chez les petits domestiqués de qui on aurait changé l'agressivité en douceur basse et rusée, l'égalitarisme, sous la forme inoffensive de la *tendance à l'utilitaire et au vulgaire*, peut être un sujet sérieux d'accusation contre la démocratie du XIXe siècle. Aucun esprit délicat et sagace ne s'est arrêté devant elle sans qu'elle le fît penser, avec angoisse, à quelques-uns de ses résultats, au point de vue social et au point de vue politique. Chassant, avec une énergie indignée, de l'esprit humain, cette fausse conception de l'égalité qui inspira les délires de la Révolution, la pensée supérieure contemporaine a maintenu, en même temps, sur les réalisations pratiques et sur les théories de la démocratie un contrôle sévère, qui vous permet à vous, collaborateurs de l'œuvre future, d'en fixer le point de départ, non certainement pour détruire, mais pour éduquer l'esprit du régime que vous trouverez établi.

LA SCIENCE ET L'IDÉE DE SÉLECTION

Depuis que notre siècle a conquis sa personnalité et son indépendance dans l'évolution des idées, tandis que l'idéalisme allemand ratifiait l'utopie égalitaire de la philosophie du XVIII[e] siècle et exaltait — bien qu'avec une vicieuse tendance césariste — le rôle réservé dans l'histoire à la supériorité individuelle, le positivisme de Comte, ne reconnaissant à l'égalité démocratique pas d'autre caractère que celui « d'un dissolvant transitoire des inégalités anciennes » et repoussant avec une égale conviction l'efficacité définitive de la souveraineté populaire, cherchait dans les principes des classifications naturelles le fondement de la classification sociale qui aurait à remplacer les hiérarchies qu'on venait de détruire. La critique de la réalité démocratique prend des formes sévères dans la génération de Taine et de Renan. Vous savez qu'à ce délicat et bienveillant Athénien ne plaisait que l'égalité de ce régime social, à condition qu'elle eût été, comme à Athènes, « une égalité de demi-dieux ». Quant à Taine, c'est lui qui a écrit les *Origines de la France contemporaine;* et, si, d'une part, sa conception de la société comme organisme le conduit logiquement à rejeter toute idée d'une uniformité qui s'oppose au principe des dépendances et des subordinations organiques, d'autre part son instinct extrêmement fin de la sélection intellectuelle la mène à abhorrer l'envahissement des sommets par la multitude. La grande voix de Carlyle avait déjà prêché, contre toute irrévérence niveleuse, le culte de l'*héroïsme*, entendant par là celui de n'importe quelle supériorité noble. Emerson fait écho à cette voix, du fond de la plus positive des démocraties. La science nouvelle parle de la sélection comme d'une nécessité de tout progrès. Dans l'art, là où le sens de ce qu'il faut choisir trouve en quelque sorte sa plus

naturelle adaptation, vibrent avec une résonance profonde les notes qui rendent ce sentiment, que nous pourrions appeler d'*étrangeté* de l'esprit, au milieu des conditions modernes de la vie. Pour les écouter, il n'est point nécessaire du Parnassisme d'origine délicate et maladive qu'un aristocratique dédain du présent fit se réfugier dans le passé. De toutes les inspirations constantes de Flaubert — dont on a coutume de faire dériver directement la plus démocratisée des écoles littéraires — aucune n'est plus intense que la haine de la médiocrité enhardie par le nivellement universel et de la tyrannie irresponsable du nombre. Dans cette littérature contemporaine du Nord, où est si vive la préoccupation des hautes questions sociales, revient souvent l'expression de la même idée, du même sentiment; Ibsen développe la hautaine harangue de son « Stockmann » autour de l'affirmation que « les majorités compactes sont l'ennemi le plus dangereux de la liberté et de la vérité »; et le formidable Nietzsche oppose à l'idéal d'une humanité devenue *médiocre* l'apothéose des âmes qui se dressent au-dessus de son niveau comme une vivante marée. Le désir très vif d'un redressement de l'esprit social, qui assure à la vie de l'*héroïcité* et de la pensée, une ambiance plus pure de dignité et de justice, frémit aujourd'hui partout, et l'on dirait que s'établit un des accords fondamentaux que cette fin de siècle propose pour les harmonies que doit composer le siècle à venir.

PARADOXES DE RENAN SUR LA DÉMOCRATIE

Et cependant l'esprit de la démocratie est, essentiellement, pour notre civilisation, un principe de vie contre lequel il serait inutile de se révolter. Les mécontentements inspirés par les imperfections de la forme historique actuelle ont conduit souvent à être injuste envers ce que ce régime a de définitif et de

fécond. Ainsi, le sage aristocratisme de Renan formule la plus explicite condamnation du principe fondamental de la démocratie : l'égalité des droits ; il croit que ce principe a consommé un irrémédiable divorce d'avec tout possible pouvoir de la supériorité intellectuelle ; et il en vient à montrer en lui, avec une énergique image, « les *antipodes des voies de Dieu* puisque Dieu n'a pas voulu que tous vécussent au même degré la vie de l'esprit ».

Ces paradoxes injustes du Maître, complétés par son fameux idéal d'une oligarchie toute puissante de savants, sont comparables à la reproduction exagérée et déformée, dans le rêve, d'une pensée réelle et féconde, qui nous a préoccupé dans l'état de veille. Méconnaître l'œuvre de la démocratie, dans son essence, parce que, pas encore achevée, elle n'est point parvenue à concilier définitivement son entreprise d'égalité avec une solide garantie sociale de sélection, équivaut à méconnaître l'œuvre, parallèle et concordante, de la science, parce que, interprétée par le jugement étroit d'une école, elle a pu nuire quelquefois à l'esprit religieux et à l'esprit de poésie. La démocratie et la science sont, en effet, les deux irremplaçables bases sur lesquelles repose notre civilisation ; ou suivant l'expression d'une phrase de Bourget, les deux « ouvrières » de nos destins futurs. « *En elles nous sommes, nous vivons, nous nous mouvons.* » Puis donc qu'il est insensé de penser, comme Renan, à obtenir une consécration plus positive de toutes les supériorités morales, la réalisation d'une hiérarchie raisonnée, le pouvoir effectif des hautes facultés de l'intelligence et de la volonté, par la *destruction* de l'égalité démocratique, il ne convient plus de penser qu'à l'*éducation* de la démocratie et à sa réforme. Il convient de penser que s'incarneront progressivement, dans les sentiments du peuple et dans ses coutumes, l'idée des subordinations nécessaires, la notion des vraies supériorités, le culte constant et spontané de tout ce qui mul-

tiplie, aux yeux de la raison, le chiffre de la valeur humaine.

L'éducation populaire, considérée dans ses rapports avec une telle œuvre, et comme toujours avec la pensée de l'avenir, acquiert un intérêt suprême[1]. C'est dans l'école — par les mains de qui nous nous efforçons de faire passer la dure argile des multitudes — c'est dans l'école que se trouve la première et la plus généreuse manifestation de l'équité sociale, qui consacre pour tous l'accessibilité du savoir et des moyens les plus efficaces de s'élever. Elle doit s'acquitter d'une si noble mission en prenant pour objets préférés de son éducation attentive le sens de l'ordre, l'idée et la volonté de la justice, le sentiment des légitimes autorités morales.

LA DÉMOCRATIE ET SES DROITS AU PROGRÈS

Aucune distinction n'est plus facile à dissiper et à détruire dans l'esprit du peuple que celle qui lui apprend que l'égalité démocratique peut signifier une égale *possibilité*, mais jamais une égale *réalité* d'influence et de prestige, parmi les membres d'une société organisée. Chez tous il existe un droit identique à tendre vers les supériorités morales qui doivent donner aux supériorités effectives leur raison et leur base ; mais c'est seulement à ceux qui sont réellement arrivés à posséder les premières que l'on doit accorder la récompense des dernières. La vraie, la sérieuse conception de l'égalité repose sur la pensée que tous les êtres raisonnables sont doués par nature de facultés capables d'un noble développement. Le devoir de l'État consiste à donner à tous les membres de la société, indistinctement, la

1. « Plus l'instruction se répand, plus elle doit faire de part aux idées générales et généreuses. On croit que l'instruction populaire doit être terre à terre. C'est le contraire qui est la vérité. » — Fouillée : *L'idée moderne du droit*, livre V, IV. (Cette note est donnée en français par l'auteur.)

possibilité de tendre à leur perfectionnement. Le devoir de l'État consiste à organiser les moyens propres à provoquer, uniformément, la révélation des supériorités humaines, n'importe où elles se trouvent. De cette manière, à partir de cette égalité initiale, toute inégalité sera justifiée, parce qu'elle sera la sanction des choix mystérieux de la Nature ou de l'effort méritoire de la volonté. Quand on la conçoit de cette façon, l'égalité démocratique, loin de s'opposer à la sélection des mœurs et des idées, est l'instrument le plus efficace de sélection spirituelle, elle est le milieu *providentiel* de la culture. Tout ce qui favorise la prédominance de l'énergie intelligente la favorisera également. Dans un sens analogue, Tocqueville a pu affirmer que la poésie, l'éloquence, les grâces de l'esprit, les éclats de l'imagination, la profondeur de la pensée, « tous ces dons de l'âme, répartis au hasard par le ciel », collaborèrent à l'œuvre de la démocratie et la servirent, même quand ils se trouvèrent du côté de ses adversaires, parce qu'ils concoururent tous à mettre en relief la grandeur naturelle, la grandeur innée que contient virtuellement notre esprit. L'émulation, qui est le plus puissant des stimulants capables de nous exalter, de même que la vivacité de la pensée qui est la plus puissante de toutes les autres activités humaines a besoin à la fois : de l'égalité comme point de départ pour se produire et de l'inégalité qui avantagera les plus aptes et les meilleurs, comme but final. Il n'y a qu'un régime démocratique qui puisse concilier en lui ces deux conditions de l'émulation, lorsqu'il ne dégénère point en égalitarisme niveleur et qu'il se borne à considérer comme un bel idéal de perfectionnement l'équivalence future des hommes par leur montée au même degré de culture.

Rationnellement conçue, la démocratie comporte toujours un imprescriptible élément aristocratique, qui consiste à établir la supériorité des meilleurs, en la fondant sur le libre consentement des citoyens. Elle consacre, comme les aristocraties, la

distinction de qualité ; mais elle la réalise en faveur des qualités réellement supérieures, celles de la vertu du caractère et de l'esprit ; et sans prétendre les immobiliser dans des classes constituées à part des autres, qui maintiennent à leur avantage le privilège exécrable de la caste, elle renouvelle continuellement son aristocratie dirigeante aux sources vives du peuple, et la fait accepter par la justice et par l'amour. En reconnaissant de la sorte, dans la sélection et la prédominance des mieux doués, une nécessité de tout progrès, elle exclut de cette loi universelle de la vie, qu'elle sanctionne dans l'ordre social, l'effet d'humiliation et de douleur qui est, dans les concurrences de la nature et dans celles des autres organisations sociales, le dur partage du vaincu. « La grande loi de la sélection, a dit lumineusement Fouillée, continuera à se réaliser au sein des sociétés humaines, mais elle se réalisera de plus en plus par le moyen de la liberté. »

Le caractère odieux des aristocraties traditionnelles provenait de ce qu'elles étaient injustes par leur origine, et oppressives pour autant que leur autorité s'imposait par la force. Nous savons aujourd'hui qu'il n'existe d'autre limite légitime à l'égalité humaine que celle qui consiste dans la domination de l'intelligence et de la vertu, consentie par la liberté de tous. Mais nous savons aussi qu'il est nécessaire que cette limite existe réellement. D'autre part, notre conception chrétienne de la vie nous enseigne que les supériorités morales, qui sont une cause de droits, sont principalement une cause de devoirs, et que tout esprit supérieur se doit aux autres en proportion de ce qu'il les dépasse par sa capacité de réaliser le bien. L'anti-égalitarisme de Nietzsche — qui montre la trace d'un si profond sillon dans ce que nous pourrions appeler notre moderne *littérature d'idées* — a apporté un abominable esprit réactionnaire à l'énergique revendication des droits qu'il estimait implicites aux supériorités humaines ; puisque, niant toute fra-

ternité, toute pitié, il met dans le cœur du *surhomme* qu'il divinise un mépris satanique pour les déshérités et les faibles, il légitime chez les privilégiés de la volonté et de la force la fonction du bourreau, et avec une logique péremptoire, il en vient, en dernier lieu, à affirmer que « la société n'existe pas pour elle-même mais pour ses élus ». Ce n'est certainement pas cette monstrueuse conception qui peut s'opposer, comme un labarum, au faux égalitarisme qui aspire au nivellement de tous par la vulgarité commune. Par bonheur, tant qu'il existera dans le monde la possibilité de disposer deux morceaux de bois en forme de croix — c'est-à-dire toujours — l'humanité continuera de croire que l'amour est le fondement de tout ordre stable et que la supériorité hiérarchique dans cet ordre ne doit être qu'une capacité supérieure d'aimer!

L'ARISTOCRATIE DE LA DÉMOCRATIE

Source d'inépuisables inspirations morales, la science nouvelle nous suggère, en éclairant les lois de la vie, comment le principe démocratique parut se concilier, dans l'organisation des collectivités humaines, avec une aristocratie [1] de la moralité et de la culture. D'une part — comme l'a fait remarquer, une fois de plus, dans son sympathique livre, Henri Béranger — les affirmations de la science contribuent à sanctionner et à fortifier dans la société l'esprit de la démocratie, en révélant combien considérable est la valeur naturelle de l'effort collectif, quelle est la grandeur de l'œuvre des petits, et l'énorme part d'action réservée au collaborateur anonyme et obscur dans n'importe quelle manifestation du développement universel. Non moins que la révélation chrétienne, elle exalte la dignité

1. L'auteur emploie l'intraduisible nuance : *aristarquia.*

des humbles, cette nouvelle révélation, qui attribue, dans la nature, à l'œuvre des infiniment petits, au travail de la nummuline et de l'infusoire dans le fond obscur de l'abîme, la construction des fondations géologiques ; qui fait surgir de la vibration de la cellule informe et primitive toute l'impulsion ascendante des formes organiques ; qui manifeste le rôle puissant que dans notre vie psychique il faut attribuer aux phénomènes les moins apparents et les plus vagues, même aux fugaces perceptions dont nous n'avons pas conscience ; et qui, arrivant à la sociologie et à l'histoire, restitue à l'héroïsme si souvent désintéressé des foules la part que le silence lui refusait dans la gloire du héros individuel, et met en évidence la lente accumulation des recherches qui, à travers les siècles, dans l'ombre, dans l'atelier ou le laboratoire d'ouvriers oubliés, préparent les trouvailles du génie.

Mais en même temps qu'elle manifeste ainsi l'immortelle efficacité de l'effort collectif et ennoblit la participation des collaborateurs ignorés de l'œuvre universelle, la science montre comment, dans l'immense société des choses et des êtres, l'ordre hiérarchique est une condition nécessaire de tout progrès, comment les relations de dépendances et de subordination entre les composantes individuelles de cette société et entre les éléments de l'organisation de l'individu constituent un principe de la vie, et comment enfin c'est une nécessité inhérente à la loi universelle d'*imitation* — si on la rapporte au perfectionnement des sociétés humaines — que la présence dans ces sociétés, de modèles vivants et influents qui les élèvent par la progressive réalisation de leur supériorité.

Pour montrer maintenant comment ces deux enseignements universels de la science peuvent se traduire en faits, en se conciliant dans l'organisation et dans l'esprit de la société, il suffit d'insister sur la conception d'une démocratie dirigée par

la nation et le sentiment des vraies supériorités humaines, d'une démocratie où la suprématie de l'intelligence et de la vertu — seules limites à l'équivalence en mérites des hommes — tienne de la liberté son autorité et son prestige, et descende sur les multitudes dans la bienfaisante effusion de l'amour.

En même temps qu'elle conciliera ces deux grands résultats de l'observation de l'ordre naturel, elle se réalisera dans une société analogue — suivant l'observation faite par Béranger dans le livre dont je vous parlais — cette harmonie des deux impulsions historiques qui ont communiqué à notre civilisation ses caractères essentiels, les principes régulateurs de sa vie. De l'esprit du christianisme naît, en effet, le sentiment de l'égalité, vicié par un certain mépris ascétique de la sélection spirituelle et de la culture. De l'héritage des civilisations classiques sont sortis le sens de l'ordre, de la hiérarchie, et le respect religieux du génie, viciés par un certain dédain aristocratique des humbles et des faibles. L'avenir synthétisera ces deux inspirations du passé, dans une formule immortelle. La démocratie, alors, aura définitivement triomphé. Et elle, qui lorsqu'elle brandit la menace de son ignoble rateau niveleur, justifie les protestations irritées et l'amère mélancolie de ceux qui ont cru sacrifiés par son triomphe toute distinction intellectuelle, tout rêve d'art, toute délicatesse dans la vie, aura, plus encore que les vieilles aristocraties, d'inviolables retraites pour cultiver les fleurs de l'âme qui se fanent et périssent dans l'atmosphère de la vulgarité et parmi les outrages du tumulte.

ÉPILOGUE

Ainsi parla Prospero. Les jeunes élèves prirent congé du Maître après lui avoir serré la main avec une affection filiale. De sa douce parole les accompagnait la vibration persistante,

comme se prolonge la plainte du cristal blessé, dans une atmosphère sereine. C'était la dernière heure de l'après-midi. Un rayon de soleil mourant traversait la pièce, au milieu de la pénombre discrète, et touchant le front de bronze de la statue, semblait allumer, dans les yeux fiers d'Ariel, l'étincelle inquiète de la vie. Se réfractant aussitôt, le rayon faisait penser à un long regard que le génie, prisonnier dans le bronze, eût envoyé sur le groupe juvénile qui s'éloignait. Longtemps le groupe marcha en silence. Sous la protection d'un recueillement unanime, se réalisait dans l'esprit de tous cette fine tombée des gouttes de la méditation, absorbée et grave, qu'une âme sainte a comparée, exquisement, à la chute lente et tranquille de la rosée sur la toison d'un agneau. Lorsque le dur contact de la foule les rejeta dans la réalité qui les entourait, la nuit était déjà venue, une chaude et sereine nuit d'été. La grâce et le repos qu'elle répandait sur la terre de son urne d'ébène triomphaient du prosaïsme flottant sur les choses disposées par la main des hommes. Seule, la présence de la multitude gênait pour l'extase. Un souffle tiède ébranlait l'atmosphère avec une grâce langoureuse et délicieuse, comme la coupe tremblant dans la main d'une bacchante. Les ombres, sans assombrir le ciel très pur, se contentaient de donner à sa bleuité ce ton obscur par quoi semble s'exprimer une sérénité pensive. Elles étaient émaillées de grands astres, qui scintillaient au milieu d'un cortège infini : Aldebaran, qui ceint une pourpre de lumière ; Sirius, comme le creux d'un calice d'argent niellé, renversé sur le monde ; la Croix du Sud, dont les bras ouverts se tendent sur la terre d'Amérique comme pour défendre un dernier espoir.

Ce fut alors que, dans le silence prolongé, le plus jeune du groupe, qu'on appelait « Enjolras », à cause de son recueillement pensif, dit, montrant successivement la paresseuse ondulation du troupeau humain et la radieuse beauté de la nuit :

« Tandis que la foule passe, j'observe que, quoiqu'elle ne regarde pas le ciel, le ciel la regarde. Sur sa masse indifférente et obscure, comme la terre du sillon, quelque chose descend de là-haut. La vibration des étoiles ressemble au geste de mains du semeur. »

1900.

MONTALVO

ÉTUDE DU MILIEU

I

Où les deux chaînes des Andes de l'Équateur s'approchent en convergeant vers le nœud de Pasto, elles réunissent comme un conseil de volcans, sans égal au monde pour l'agglomération et la grandeur. Là, rivalisent en altitude et en majesté le Chimborazo, le Cotopaxi, le Tunguragua, l'Antisana... et la plutonienne assemblée s'étend à la ronde sur le vaste plateau qui lui sert de Forum ; mais non sans que, d'intervalle en intervalle, cette terre enflammée, comme désireuse de faire trêve à tant de grandeur et à tant d'austérité, s'ouvre en une fraîche et délicieuse vallée, où elle déverse en une fois toutes les grâces dont elle lésinait sur les hauteurs, et s'endorme à l'ombre d'une végétation qui colore, avec la lumière des tropiques, ses jardins de magie.

Dans le fond d'une de ces vallées, regardant comment s'élèvent : d'un côté le Chimborazo, qui s'arroge dans un calme sublime la monarchie des sommets, de l'autre, le Cotopaxi, qui a l'investiture de la principauté de ceux qui s'étendent à l'Orient, et plus près et dans cette même partie orientale, le Tunguragua, au milieu de grasses campagnes labourées et de rives florissantes dont le cours brillant d'une petite rivière, à

peine arraché aux flancs de la cime maternelle, baise les bords, est fixée une petite et gracieuse ville, que l'on nomme Ambato. Cette ville jouit, depuis les temps coloniaux, d'un certain renom *géorgique* et idyllique. On célébrait la pureté de son air, la délicatesse de ses fruits, l'abondance de ses récoltes et la renommée voulait qu'on y pétrît un pain si blanc et si exquis que nulle part ailleurs on ne parvenait à l'imiter, quand bien même on y fût venu chercher l'eau et la farine. Parfois, elle sentit s'abattre sur elle la griffe du volcan voisin ; mais elle revint vite à sa vie de paix et de simplicité bucolique, et de cette humble simplicité elle ne serait point sortie si l'avenir ne lui eût réservé une notoriété plus illustre que celle, primitive et candide, qu'elle avait gagnée avec son pain blanc et les fruits de ses vergers et de ses jardins. Le Destin l'avait désignée pour être le berceau d'un de ces hommes qui anoblissent le lieu obscur et écarté où ils vinrent au monde et qui lui attirent un intérêt que n'avaient pu lui donner, roulant silencieuses à l'oubli, les dix ou cent générations précédentes. Dans cette ville naquit Montalvo ; c'est là que la Nature réunit en une seule personne le don d'un des plus hauts artisans qui aient travaillé dans le monde la langue de Quevedo et la foi d'un des caractères les plus persévérants qui aient professé en Amérique l'amour de la liberté.

Si, à la lumière de l'idée émersonienne des hommes représentatifs, on cherchait à marquer en quelques figures données les énergies supérieures de la conscience hispano-américaine pendant le premier siècle de son histoire, personne ne pourrait disputer à Montalvo d'être la représentation typique de l'écrivain, dans la plénitude de facultés et de disciplines qu'implique ce titre. Il fut parmi nous l'écrivain, parce que, en même temps qu'une aptitude supérieure, il eut à un degré singulier et très rare dans une culture naissante la religion littéraire, la vocation de la littérature, avec la ferveur, avec la persévérance,

avec les respects et les soins de qui a fait profession religieuse. A l'élément inconscient, actif et efficace, s'unissait, dans son inspiration d'écrivain, un élément conscient et réfléchi, dont les racines plongent dans un profond savoir, dans une maîtrise affinée de son art. Cette féconde collaboration donne un cachet unique à Montalvo comme prosateur américain en son temps. Ç'avait été, jusqu'alors, une sorte de condition de toute littérature américaine que le désaccord entre les deux pouvoirs de qui dépend l'intégrité et la constance de l'œuvre : celui qui donne par soi-même l'étincelle élémentaire et celui qui préside à l'exécution parfaite et mûrie. Les deux types intellectuels antagonistes qui les personnifient respectivement, dans leur opposition la plus extrême, sont ces deux écrivains que mit face à face, lors de la répercussion des guerres du romantisme, la scène littéraire de Santiago de Chile : Sarmiento, puissant et génial, mais de culture incohérente et boiteuse, de goût à moitié barbare, de production précipitée et fébrile ; don André Bello, de culture solide et harmonieuse, de goût affiné, de dialectique magistrale et robuste, mais manquant de souffle créateur, d'onction et d'élan dans le style, docteur illustre que parfois visitait la grâce en vers et en prose, mais non celle qui rappelle, par quelque chose de divin, le don théologique.

Il faut arriver jusqu'à Montalvo pour, parmi nos écrivains, en trouver un en qui s'accomplisse en quelque sorte l'hymen de ces deux pouvoirs. Son œuvre les montre amoureusement enlacés, et laisse admirer, quoique pas toujours en proportions égales et justes, l'inspiration et l'art, la force intérieure et l'habileté parfaite, la minutie subtile du mosaïste et le souffle vulcanien du forgeron.

Tandis que dans ses procédés d'artiste se manifeste le raffinement et la complexité, il y a dans son naturel, de combatif et d'enthousiaste, un grand élan primitif et indompté, une grande énergie héroïque et ingénue. Dans la fleur d'atticisme

de l'humaniste acclimaté, persiste la crudité du terroir d'Amérique. Et l'effet en est une originalité soumise aux nombres et aux temps, quoique non dominée entièrement par eux, et qui, comme caractère littéraire, n'a point de pareille dans l'Amérique de notre langue. Nous aurons l'occasion de la définir plus amplement dans d'autres parties de cette étude.

Don Juan Montalvo naquit en 1833 d'une famille noble par l'origine et la considération. Don Marc Montalvo, son père, homme de trempe énergique et tenace, venait d'un village du Chimborazo; doña Josèphe Villacroces, sa mère, d'un vieux domaine d'Ambato. Il eut des frères, chez qui les qualités de l'esprit furent grandes et exemplaire le caractère civique. Son enfance fut concentrée et *pensive* : le spectacle d'une nature où le sublime est éternel l'éleva dans le goût de la solitude. Adolescent, il vint à Quito, et les classes du collège de Saint-Fernand virent se former et se déployer cette vive flamme de son esprit. Les lettres classiques, l'histoire, la philosophie morale déterminèrent, du premier moment, les pôles de sa vocation. Il fit une année d'études juridiques, mais s'il ne s'y attacha point d'un goût professionnel, il les estima et les cultiva toujours en tant qu'elles se rapportent aux principes du droit et au gouvernement des sociétés. Lors de la réorganisation libérale, qui eut pour point de départ la révolution de 1851, la jeunesse de l'époque se réunit dans un centre littéraire et politique où Montalvo trempa ses premières armes d'écrivain. Mais avant de laisser là ce point de sa vie et pour montrer comment il découvrit son originalité et sa grandeur, nous ferons bien d'ébaucher auparavant la société au sein de laquelle il se forma et à laquelle il devait consacrer, par un « retour » héroïque et génial, les forces de son esprit.

II

Soixante lieues de chemin abrupt et rocheux séparaient de la mer et de toute communication avec le monde le site élevé de Quito, la vieille résidence d'Atahualpa, devenue depuis, d'abord présidence dépendant des vice-rois de la Nouvelle-Grenade, ensuite chef-lieu d'une des trois parties de la Colombie, et enfin capitale de république.

La ville s'élève sur les pentes du Pichincha. Le paysage, autour, est accablant de grandeur, comme dans toute cette région merveilleuse : le ciel, très pur en ses moments de calme, électrique et encombré dans la tempête; le climat doux quoique avec une tendance au froid. La population, stationnaire depuis le temps de la colonisation, atteignait à peine trente-cinq mille habitants : dont un huitième seulement blancs, les autres Indiens ou métis. Sur un sol âpre et escarpé, au milieu de ravins qui taillent avec une énergie subite la roche volcanique, est placée la ville, dont les rues, à pentes rapides, ne permettaient point le passage des charrettes ni des voitures, ce qui rendait le silence plus constant et le repos plus sauvage. Les maisons, généralement de boue, à toiture de tuile, et pauvres, comme si les humiliait la perpétuelle menace du tremblement de terre, semblaient agenouillées à l'ombre tutélaire des couvents, nombreux, énormes, les plus riches et les plus vastes du Nouveau-Monde. Ici celui de la Compagnie, avec sa façade parfaite, dans le goût plateresque, et qui n'a point de rivale dans l'architecture américaine; là celui de Saint-François, monumental aussi et somptueux, et, un peu partout répandus, celui de Saint-Dominique, celui de la Conception, du Carmel, de la Merced, de Sainte-Claire, de Saint-Augustin. A l'intérieur de ces murs convergeait toute autorité, toute pensée et toute vie. Les cloches sont l'unique chose qui sonne haut dans la ville, l'entrepôt de la

culture est la bibliothèque du couvent. L'Université est une branche qui se rattache à ce tronc commun et qui en vit. Dans ces cloîtres se réfugiera, lorsqu'il aura besoin d'une retraite spirituelle, le voisin du domaine illustre qui va, enveloppé dans son manteau, par les rues où les Indiens à l'air hébété passent en portant sur les épaules leur charge de bois ou de légumes, ou leur cruche d'eau. Sur cette plèbe indigène retombe tout le travail servile. Les jours de marché, sur la place Saint-François, elle déploie, en curieuse multitude, son originalité de couleur; circulant ou assis sous d'étroits tendelets, les vendeurs, indiens de la ville ou des environs, dont les habits aux tons éclatants se mêlent en un pittoresque désordre, comme la variété de leurs marchandises : les corbeilles d'osier, les jarres, les jolis jouets de corozo, les flûtes et les guitares où se déversera l'âme du peuple, les galettes de maïs, la canne à sucre, les fruits parfumés de la vallée... Ce commerce turbulent n'a rien qui lui corresponde dans l'ordre du travail de l'esprit : l'échange des idées manque, ou peu s'en faut, de ses organes élémentaires. La librairie n'existe pas, l'imprimerie fonctionne à peine. Dans les boutiques de drapiers, on a l'habitude de vendre, par surcroît, quelques livres de prières ou quelques manuels d'enseignement. Pendant le gouvernement libéral de Rocafuerte, de 1835 à 1839, pas un seul journal ne vit le jour. Publier une brochure est une entreprise hérissée de difficultés.

La vie est triste et monotone. Pour divertissements, la classe cultivée ne sort point des soirées dans l'intimité qui parfois s'élèvent au rang de bal paré; le peuple a les courses de taureaux avec de barbares perfectionnements d'invention locale, et les combats de coqs. Mais le divertissement suprême, ainsi que la suprême méditation et que l'art le plus haut s'identifient et se confondent avec la dévotion religieuse. Le spectacle par excellence ce sont les cérémonies. Les fêtes ecclésiastiques se parent d'un faste imposant : l'argent, l'or, les pierres précieuses

consument leurs lumières dans la gloire de l'autel; une multitude de prêtres officie, accompagnée d'une armée d'acolytes. Dans les paroisses, il est d'usage de rehausser les messes solennelles avec le son des tambours et des hautbois. Les processions, originales, pompeuses, se succèdent à de courts intervalles, faisant de la ville une sorte de théâtre en plein vent, où l'on représente de graves jeux scéniques : ainsi celle du Vendredi-Saint, grandiose mascarade sacrée, dans laquelle la masse ondoyante du peuple entier compose comme une allégorie, plastique et animée, de la Passion : les acteurs du drame sublime représentés avec des déguisements sérieux ou burlesques, ou bien par des figures de ronde-bosse que l'on porte sur des brancards dans le buisson de lumière des myriades de cires ardentes. Dans la procession du Corpus, des Indiens engagés dans ce but et que l'on appelle Indiens *dansants* s'avancent, en suivant d'un pas de danse la mesure musicale. Car la danse elle-même ici recouvre son primitif caractère hiératique comme au temps où David s'y livrait devant l'arche. Pour le jour des Rois, la coutume populaire a consacré un certain genre de représentations naïves où s'unissent, comme aux premières fêtes de Dionysos et comme à l'aurore du théâtre moderne, l'imagination religieuse et le brut instinct théâtral : *autos* enfantins ou *mystères* grossiers, qui consistent à représenter sur des tréteaux en plein vent le palais d'Hérode, l'étable de Bethléem et l'arrivée des Rois Mages, et où l'on livre à la spontanéité des rudes interprètes le canevas de l'action, qui se nuance ainsi d'une innocente bouffonnerie dans le goût de polichinelle ou de Bouloulou[1].

La mortification volontaire, l'offrande exaltée de la douleur en posture publique et édifiante, ne manquent pas de compléter ces cérémonies primitives ; à la suite des processions s'avancent

1. Terme intraduisible. On désigne ainsi un acteur ambulant et chargé de tous les rôles, une sorte de Fregoli primitif.

ceux qui se flagellent eux-mêmes, ceux qui traînent de grosses poutres, assujetties à leurs bras par des ligatures qui font éclater les chairs ; ceux qui portent sur leur dos des charges de branches épineuses déchirant leurs épaules nues.

Ce peuple était instinctivement artiste ; il conciliait avec son austérité monastique le sens de la couleur, de la mélodie et des travaux où entre, comme part fondamentale ou accessoire, un objet de beauté et d'agrément. Son don de voir se manifestait déjà par cette grâce du vêtement, commune chez l'habitant de Quito, ainsi que l'habileté à choisir et à marier les tons. Depuis les temps lointains florissait dans la ville toute une école de peintres, « l'école de Quito », qui pourvoyait de toiles religieuses les autels des églises, les cloîtres des monastères et les salons des grandes familles. Un de ces peintres, Michel de Santiago, alimente la chronique coloniale du XVII[e] siècle des aventures de son existence, moitié d'aventurier turbulent, moitié d'artiste élégant, à l'image de celles de la Renaissance italienne. Il y avait aussi une tradition de sculpture avec ses statuaires et ses orfèvres. Du goût pour les choses plastiques et figurées on retrouvait une puérile ébauche populaire dans la multitude de ces grossières statues habillées qui, témoignant de la naïve adresse de l'Indien, étaient à toute occasion exhibées pour rehausser l'attrait des fêtes et l'apparat des processions. Un art moins rude se montrait dans les jouets et les figurines à mi-corps que l'on ciselait dans l'ivoire végétal. A Cuenca, on faisait d'excellentes poteries et l'on travaillait avec délicatesse le marbre et l'écaille. Les galons d'or, d'argent et de soie que l'on brodait à Quito étaient renommés pour leur perfection et dans cette ville comme chez les autres populations de la montagne la main de la femme était habile à toutes sortes de travaux de dentellières. Des métiers d'Otavalo provenaient, depuis le temps colonial, des tapis, des tentures, des tapisseries et des châles de couleurs exquises, qui jouissaient d'une renommée

fort étendue. Dans ce même lieu, les doigts de l'Indien tissaient de gracieuses corbeilles d'ornement. De nos jours, les charpentiers de Guayaquil, où les maisons sont en bois, font briller leur génie naturel en sculptant, sans technique apprise et avec des instruments rudimentaires, des façades de belle apparence. Mais le don le plus spontané comme le plus répandu est encore celui de la musique. L'Indien est un musicien délicat. La harpe, invention de sa race qu'il conserve en son rustique logis, la flûte et la « vihuela », que lui a transmises l'Espagnol, sont ses douces consolations. Dans le silence de la nuit, le voyageur qui, marchant par les chemins de la montagne, passe auprès de la cabane du *Cholo* ou qui, dans les pays peuplés, s'approche du faubourg, entend un doux son d'instrument, qui parfois s'accompagne d'une poésie, apprise ou inventée. C'est une musique triste et plaintive, la profonde lamentation du *Yaravi*, la mélodie qui, sur toute l'étendue de l'empire détruit de l'Inca, livre aux vents des Andes les plaintes d'une race marquée des stigmates du martyre et de la servitude.

La tristesse, une tristesse qui s'exhale en rafales perdues, sur un fond d'insensibilité et comme d'ensorcellement, est comme la lie déposée au fond de l'âme de l'Indien. Il est triste, ce grand peuple de cuivre, chaudière où l'on fait cuire tout le travail matériel, bouclier pour tous les coups, et plus encore que triste, soumis et apathique. L'implacable douleur, l'opprobre séculaire lui ont usé l'âme et éteint l'expression du visage. La peur, l'obéissance, l'humilité sont les seules pentes de sa pensée. Par les rues et la campagne, vêtu de la *cuzma* de laine qui, laissant ses bras nus, le couvre jusqu'aux genoux, l'Indien salue comme son seigneur naturel le blanc, le métis, le mulâtre et même le nègre, et sans qu'il faille faire plus que lui parler d'un ton de commandement, il est l'esclave de quiconque. Il mange bien peu : une poignée de déchets d'orge ou de maïs bouillis pour tout le jour, et comme vin une gorgée de chicha

de jora, qui est un ferment de maïs. Il n'y a pas de condition humaine plus misérable et plus ignominieuse que celle de l'Indien qui travaille aux champs. L'indépendance laissa subsister et cela jusqu'en 1857, l'impôt personnel des *mitas*, iniquité de la colonie : un recrutement annuel prélève sur les indigènes de chaque village le nombre requis, pour coopérer, pendant l'année, au travail des mines, des domaines de labourage ou de troupeaux, et des ateliers où se fabrique la toile de « tocuyo »[1]. L'Indien que l'on contraint de cette sorte s'appelle *concierto*. Les formes suivant lesquelles il s'acquitte de son impôt sont celles du plus cruel esclavage. Sur le plateau glacial, sur la plaine calcinée, il y a un éternel et lent holocauste, qui est la vie de l'Indien berger ou laboureur. La corde de cuir qui vibre dans la main du contremaître est couverte du sang de l'Indien. Des coups, si les semences se perdent, si le condor enlève une tête du troupeau, si la brebis s'égare, si la vache a moins de lait. L'Indien gagne par jour un réal et demi ; quand la nécessité le harcèle, il a recours à l'avance avec laquelle le tente son maître et il reste ainsi sous le joug jusqu'à la mort : si le débiteur vient à mourir, le travail du fils, monstruosité abominable, vient racheter la dette du père. En temps de disette, le *concierto* se nourrit à peine, ou se nourrit du bétail contaminé, du maïs avarié. Si nous passons de cela, qui a lieu au plein jour, à l'emprisonnement de la mine ou à cette réclusion qui n'est guère plus douce de la fabrique, le tableau est encore plus misérable et lugubre. La faim, les coups, un effort de bête ont avili l'Indien d'âme et de corps. A l'état sauvage, il est beau et fort; dans l'assujettissement de la servilité, sa figure diminue et se dégrade. Parmi les indigènes des villages, les infirmes et les fous abondent.

Celui qui consulte les *Remarques secrètes* de Juan et Ulloa,

1. Espèce d'arbre.

où le régime des *mitas* est dépeint comme il était à la fin de l'époque coloniale et comme il fut, sans différence essentielle, jusque vers le milieu du XIX[e] siècle, éprouve cette âpre tristesse qui naît d'une claire vision des abîmes de la méchanceté humaine. Les nonchalants Indiens étaient traînés à l'horrible prison des ateliers, attachés par les cheveux à la queue du cheval du recruteur. Sur dix qui partaient des misérables condamnés à cet esclavage, un seul revenait avec la vie. Pour tourmenter le « Mitien » dans ce qu'il lui pouvait rester d'estime de soi-même, on avait l'habitude de le châtier en lui coupant ras sa chevelure, ce qui était pour lui le plus atroce des opprobres. Toute cette discipline de douleur a créé, dans l'âme de l'Indien, non seulement l'habitude, mais encore comme le besoin de la souffrance. Quand on le traite avec douceur, il tombe dans une surprise inquiète et il pense qu'on le trompe. Par contre, il s'accommode des plus cruelles rigueurs de la tyrannie avec la résignation, à la fois émouvante et répulsive, des chiens méprisés et battus. Le domestique cholo se chagrine et parfois s'enfuit de la maison, si l'on reste longtemps sans le châtier. Lors de l'abolition de l'inique tribut personnel, sous le gouvernement de Robles, il y avait beaucoup d'Indiens qui s'en effrayaient, comme si on avait attaqué une institution vénérable et qu'ils éprouvassent la nostalgie de la servitude. Loin de l'aiguillon et du coup de fouet de la punition, l'Indien est indolent et langoureux. Il n'y a point de promesse qu'il croie ni de récompense qui l'excite. Le travail, en tant qu'activité volontaire et ennoblissante, n'entre point dans les moules de son entendement. Il n'a ni la notion du droit, ni l'amour de la liberté. Le mouvement d'émancipation vis-à-vis de l'Espagne, dans le généreux et infortuné soulèvement de 1809, comme dans l'éphémère déclaration d'indépendance deux années après, et finalement dans l'adhésion à l'élan triomphal des armées de Bolivar, fut l'œuvre de cette classe de créoles propriétaires et cultivés, chez

qui l'aspiration vers la iberté était le sentiment hautain de leur valeur et comme de leur droit. De la rivalité traditionnelle, chez les nobles des villes, entre chapetons[1] et créoles se nourrirent l'idée et la passion de la patrie. La multitude indigène resta bien au-dessous de l'idée et de la passion, quoiqu'on lui demandât de payer, en troupes et en armées, son inamortissable quote-part de sang. La liberté du peuple n'est point ici l'incarnation héroïque et géniale qui montra ses lignes sculpturales dans le *gaucho* de la Plata et dans le *llanero* des autres parties de la Colombie. Bien des années après la Révolution, il arrivait souvent encore que le valet de ferme indien, ignorant l'existence de la patrie, pensait que la *mita*, à laquelle il restait soumis, lui était imposée au nom du Roi.

La révolution, qui ne fut pas faite par l'Indien, le fut encore moins pour lui : elle modifia très peu son sort. Dans la république, il continua de former la caste conquise : la terre vile sur quoi l'édifice social est assis. Le métis essaie de nier sa moitié de sang indigène et s'efforce de prouver, au moyen de son impiété filiale, la pureté de sa lignée. Les clercs indianisés arrivent malaisément aux bénéfices ; l'Université est une marâtre pour celui qui est de cette race humble. L'Indien de la plèbe, telle une bête qui a changé de maître, voit se confirmer sa condition d'ilote. Dans les rues, le gamin turbulent le tourmente et le vexe ; le nègre esclave, quand les besognes de la maison l'accablent, a recours à l'Indien qui passe et le force à travailler pour lui. La cruauté, qui s'est peut-être adoucie dans les lois, persiste dans les coutumes. Finie, la griffe de vautour du corregidor, comme auparavant la vendange de sang du propriétaire d'esclaves ; mais le fouet reste pour l'Indien dans la dextre du majordome de la propriété, du maître d'œuvre, de « l'alcade de doctrine »,[2] du curé grossier et impérieux qui

1. Nom que l'on donne aux Européens établis au Pérou.
2. Curé remplissant les fonctions de maire, dans les missions.

réussit aussi à être un bourreau. Ses tyrans lui ont enseigné à se lever après qu'on l'a fouetté, pour venir baiser la main du fouetteur et à dire : « Dieu vous le rende ! » et si la main qui s'est acharnée sur ses épaules est celle du nègre esclave, pour le compte de son maître ou pour celui de sa haine et de sa méchanceté propres, l'Indien, le pauvre Indien d'Amérique, baise la main de l'esclave. Ainsi continue sa nuit, dans les ombres de laquelle la vie de l'esprit n'allume aucune étoile d'enthousiasme, de désir, ni même de puérile curiosité. La fausse promesse, le mensonge, enfants sordides de la faiblesse et de la peur, sont les timides défenses par lesquelles il essaie de combattre les excès de son martyre. L'espoir du ciel ne lui sourit point, parce qu'il ne connaît pas son parfum, et la religion dans laquelle on l'instruit n'est guère qu'un chant sans onction. La mort ne lui fait ni plaisir, ni peine. Seule l'éphémère exaltation de l'ivresse évoque, du fond de cette âme maléficiée par la servitude, des larves comme engourdies d'audace et de courage : fantômes coléreux qui représentent, dans un éclair de folie, le simulacre de sa vengeance.

Sur ce misérable fondement de démocratie, la classe dirigeante, rare, divisée et pour la majeure partie, inhabile aussi, par ses défauts organiques, à s'adapter aux usages de la liberté. Ceux qui sont vraiment émancipés, capables de se gouverner eux-mêmes, ne constituent pas un nombre ni une force appréciables. Il y a dans ces pays des termites ou artoisons que l'on appelle *comejenes :* en essaims épais, ils se répandent dans les maisons ; ils nichent dans tout ce qui est papier ou bois, même le plus dur, et ils rongent et détruisent tout par dedans, de sorte que du meuble, de la cloison, du livre en apparence intacts, il reste finalement une pellicule très fine, une forme vaine qui à la poussée du doigt tombe et se défait. S'il est une image expressive de cette minorité libérale et cultivée dont se compose ici, comme plus ou moins dans le reste de l'Amérique espagnole,

la figure d'une civilisation républicaine, c'est bien ce trompeur manteau de l'objet excavé par le termite.

L'orgueil nobiliaire marqué par le lustre de la naissance ou l'excellence de la profession, se maintenait dans toute la pureté de la tradition espagnole, soit avec la prééminence des familles descendant des fondateurs des villes et des dignitaires de la colonie, soit avec l'auréole aristocratique du clergé, des armes et des grades académiques. N'importe quelle occupation d'un autre ordre entraîne la *diminutio capitis;* le travail industriel, les arts mécaniques, sont choses qu'on abandonne aux Indiens et aux métis ou aux rares immigrés étrangers. La richesse du sol, perpétuée de fait dans la société des propriétaires coloniaux, se répartit en quelques mains, vite comptées. Cette montagne, merveille de la nature, cette plaine où le galop du cheval ne trouve pas de fin, cette vallée, qui fournirait du pain à un empire sont, souvent, la propriété d'un seul homme, gras patrimoine féodal où les épaules courbées de l'indigène représentent celles du vilain qui paie ses impôts au seigneur. Un clergé innombrable, réparti entre la population des couvents et la multitude des prêtres séculiers pullule, avec le constant foisonnement des fourmis assaillant une plante. Si on la divisait en personnes, cette invincible force, l'intelligence, la vertu pourrait l'ébranler ; mais ordinairement elle n'est remuée que par la vulgarité de l'esprit, la passion fanatique, la sensualité, la convoitise qui, en droits et en préemptions, arrache à l'argent de l'Indien le déchet qu'a laissé l'usure du patron.

Immédiatement après dans la hiérarchie, l'avocat, l'avocat habile et unique en toute maîtrise de l'intelligence : politicien, écrivain, poète, orateur, rompu à cent disciplines, et portant partout, comme des clefs de savoir universel, son péripatétisme et son latin. Pour compléter le tableau des corporations privilégiées par la coutume, le militaire : personnification d'une énergie en général inculte et grossière, mais qui s'ennoblissait

des lauriers de l'émancipation et aspirait à la puissance politique dans laquelle il devait offrir quelque point d'appui aux premières timides réactions contre l'omnipotence de l'influence cléricale. L'ensemble de la société ainsi constituée était celui d'un vaste couvent qui, comme aux temps des seigneuries féodales, aurait eu, autour de ses murs, un hameau abbatial dont les échos de travail, de querelles et de fêtes, se fussent perdus dans la haute et sereine majesté du silence monastique.

La crainte superstitieuse, l'inclination vers la pénitence, la teinte mélancolique de la vie s'accroissaient de cette perpétuelle insécurité propre aux pays où la fermeté même du sol est un bien précaire, où ce que les générations ont édifié peut s'écrouler en un jour : malédiction la plus fatale et la plus inéluctable qui puisse peser sur la maison de l'homme. Les villages semblent désignés pour être immolés, aujourd'hui l'un, aujourd'hui l'autre, dans le prochain sacrifice. Leurs habitants vivent en goûtant l'amertume des souvenirs comme de châtiments envoyés par la colère de Dieu ; légendes d'épouvante et d'extermination, où les villes s'abîment et disparaissent, comme les navires dans les vagues de la mer. Quito tomba, en partie détruite, en 1587, et depuis, d'autres convulsions terribles la secouèrent, en 1660, quand se précipita, arraché de la cime, un morceau du Sincholagua ; en 1678, en 1755 et finalement en 1859. La ville de Riobamba est celle du funèbre accident de 1645 ; reconstruite, elle résiste à des secousses moindres ; elle passe les mois d'avril à juin de 1786 dans une continuelle et sinistre danse ; onze ans après, la mystérieuse force souterraine l'abat au ras du sol ; elle se relève de ses décombres et, pas encore bien reposée, en 1803, la terre la menace d'incessantes saccades, et les habitants pensent, dans leur désespoir, à l'abandonner. Ambato succombe en 1698, Latacunga en 1757, Imbabura dans l'effroyable catastrophe de 1868. Parmi les ruines de la seconde destruction de Riobamba, il ne reste, suivant les calculs les plus timides, pas

moins de six mille cadavres ; trois mille parmi celles d'Ambato ; vingt mille pour le moins dans celles d'Imbabura. Les images de ces scènes d'horreur revivent, une année après l'autre, évoquées par quelqu'une de ces innombrables secousses passagères, qui sont autant d'autres menaces redoutées. Pareil à un retour de l'espérance de l'an Mil, il semble que s'exaspère, dans cette religiosité ascétique, le sentiment de la fragilité du monde.

Sur la côte, Guayaquil, plus en contact avec la civilisation, plus fréquentée des étrangers qui, dans les villes de la montagne étaient de très rares visiteurs, entendant souvent parler anglais et français, avait, matériellement, un aspect un peu plus moderne, et, dans son esprit, la note de libéralisme relatif qui s'accordait à sa condition de port de mer et de cité marchande ; mais la violence d'un climat embrasé y était l'obstacle à toute persévérance d'un épanouissement d'énergies.

L'enseignement, concentré depuis le plus ancien établissement de la conquête dans les ordres religieux, ne se différenciait pas essentiellement de celui des premiers centres d'instruction où avait rivalisé le zèle des Augustins, des Franciscains, des Dominicains et des Jésuites. Le collège de Saint-Fernand fut, vers la fin du XVIIe siècle, une fondation des Dominicains, il subsista sous la République et c'est là que Montalvo dut faire ses études. L'Université, instituée par les Jésuites, et réorganisée lors de l'expulsion de cet ordre en 1786, était renommée dans les colonies et donnait à Quito une allure de cité doctorale. Les limites et les défauts de cet enseignement étaient ceux que l'on peut en conclure d'après les méthodes empruntées à la décadence espagnole, les tardives et rares communications avec le monde et la cruauté du fanatisme religieux. Malgré cela, la répartition sans loi contrôlée qui distribue les supériorités naturelles de l'esprit avait donné à la tradition de ces écoles des hommes illustres et au cerveau d'envergure. C'est là que res-

pira, au crépuscule de la colonie, la pensée intrépide d'Espejo, noble personnification de ce groupe prophétique de créoles inquiets et studieux qui précéda l'émancipation américaine, révolutionnaire des idées que répandit au sein même de la métropole sa propagande pour la réforme des méthodes de l'éducation. Là, dans la première moitié du XVIIIe siècle, avec les maigres moyens de la physique scholastique, se forma pour les sciences naturelles Maldonado, le précurseur de Caldas, l'ami d'Humboldt et de La Condamine, honoré par les académies d'Europe. Là naquit l'éloquence de Mejia, l'orateur des Cortès de Cadix, qui ne fut surpassé ni en ces Cortès ni dans toute l'Amérique de sa génération. Là Olmedo, le poète des victoires, prit le premier goût des humanités.

La plus précoce marque d'influences étrangères à la condition native de la colonie qui soit arrivée dans cette ambiance claustrale, eut pour origine, dès le milieu du XVIIIe siècle, le passage des expéditions scientifiques qui commencent avec celle de La Condamine et Bouguer, lesquels accompagnés des Espagnols Juan et Ulloa, avaient pour objet de déterminer dans la région équinoxiale la mesure d'un degré de méridien ; expédition qui fut suivie par celle du botaniste Mutis et, au commencement du XIXe siècle, par celle de Humboldt et Bompland. De ces missions laïques, dont la présence dut attirer à soi toute l'attention et tout l'intérêt dans la monotone simplicité de cette vie de village, il resta, dans les esprits les plus avancés de la classe cultivée, une certaine émulation pour un genre d'études qui ne fussent point théologiques ou grammaticales, en même temps que s'insinuaient comme à la dérobée, avec les premières notions de science positive et les premiers souhaits d'amélioration matérielle, de vagues échos de la philosophie révolutionnaire. Dans la dernière décade du XVIIIe siècle, il se fonda à Quito, dans un but de développement cultural et économique qui révélait une certaine inquiétude pleine de présages, une association

qu'on appela *École de la Concorde* et sous les auspices de laquelle la docte plume d'Espejo commença de rédiger un périodique de propagande. Ce fut ainsi qu'un certain ferment d'idées de liberté et de réforme se mêla au levain de rivalités d'origine et d'instincts de patrie qui prépara le mouvement manqué de 1809. L'aristocratie de Quito eut à cette époque des esprits libéraux et généreux, comme le comte de Casa-Jijon, soutien d'un noble et enthousiaste utilitarisme, à la manière de Jovellanos ou de Compomanes, et le marquis de Selva Alegre qui, après avoir favorisé de ses deniers toute entreprise de culture, contribua à glorifier, par son martyre, l'infortune de ce premier soulèvement. Mais ni ces énergies de nature libérale qui participèrent à l'œuvre de l'indépendance, ni celles qui, l'œuvre consommée, persévérèrent dans le même sens, particulièrement pendant la mémorable administration de Rocafuerte, n'avaient ôté à cette société, à l'époque où Montalvo faisait son éducation, les traits essentiels qui faisaient d'elle, en Amérique, le refuge le plus intact et le plus résistant de la tradition du missionnaire et du conquérant.

El Mirador de Prospero, 1913.

BOLIVAR

Grand par la pensée, grand dans l'action, grand dans la gloire, grand dans l'infortune, grand pour magnifier la part d'impureté contenue dans l'âme des grands, et grand pour porter, dans l'abandon et dans la mort, la tragique expiation de la grandeur. Il y a bien des vies humaines qui composent une harmonie plus parfaite, un ordre moral ou esthétique plus pur ; il en est peu qui offrent un caractère aussi constant de grandeur et de force, peu qui subjuguent avec un aussi violent empire les sympathies de l'imagination héroïque.

Quand on considère cette personnification superbe d'énergie native, dans le milieu et au moment où elle apparaît, on pense que toute la spontanéité contenue, toute la lumière et la couleur avarement mesurées à l'existence inerte des dix générations soumises au joug colonial, se concentrèrent par une revanche soudaine dans la vie d'un seul individu et dans une conscience unique. Virtualité infinie, le génie est éternellement en attente dans le fond de la société des hommes comme le rayon au sein de la nuée. Pour passer à l'acte, il a besoin de l'occasion. La seule chose dont il dépende c'est le stimulant initial qui le détache et l'abandonne à son incoercible liberté ; mais ce stimulant est la condition que se réserve le Destin, car il est amené à son heure par l'ordre de la société qui éprouve et sollicite le mouvement innovateur.

Une longue suite de générations peut passer sans que l'extraordinaire faculté qui dort, voilée sous des formes communes, trouve une œuvre digne d'elle à quoi s'employer ; et lorsque, dans la génération prédestinée, le débordement d'une aspiration, la maturité d'un besoin amènent l'occasion propice, il arrive que la réponse au silencieux appel parte d'une vie qui avait commencé de s'écouler, ignorante de ses richesses cachées, dans un sens différent de celui où doit la transfigurer la gloire.

Il y a quelque chose de cette exaltation subite dans l'héroïsme de Bolivar. Dès que sa conscience s'ouvrit au monde, il vit s'approcher le moment de la Révolution, prenant part aux vœux qui la préparaient dans la secrète agitation des esprits ; mais ce vague bouillonnement intérieur ne marqua en rien sa jeunesse qui, dans sa partie expressive et plastique, eut un caractère distinct de celui qu'on y chercherait comme indice des suprêmes énergies de l'action. Son premier rêve fut de beauté, de magnificence et de plaisir. Si la fatalité de l'histoire avait placé hors de son époque l'heure de l'émancipation, il eût mené la vie du grand seigneur, raffiné et inquiet, qui s'annonçait comme la sienne lorsqu'il partageait son temps entre ses voyages, la retraite de sa propriété de San Mateo et la société de la Caracas mondaine et académique des derniers jours de la colonie.

Quelque éclat de l'âme d'Alcibiade semble se refléter sur le bronze de cette figure de patricien jeune et sensuel, possesseur inconscient de la flamme du génie, chez qui l'atmosphère de l'Europe, allumée au feu des premières guerres napoléoniennes, suscita le sentiment de la liberté politique comme une tendance de supériorité et de noblesse, cette figure toute marquée de l'accent classique, et hostile, en sa plus intime essence, à toute passion démagogique et vulgaire. A ce moment la gloire ne s'annonçait pas encore, mais cet éclat qui l'imite là où il n'y aura de place que pour elle. Dans l'auréole de sa jeunesse

étaient unis l'illustration de la naissance, les ressources d'un vaste patrimoine, tous les dons de l'intelligence et des grandes manières, rehaussés par la finesse du goût littéraire et la passion de la vie en beauté.

Cette première enveloppe de sa personnalité ne disparut pas totalement avec la révélation de son âme profonde. « Homme esthétique », comme on l'a dit de Platon et comme on pourrait le dire, par extension, de toute une caste d'esprits, il continua de l'être lorsque le génie l'éleva sur les hauteurs ; et héros, il eut l'élégance héroïque : la préoccupation du geste sculptural, du maintien noble, de l'attitude élégante et imposante. Elles peuvent paraître d'un histrion à ceux qui ne sont pas arrivés à une pleine compréhension de sa personnalité, mais elles constituent le trait complétant spontanément et harmonieusement la figure de ces hommes d'action chez qui le génie de la guerre, à cause de la finalité visionnaire et créatrice qui le meut, confine à la nature de l'artiste et participe au caractère de ses passions. Taine n'a-t-il point assimilé, dans une rigoureuse analyse psychologique, l'épée de Napoléon au ciseau de sculpteur de Michel-Ange, en tant qu'instruments d'une même faculté souveraine, que l'un exerce dans les entrailles insensibles du marbre et l'autre dans celles, vivantes et souffrantes, de la réalité ?...

Tel il apparaît, du jour où il célébra ses épousailles avec la vocation, qui déjà l'inquiétait d'amour, quand, de passage à Rome, il monte, comme emporté par une divinité, à la solitude de l'Aventin aux pieds de quoi il regarde s'étendre la vaste mer de souvenirs de liberté et de grandeur ; et comme parlant à la conscience de cette antiquité, il jura de délivrer un monde. Tel il apparaît à Caracas, quand, au milieu de l'épouvante du tremblement de terre qui démolit la ville au commencement de la révolution, il dresse, sur les ruines convulsées de l'église de Saint-Hyacinthe, sa figure nerveuse et altière et là, en présence de la multitude effrayée, il éclate en ces paroles superbes, à

côté desquelles pâlit l'imprécation fameuse d'Ajax fils de Télamon : « Si la Nature se met contre nous, nous lutterons avec elle et nous la soumettrons. »

Dans la bataille, dans le triomphe, dans l'entrée dans les villes, dans l'exercice du pouvoir ou parmi la pompe des fêtes, toujours brille en lui le même sentiment instinctif de ce que nous pourrions appeler la forme plastique de l'héroïsme et de la gloire. Tandis qu'il organise l'activité fébrile d'une guerre implacable, il garde encore assez de souffle dans l'imagination pour honorer, en style solennel, la mémoire et l'exemple des siens avec un apparat comme celui de ce cortège, semblable à une cérémonie païenne, qui porta en triomphe le cœur de Girardot dans une urne gardée par l'armée, depuis Barbula, où eut lieu la mort du héros jusqu'à Caracas.

Dans la mémoire de ses contemporains, est restée empreinte la majesté antique du geste et de l'attitude avec lesquels, la Colombie constituée, il pénétra dans l'enceinte de la première assemblée afin d'y résigner le mandat des peuples. Devant les choses souveraines et magnifiques du monde matériel, il éprouve une sorte d'émulation qui le pousse à s'efforcer de faire lui-même partie de l'imposant spectacle, et à y commander comme protagoniste. Dans son ascension du Chimborazo, qui explique la rhétorique violente, mais sincère en son emphase, du « Délire » [1] on discerne, plus que tout autre sentiment, l'orgueil de monter, de marcher sur le front du colosse, d'arriver plus haut que La Condamine, plus haut qu'Humboldt, là où nulle trace ne précède la sienne.

Une autre fois, il veut admirer la sublimité du Tequendama. Là son esprit et la Nature composent un accord qui exalte, comme une influence de Dyonisos. Divisant le courant des eaux, et juste au point où elles vont se précipiter, il

1. Titre d'une page de Bolivar, racontant son ascension sur le Chimborazo.

y a une pierre distante du bord de l'exacte longueur que mesure le saut d'un homme. Bolivar, sans quitter ses bottes au talon ferré, s'élance d'un bond sur cette pierre polie par l'écume et, la prenant pour piédestal, dresse la tête, incapable de vertige, au-dessus de l'horreur vorace de l'abîme.

C'était, ainsi qu'il convient à la grandeur héroïque, une conséquence, modifiée, de ce même caractère de sa jeunesse qui le fit écrire, tandis qu'il effeuillait dans les cours européennes les roses de ses vingt ans, cette confession, dans une lettre à la baronne de Trobriand : « J'aime moins les plaisirs que le faste, parce qu'il me semble que le faste a un faux air de gloire ». Et cela venait tellement du fond de sa nature que, en vérité, il n'y eut jamais de caractère plus exempt de tout artifice et de toute affectation emphatique. Il n'y en eut jamais, probablement, de plus spontané et de plus livré à l'inspiration.

Tout est illumination dans ses projets, tout est emportement dans son œuvre. Son esprit est de ceux qui révèlent la présence de cette mystérieuse sorte de pensée et d'action qui échappe à la conscience de celui qui la possède et qui, exaltant ses effets beaucoup plus haut que n'atteindrait l'intention délibérée et prudente, rattache les œuvres les plus élevées de l'homme à cette aveugle force de l'instinct, qui travaille l'architecture du nid, oriente l'élan du vol et assure le coup de la griffe. Ainsi, pour ses victoires, c'est la conception soudaine, la foudroyante et juste exécution qui les lui valent. Et dans la déroute, une espèce de faculté *antéenne*, comme on ne la retrouve à un tel degré chez aucun héros, un étrange pouvoir de se redresser d'autant plus haut que la chute fut plus rude et plus basse, une sorte d'assimilation tonifiante des profits de l'adversité et de l'opprobre non pas en vertu de l'éducation de l'expérience, mais par la réaction inconsciente et immédiate d'une nature qui en dégage sa propre loi. Sa physionomie de guerrier a dans ce trait le signe qui la caractérise. C'est ce qu'entendait son adver-

saire, le général espagnol Morillo, dans ces quelques mots : « Plus à craindre vaincu que vainqueur. »

*
* *

Ses campagnes ne sont pas le développement graduel et systématique d'un plan savant et réfléchi, qui procède par parties, retenant et assurant ce qui a été laissé en arrière et proportionnant l'audace à la mesure judicieuse des forces. Elles sont comme d'énormes assauts, de gigantesques vagues qui alternent, suivant un rythme inégal, avec des chutes et des reculs, non moins violents et épouvantables, — l'effort qui se dressait, irrésistible, s'effondrant tout à coup pour ressurgir aussitôt, ailleurs et sous une autre forme, et avec plus de vigueur, jusqu'à ce qu'un élan plus fort et plus sûr que les autres surpasse le point à partir duquel le recul ne puisse plus se produire, et alors, la victoire s'installe, et croît, et se propage comme les eaux de l'inondation ; et, de nœud en nœud de la chaîne des Andes, chaque montagne est un jalon de victoire.

Personne n'a éprouvé plus souvent ni en moins de temps l'alternative du triomphe avec l'éclat et l'honneur suprêmes, et de l'anéantissement et de la déchéance sans espoir — pour les autres — de relèvement. Révolutionnaire avorté et proscrit, faute de haute réputation et de moyens matériels d'action, il s'élève d'un bond au pinacle de la gloire militaire et de l'autorité de chef avec cette étonnante campagne de 1813 qu'il entame, à la tête d'un demi-millier d'hommes et qui le porte, en cent et quelques jours d'un triomphal transport, du versant néogrenadien des Andes au palais des capitaines de Caracas où, mieux que des honneurs et que des pouvoirs passagers, il attache pour toujours à son nom son titre de Libérateur.

Il s'est à peine écoulé un an de cela que les côtes de la mer Caraïbe le voient fuir, abandonné et renié par les siens : en

poussière, semble-t-il, toute cette gloire qui ne peut pas même le défendre de la colère avec laquelle on l'accuse, ni de l'ingratitude dont on l'outrage. Mais quand on cherche où vient de s'abîmer son humiliation, on le voit de nouveau là-haut, saisissant la barre de la Nouvelle-Grenade, qui faiblissait, entrant avec la liberté à Bogota, comme tout à l'heure à Caracas... et, à peine a-t-on tourné cette page qu'il apparaît, une fois encore, désobéi, et forcé d'abandonner aux mains d'un rival obscur les armes avec lesquelles il s'apprêtait à entrer au Vénézuéla ; et, alors, sa réapparition a lieu à Haïti, d'où avec toujours le même but, il part, commandant une expédition qui, par deux fois, prend pied à Costafirme et les deux fois finit par être repoussée, la dernière étant une ruine nouvelle de son pouvoir et de son crédit, entre les outrages de la plèbe et l'arrogance des ambitions rivales.

Mais l'autorité naturelle qui émane de lui est une force irrésistible, comme toute volonté de la nature, et il faut peu de temps pour que ces cris s'apaisent, pour que ses rivaux le reconnaissent et lui obéissent, pour que les destinées de la révolution soient de nouveau entre ses mains, depuis la Guyane, où Piar a assumé la responsabilité des campagnes à venir jusqu'aux plaines d'Apure, où s'agitent les bouillonnantes bandes de Paez. Il fonde un gouvernement, il guerroie, il étouffe toute rébellion chez les siens ; l'adversité le poursuit, implacable, à La Puerta, à Ortiz, à Rincon de los Toros et une nuit, après la suprême déroute, un homme, sans compagnon et sans cheval, s'enfuit, en se cachant dans l'épaisseur des bois, jusqu'à ce que, à la lumière de l'aurore, il réunisse une escorte de cavaliers dispersés, avec lesquels il recherche sa route.

C'est Bolivar, qui, son armée et son autorité perdues — et n'était-ce pas beaucoup puisque c'était de lui ? — c'est Bolivar qui va, pour se forger une autorité nouvelle et une nouvelle armée. Il ne tardera point à obtenir l'une et l'autre : l'autorité, affermie par la sanction d'une assemblée qui lui donne le sceau

constitutionnel, l'armée, plus régulière et mieux organisée que toutes celles qu'il avait eues jusqu'alors.

C'est le moment où sa constance inébranlable va subjuguer et très fermement s'attacher les caprices du sort. La lumière de son génie lui montre les destinées de la révolution assurées par la reconquête de la Nouvelle-Grenade.

Pour reconquérir la Nouvelle-Grenade, il faut escalader les Andes, après avoir passé de larges marais, de puissants fleuves ; puis c'est l'arrêt de l'hiver, et la grande entreprise s'exécute avec une armée à peu près nue. D'autres passages de montagnes ont pu être plus habiles et de stratégie plus exemplaire ; il n'en est aucun d'aussi audacieux, aucun d'aussi héroïque et légendaire. Deux mille cinq cents hommes montent sur les pentes orientales de la Cordillère et sur celles de l'ouest descend un nombre moindre encore de spectres, et ces spectres sont ceux des hommes qui étaient les plus forts de corps et de courage, car les faibles restèrent sur la neige, dans les torrents, dans les hauteurs, où l'air manque aux poumons.

Et avec les spectres des forts on gagne Boyaca, qui ouvre la route du haut-plateau où la Colombie doit placer son centre, et de retour du haut-plateau on gagne Carabobo, qui ouvre vers l'est le passage de Caracas, et de cet instant, la domination espagnole est morte sur toute l'étendue qui va des bouches de l'Orénoque à l'isthme de Panama. De cet instant, après les vicissitudes de cette guerre incertaine et difficile, voici que la victoire soumise et ensorcelée fait de ses bras inclinés vers le sud comme une pente irrésistible pour que le torrent des armes émancipatrices coure se confondre avec cet autre qui vient des Andes argentines, en annonçant son arrivée par l'écho des dianes triomphales de Chacabuco et de Maipo. La Colombie a complété ses frontières, depuis qu'elle a mis sous « l'écharpe d'Iris » les volcans de l'Équateur, et elle est libre pour toujours.

Mais il reste encore à Bolivar à lutter pour l'Amérique, qui

est plus sa patrie que la Colombie. San Martin lui fait face, laurier pour laurier. La gloire de ce qu'il faut faire encore n'est pas une ambition qui se puisse partager. Lorsqu'il s'agit de déterminer lequel des deux doit en jouir, chez l'un il a suffi de la conscience de sa supériorité, chez l'autre sa loyale et noble soumission. Bolivar sera celui qui achève comme les campagnes du Nord, celles du Sud. Et comme à Bogota, comme à Caracas, comme à Quito, le libérateur de l'Amérique entre à Lima ; et tandis que la dernière armée espagnole, nombreuse et forte, s'apprête à l'attendre et que lui s'occupe de disposer la sienne, malade et souffrante encore, il entend qu'on lui demande : « Que pensez-vous faire, maintenant ? » — « Triompher », répond-il avec une simplicité spartiate.

Et il triomphe, il triomphe après avoir traversé les gorges des Andes, à l'altitude du condor, comme à la veille de Boyaca que maintenant recommence Junin et il triomphe avec l'élan de Junin, par le bras de Sucre, à Ayacucho, où quatorze généraux d'Espagne livrent, en tendant la poignée de leurs épées rendues, les titres de cette propriété fabuleuse que Colon avait mis, trois cents ans auparavant, entre les mains d'Isabelle et de Ferdinand.

L'œuvre de Bolivar est accomplie, mais l'aspiration et les souffles héroïques la dépassent encore. Le héros fait de plus grands rêves : il voudrait arriver aux rives de la Plata où souffre, sous la conquête, un peuple arraché à la communauté qui triompha à Ayacucho, il voudrait être aussi pour lui le libérateur, repousser jusqu'à la cour même du Brésil les armées impériales, y fonder la république et, remontant le cours de l'Amazone, comme Alexandre les fleuves mystérieux de l'Orient, fermer l'immense ellipse de gloire sur le sol colombien et aller organiser et parachever l'harmonie éternelle de son œuvre dans l'assemblée amphyctionique de Panama.

*
* *

L'ensemble de cet héroïsme tempétueux est d'un caractère singulier et unique en son genre dans l'histoire. Il l'est par le vigoureux sceau personnel du héros lui-même, et il l'est aussi, en ce que son action se relie de façon étroite et indissoluble avec maintes particularités intimes du milieu où il naît et se développe. Et c'est ce dernier point qui constitue une des dissemblances qui creusent un si large abîme entre Bolivar et celui qui partage avec lui, en Amérique, la gloire du libérateur. San Martin pourrait sortir de son décor sans changer de caractère ni détonner au milieu d'autres peuples et d'autres épopées. Sa sévère statue échangerait sans inconvénient le piédestal des Andes pour celui des Pyrénées, des Alpes ou des Montagnes Rocheuses. Imaginons-le à côté de Turenne : il mériterait d'hériter de son épée prévoyante et sûre et de sa noble et simple gravité.

Transportons-le près de Washington : il pourrait être le plus illustre de ses compagnons d'armes et le plus exemplaire de ses élèves. Mettons-le dans les guerres de la Révolution et de l'Empire; il remplacerait l'austère Hoche, quand il échoue, ou le prudent Moreau quand il est proscrit. Il est, considéré à part du grand dessein auquel il obéit, le type abstrait du soldat qui trouve son cadre propre en tout temps de guerre organisée, parce qu'il exige, non l'originalité de la couleur, mais le ferme et simple dessin de certaines conditions supérieures d'intelligence et de volonté que le caractère de l'homme reproduit malgré les différences des races et des siècles.

Par contre, la figure de Bolivar ne souffre d'autre adaptation que celle à quoi il fut réellement soumis. Hors de notre Amérique, et luttant pour une autre liberté que la nôtre, elle eût été affaiblie ou mutilée. Bolivar, le révolutionnaire, le *monto-*

nero, le général, le *caudillo*, le tribun, le législateur, le président... tout d'une pièce et tout à sa manière, est une originalité irréductible, qui suppose et inclut celle de la terre dont il fut nourri et des moyens dont il a disposé.

Il ne guerroie point comme un stratège européen, ni il n'emploie pour réaliser ses rêves de fondateur autre chose que les éléments épars des institutions basées sur l'expérience de la raison universelle, ni il ne laisse, dans l'ensemble, une image de lui qui ressemble à rien du passé. C'est pour cela qu'il nous passionne et nous attache, et qu'il sera toujours le héros par excellence, représentatif de l'éternelle unité hispano-américaine. Plus en grand et plus hautement que les chefs régionaux, en qui s'individualisa l'originalité d'une demi-barbarie, il personnifie ce qu'il y a de caractéristique et de particulier dans notre histoire. Il est la terre d'Amérique balayée par le souffle du génie qui transmue son arome et sa saveur en propriétés de l'esprit et fait s'en exhaler, en une vive flamme, un héroïsme distinct et original.

La révolution de l'indépendance sud-américaine, dans les deux centres où elle éclate et où elle se répand : l'Orénoque et la Plata, manifeste une même dualité de caractère et de formes. Elle comprend, dans les deux centres, l'initiative des villes, qui est une révolution d'idées et le soulèvement des campagnes, qui est une révolte d'instincts. Dans l'esprit des villes, la maturité de son propre développement et les influences venues de l'extérieur dégagèrent l'idée de patrie comme association politique et la conception de la liberté à exercer au sein d'institutions régulières. Délibérations d'assemblées, propagande oratoire, milices organisées furent les moyens d'action.

Mais dans les *llanos* étendus qui s'ouvrent immédiatement autour de la vallée de Caracas jusqu'aux rives de l'Orénoque et dans les vastes *pampas* placés entre les Andes argentines et les bords du Parana et de l'Uruguay, ainsi que dans les

cuchillas qui ondoient à l'ouest de l'Uruguay, vers l'Océan, la civilisation coloniale, en tâchant de forcer l'entrée du désert qui lui opposait en guise de bouclier son étendue infinie, n'était parvenue qu'à y clairsemer une population quasi nomade, qui vivait dans une demi-barbarie pastorale, pas très différente de celle du Bédouin arabe ou de l'Hébreu du temps d'Abraham et de Jacob ; et ils vivaient davantage sur le dos de leurs chevaux que sur la terre ferme, ceux qui étaient les maîtres de vastes solitudes s'étendant entre l'un et l'autre des *hatos* du Nord ou l'une et l'autre des *estancias* du Sud.

L'homme de cette société, à peine solidaire et cohérente, est le *llanero* du Vénézuéla, le *gaucho* de la Plata, le centaure indompté sculpté par les vents et les soleils du désert dans l'argile pétrie du sang du conquérant et de l'indigène, très beau type d'intégrité humaine toute nue, d'héroïsme naturel et spontané, dont le génie sauvage était destiné à donner une force d'action irrésistible, et de caractère plastique et de couleur à l'épopée du sein de laquelle se dresseraient, triomphantes, les destinées de l'Amérique. En réalité cette force était étrangère, originellement, à toute aspiration pour une patrie constituée et à toute notion de droits politiques avec lesquels elle aurait pu s'avancer de manière consciente, pour prendre place dans la lutte provoquée par les hommes des villes. Artigas, au Sud, la rallia, dès le commencement, aux étendards de la Révolution ; Boves et Yañez, au Nord, la lâchèrent pour défendre la résistance espagnole, et enfin Paez, au même endroit, la gagna définitivement à la cause américaine.

Parce que le sentiment très vif de liberté, qui constituait la vertu irrésistible de cette force déchaînée par la tentation de la guerre, était celui d'une liberté antérieure à n'importe quelle espèce de sentiment politique et même patriotique : la liberté primitive, barbare, crûment individualiste, qui ne se connaît d'autres pactes que ceux de la Nature, ni ne se satisfait qu'en

se précipitant, incoercible, à travers l'espace ouvert, au-dessus de tout obstacle légal et de toute participation à l'ordre social, la liberté de la bande et de la horde, c'est celle-là qui dans l'occasion la plus critique de l'histoire humaine, accourut détruire un monde caduc et sur ses ruines agiter le berceau d'un monde nouveau, dans ses rafales de candeur et d'énergie.

La seule espèce d'autorité conciliable avec cet instinct si libre était l'autorité personnelle, capable de le guider vers son épanouissement le plus franc et le plus dominateur par le prestige du plus fort, du plus brave ou du plus habile; et c'est ainsi que s'éleva, au-dessus des multitudes inquiètes des campagnes, la souveraineté du *caudillo*, comme celle du primitif chef germain qui réunissait autour de soi sa vaste famille guerrière, sans autre communauté de buts ni de stimulants que l'attachement filial à sa personne.

Menée par l'autorité des chefs, cette démocratie barbare vint grossir le torrent de la révolution, en acquit le sentiment et la conscience et jeta dans son sein l'âpre ferment populaire qui contraste avec les tendances oligarchiques de l'aristocratie des villes, en même temps qu'elle imprimait aux formes de la guerre la marque d'originalité et de pittoresque américanisme qui devait les déterminer et les différencier dans l'histoire.

En face de l'armée régulière, ou en liaison avec elle, apparurent la tactique et la stratégie instinctive des *montoneros*, qui remplace les effets du calcul et de la discipline par la valeur brute et par l'agilité héroïque, ce guerroiement dont les seuls moyens essentiels sont la vivacité d'éclair du poulain à peine dompté et intégrant presque les qualités de l'homme dans un seul organisme de centaure, et la fermeté de la lance brandie d'un poing de titan dans les charges formidables qui dévorent l'étendue de la plaine soumise.

Bolivar à son autorité et à son prestige subordonna cette force, en complément de celle qu'il possédait à l'origine en les idées, en

l'esprit des villes, en l'armée organisée. Il comprit, dans sa représentation héroïque, aussi celle de cette moitié originale et instinctive de la révolution américaine, parce qu'il se trouvait lui-même dans son milieu et qu'il eut pour vassaux ses immédiates personnifications. Paez, l'intrépide chef de *llaneros*, le reconnaît, et se soumet à lui, dès leur première entrevue, quand il vient de refaire son prestige, perdu dans la malheureuse expédition de Los Cayos, et désormais les deux rênes de la révolution sont dans les mains de Bolivar, et la désastreuse campagne de 1817 à 1818 montre, concertées, les ressources de l'instinct maître du territoire et celle de l'aptitude guerrière supérieure et adéquate. Dans les vastes plaines de l'Apure, le Libérateur vit et combat avec cette soldatesque primitive et géniale qui doit ensuite lui donner des hommes pour le suivre dans la traversée des Andes et pour former l'avant-garde avec laquelle il vaincra à Carabobo.

Il satisfaisait, pour être à l'aise en ce milieu, à la condition suprême, dont la possession est un titre de supériorité et de domination, comme son absence dénote qu'on y est étranger, et qu'on est faible : la condition du cavalier virtuose, du dompteur de poulains, de l'insatiable buveur de vent sur le cheval lâché ventre à terre, derrière le gibier fugitif, ou pour le simple plaisir de se précipiter vers la fuite idéale de l'horizon. L'Alcibiade, l'écrivain, le diplomate de Caracas était, quand l'occasion s'y prêtait, le gaucho des pampas du Nord : le llanero.

Ce contact intime avec l'originalité américaine ne fut jamais donné à San Martin. Le capitaine du Sud, parti d'Amérique lors de ses premières années et revenu dans un âge mûr, sans autre rapport avec ce milieu, pendant un temps si long, que son image lointaine, suffisante pour maintenir et affiner la constance de l'amour, mais incapable de cette opération subtile qui infuse au plus profond de la nature de l'homme l'air de la patrie, réalisa son œuvre d'organisateur et de stratège sans

avoir besoin de se retremper aux sources vives du sentiment populaire, où la passion de la liberté se donnait carrière avec un élan turbulent et indompté, auquel jamais n'aurait pu se prêter un soldat aussi durement trempé. La coopération, accidentelle, avec les montoneros de Guëmes ne raccourcit point ces distances.

Au Sud, la révolution a une orbite pour le militaire, une autre pour le caudillo. Le militaire, c'est San Martin, Belgrano, ou Rondeau. Le caudillo c'est Artigas, Guëmes ou Lopez. Celui-ci soulève les foules et les soumet à son prestige personnel et prophétique ; celui-là met en marche des armées de ligne et se met avec elles au service d'une autorité civile.

Chez Bolivar, les deux natures sont mêlées, les deux fonctions se confondent. Artigas plus San Martin, c'est Bolivar. Et il faudrait encore ajouter les traits de Moreno, pour ce qui concerne l'écrivain et le tribun. Bolivar incarne, dans une totale complexité de moyens et de formes, l'énergie de la révolution, depuis le moment où, à son incertaine aurore, il lui ouvrit la route, comme conspirateur et comme diplomate, jusqu'à celui où, cette révolution déclarée, il agite pour elle les peuples avec l'autorité du caudillo, il répand le verbe qui l'annonce dans sa parole écrite et prononcée, il la guide jusqu'à ses dernières victoires avec l'inspiration du génie militaire et finalement, l'organise comme législateur et la gouverne comme politique.

*
* *

C'est pour tout cela que le servit sa naturelle et magnifique multiplicité de facultés. Le génie, qui est souvent l'unité la plus simple, est aussi d'habitude harmonie étonnante. Parfois cette énergie mystérieuse se concentre et s'enferme dans une seule faculté, dans une puissance unique de l'âme, que ce soit l'observation, la fantaisie, la pensée discursive, le caractère moral

ou la volonté agissante, et alors brille le génie de vocation restreinte et monotone qui, s'il naquit pour la guerre, la fait en silence, sombre et incapable de fatigue, comme Charles XII de Suède ; si c'est pour l'art, passe sa vie, comme Flaubert, au jeu de la beauté, regardant avec une indifférence d'enfant les autres choses du monde ; et si c'est pour la pensée, vit dans la société exclusive des idées, comme Kant, dans un immuable isolement de somnambule.

La faculté souveraine s'augmente en occupant la place et en soustrayant la force des autres, et prend son vol, comme l'aigle solitaire et dominateur, sur l'austérité déserte du paysage intérieur. Mais il n'est pas rare que, loin d'agir comme pouvoir ascétique et jaloux, elle agisse comme une formule d'évocation ou comme une semence féconde ; pour la révéler et pour la compléter, elle suscite des vocations secondaires qui rivalisent d'ardeur à la servir et, comme derrière l'aigle-parangon, des abîmes et des cimes de l'âme prendraient leur essor d'autres plus petits aigles qui composeraient leur suite, la puissance du génie se déploie en troupes d'aptitudes distinctes, qui d'accord fendent l'espace dans la direction du même sommet. A cette image correspondent les génies complets et harmonieux, ceux en qui toute la sphère de l'âme semble brûler d'une seule lumière d'élection : tantôt l'imagination artistique occupe le centre de cette sphère, comme chez Léonard, tantôt l'invention poétique, comme chez Gœthe, tantôt, comme chez César ou Napoléon, la volonté héroïque. L'architecture mentale de ces multiples esprits s'élève d'autant plus hardiment que la vocation ou faculté qui en occupe le centre — le *carat royal*, pour parler comme Gracian — trouve à s'orienter, d'une manière ferme et résolue, dans une grande œuvre concentrée, dans une idée constante qui lui imprime une forte unité et à laquelle puissent collaborer en même temps toutes les aptitudes vassales, de sorte que, au sein de cette unité énergique, apparaisse, dans

son action, la variété la plus riche et la plus harmonieuse.

Bolivar était un génie de ce genre. Toutes les activités de son vaste esprit, toutes les sortes de supériorité qu'il possédait se subordonnaient à un dessein final et contribuaient à une grande œuvre : le dessein et l'œuvre du libérateur et, groupées autour de la faculté centrale et dominante qui est celle de l'action guerrière, à cette unité participent l'intuition du jugement politique, le pouvoir de l'aptitude oratoire et le don du style littéraire.

De jugement politique, personne, dans la révolution d'Amérique, n'en eut de plus grand, de plus lumineux et de plus pénétrant, de plus original et de plus créateur, quoique pas mal de ses contemporains le surpassassent dans l'art concret du gouvernement et dans l'instinct des réalités immédiates. Lui, il voyait l'avenir plus clairement que le présent. De la Jamaïque, en 1815, alors que le terme de la révolution est encore bien lointain et bien obscur, il écrit cette étonnante lettre brûlante d'éclairs prophétiques, où il prévoit le sort de chacun des peuples hispano-américains après leur indépendance, prédisant ainsi la vie de calme ordonné du Chili, comme le despotisme qui devait survenir à la Plata avec Rosas.

Le système d'organisation proposé en 1819 au congrès d'Angostura manifeste, en compensation de ce qu'il a d'hybride et d'utopique, la critique pénétrante et audacieuse des modèles politiques que fournissait l'expérience et, en matière constitutionnelle, une faculté constructive qui cherche à s'appuyer sur la considération des différences et des particularités du milieu auquel elle doit s'appliquer.

Cette faculté prend encore plus d'ampleur et de caractère dans la constitution bolivienne, étendue aussitôt au Pérou, œuvre de l'apogée de son génie et de sa fortune, où les rêves de son ambition forment un étrange ensemble avec des traits d'une invention innovatrice qui a mérité l'attention et l'analyse des « constitutionnalistes », comme cette idée d'un « pouvoir électoral ».

sélection de la totalité des citoyens dans la proportion d'un sur dix, et à qui eût appartenu d'élire ou de proposer les fonctionnaires publics.

En même temps que de ces plans constitutionnels, l'activité de sa pensée, aux jours de la plénitude de sa gloire, était occupée de la manière de réaliser sa vieille aspiration d'unir, en un ferme nœud fédéral, les nouveaux peuples d'Amérique, du golfe du Mexique au détroit de Magellan. Sauf la réalisation héroïque de l'indépendance, on ne rencontre pas chez le libérateur de mérite plus glorieux que la passion fervente avec laquelle il éprouva la naturelle fraternité des peuples hispano-américains et l'inébranlable foi avec laquelle il aspira à laisser son unité idéale, consacrée par une réelle unité politique.

Cette idée d'unité n'était pas pour lui différente de l'idée de l'émancipation : c'étaient deux phases d'une identique pensée ; et de même que pas seulement un instant il ne rêva d'une indépendance limitée aux bornes du Vénézuela ni des trois peuples de la Colombie, mais qu'il vit toujours au contraire dans la totale étendue du continent le théâtre indivisible de la révolution, il ne crut jamais non plus que la confraternité pour la guerre pût finir dans la séparation que consacrent les frontières internationales.

L'Amérique émancipée se représenta, dès le premier moment, à son esprit, comme une indissoluble confédération de peuples : non pas dans le sens vague d'une amicale concorde ou d'une alliance employée à soutenir le fait de l'émancipation, mais dans celui, concret et positif, d'une organisation qui donnât une conscience politique commune aux autonomies déterminées par la structure des vice-royautés dissoutes.

Dans l'isthme de Panama, où se joignent les deux moitiés de l'Amérique et où les deux océans s'approchent, il croyait voir le lieu prédestiné de l'assemblée fédérale, où la nouvelle amphictyonie eût dressé sa tribune, comme l'amphictyonie

d'Athènes dans l'isthme de Corinthe. Dès que, résidant à Caracas, après la campagne de 1813, il gouverne pour la première fois au nom de l'Amérique, commence à se montrer dans sa politique cette idée de l'unité continentale, qui doit constituer la récompense suprême à désirer, quand il sera vainqueur et arbitre d'un monde.

La réalité immédiate s'est refusée à admettre son rêve : mille forces de séparation qui travaillaient à briser l'empire colonial, depuis l'immensité des distances physiques, des moyens réguliers de communication, jusqu'aux rivalités et aux méfiances de peuple à peuple, fondées soit sur une relative opposition d'intérêts, soit sur le maintien de prépondérances personnelles, rendaient prématurée et utopique la grande pensée qui aujourd'hui encore s'étend bien au delà de l'horizon visible, et pas même l'unité partielle de la Colombie ne parvint à subsister. Qu'importe? La géniale vision ne laissait pas pour cela d'anticiper sur la convergence nécessaire — quoiqu'elle dût être difficile et lente — des destinées de ces peuples : la réalité triomphale et inéluctable d'un avenir qui justifiera d'autant plus l'intuition prophétique du regard parvenu jusqu'à lui qu'on l'aura imaginé plus lointain.

Dans le domaine formel et organique, l'unité tentée par Bolivar ne sera jamais plus qu'un souvenir historique, mais sous cette écorce temporaire il y a la vertu immortelle de l'idée. Quand on glorifie en Mazzini, en d'Azeglio ou en Gioberti la foi annonciatrice et propagatrice de l'Italie une, on ne prend pas garde aux méthodes d'union qu'ils proposèrent, mais à la ferveur efficace avec laquelle ils tendirent à l'essentiel de leur grand objectif.

Dans un délai plus ou moins grand, sous une forme ou une autre, un lien politique unira un jour les peuples de notre Amérique et ce jour-là, c'est la pensée du Libérateur qui ressuscitera et triomphera, et ce sera son nom qui méritera, avant tout autre, de symboliser la gloire d'un si haut moment.

Le régime du consulat à vie, que Bolivar préconisait, ne pouvait résoudre, ni le problème de la confédération de ces peuples, ni celui de leur organisation intérieure. C'était un vain simulacre de république ; mais à ce sujet il faut dire que si Bolivar n'arriva point à l'acceptation franche et complète du système républicain, dont le ressort, absolument essentiel, est le renouvellement de la charge suprême, il soutint toujours — et c'est son indiscutable gloire — le principe républicain, en opposition à la monarchie, au parti de qui le sollicitaient les opinions les plus prudentes et les plus considérables, et qui était l'idéal du gouvernement avec lequel arrivait du Sud, pour accomplir le programme politique de Buenos-Ayres, la triomphante épée de San Martin.

La république intégrale et pure eut dans l'Amérique de la Révolution, et cela dès le premier moment, un partisan très fidèle et un soutien en armes, pas plus d'un, et ce fut Artigas, mais on ne le sait pas encore bien, en dehors du peuple qui conserve en son âme cette tradition glorieuse, parce qu'il se fait que quelques-uns des aspects les plus intéressants et les plus révélateurs de la révolution de Rio de la Plata, ou ne sont pas écrits, ou ne sont pas répandus par la parole. C'est ce que je pensais, naguère, en lisant le résumé, admirable de perspicacité et de précision que fit des origines de l'Amérique contemporaine, dans ses récentes conférences de Madrid, le haut et noble talent de Rufin Blanco-Fombona.

Il y est dit que la révolution de l'extrême-sud naquit et se maintint dans un milieu d'idées monarchiques, et c'est une vérité relative, parce qu'on ne compte pas avec Artigas, et la révolution de l'extrême-sud est, en effet, une révolution monarchique, sans l'action excentrique d'Artigas, le meneur de la démocratie des campagnes, en butte, comme une bête fauve dans l'arène, à l'hostilité et à la persécution de l'oligarchie monarchique des Posadas et des Pueyrredones, et plus tard déchiré

et diffamé, dans d'éphémères histoires, par les écrivaius héritiers des haines de cette politique oligarchique. Une révision radicale des valeurs est une tâche que l'on entreprend dans l'histoire de cette partie du Sud, et quand cette révision sera faite, tandis que passeront au second plan des figures pâles et médiocres, grandira, en tant que figure américaine, celle du *caudillo* à la griffe léonine qui, en 1813, dressait, comme étendard d'organisation, complètement et clairement défini, le système républicain que Bolivar opposa ensuite, quoique sous une forme moins naturelle, au programme monarchique de San Martin.

* * *

En parlant de Bolivar, homme politique, le thème de son ambition s'impose. Ce trait est capital et inséparable de son image. J'aurai toujours du discernement historique de qui s'obstinerait à présenter Bolivar comme exempt de la passion de commander une idée aussi pauvre que du degré de compréhension humaine de qui lui intenterait, pour cette passion, un procès tendant à le rapetisser ou à le salir. Il importe immédiatement de se rappeler que la perfection négative, dans l'ordre moral, ne peut être la mesure applicable à certaines grandeurs de la volonté créatrice, absolument pas plus qu'elle ne l'est, dans l'ordre esthétique, quand on se trouve devant cette force de création dont la *Divine Comédie* ou les statues de Michel-Ange imposent l'idée. La Nature ne coule pas dans ses moules des caractères comme ceux que l'on peut obtenir par l'abstraction, rejetant et ajoutant des traits pour fabriquer un paradigme à un corps de morale qui satisfasse les aspirations éthiques d'une école ; la Nature fond des caractères organiques dans lesquels le bien et le mal, ou ce qu'ensuite doit classer comme tels le jugement variable et relatif des hommes, se répartissent suivant une corrélation où agit une logique

aussi puissante et impérieuse que la logique de la pensée discursive, avec laquelle on construit les systèmes d'éthique, quoique l'une et l'autre ne se ressemblent absolument en rien. Et s'il est bien permis à l'analyse du jugement moral d'atteindre jusqu'au caractère que modèle la Nature, pour montrer ce qui se trouve en lui d'imparfait, transporté dans le monde de la liberté, on ne devra jamais abuser de cette permission quand on se trouve en face des grands tempéraments personnels de puissance irrésistible, ni souhaiter voir dissocier ou affaiblir, en un moule idéal de perfection factice, cette structure originale du caractère, lit de pierre pour le cours de la personnalité, où la pensée reçoit son empreinte et l'action l'élan qui la débride.

Il y a une sorte d'héroïsme dont l'ambition est l'attribut naturel. Qui dirait que l'énergie du génie et le désintéressement ne tiennent pas dans le même point affirmerait une opposition incompréhensible entre deux vagues abstractions ; mais celui qui dirait que certain genre d'énergie géniale et certain genre de désintéressement sont des termes naturellement inconciliables, saisirait une relation aussi sûre que celle qui nous autorise à affirmer qu'aucun animal carnassier n'aura les dents ni l'estomac de ceux qui se nourrissent d'herbes, et qu'il n'a jamais pu y avoir une espèce où s'unirent, comme chez le griffon mythologique, la tête de l'aigle avec le corps du lion.

Et si l'énergie géniale est de cette trempe qui suppose, comme condition spécifique, l'indomptable foi en la vertu unique et prédestinée de sa propre action ; et si l'on range sous le nom de désintéressement, non pas le facile détachement des égoïsmes sensuels, mais le désistement de l'œuvre quand elle est inachevée et le dédain de l'autorité qui comprendrait les moyens de développer cette partie de l'œuvre encore contenue et cachée dans les possibilités d'une vision révélatrice, alors il est permis d'affirmer que la coexistence des deux caractères implique une contradiction. Un Bolivar qui, après l'entrevue de Guayaquil,

abandonnerait la partie à son rival, ou qui, une fois accomplie son œuvre militaire, renoncerait à influer décisivement sur les nouvelles destinées de l'Amérique, serait un contre-sens psychologique, une énigme insoluble de la nature humaine.

Par contre, ces dénouements abdicateurs sont chose spontanée et logique chez les héros de l'espèce morale de San Martin. Esprits de vocation limitée et réfléchie, la renonciation à un pouvoir vers quoi ne les attire aucun projet à réaliser fait suite à la ferme constance avec laquelle ils ont mené à bout une pensée unique et concrète, et cette condition parachève la première. Ainsi, rien de plus naturel, chez l'un et l'autre des deux capitaines de l'Amérique, que l'éclipse volontaire et la recrudescence de gloire avec lesquelles l'entrevue historique de 1822 résout leurs destins opposés. L'éloignement de San Martin s'explique par sa noble et austère vertu, mais non moins sans doute par les réactions involontaires de l'instinct, et Gracian l'avait prévu dans la « Perfection », au chapitre IV du *Héros*, où il définit « l'autorité naturelle » et où il dit : « Les autres fauves reconnaissent le lion à des indices naturels et, avant d'avoir vérifié son courage, ils apprêtent pour lui leurs révérences ; ainsi à ces héros, rois de par la nature, les autres témoignent d'avance leur respect, sans attendre d'en avoir éprouvé la fortune. » En dehors de l'activité de la guerre, dans le désir ou dans l'exercice du gouvernement civil, l'ambition du commandement de Bolivar laisse le champ libre à la controverse et à la critique ; mais même sur ce point, il ne sera jamais légitime de le juger à moins de s'élever à la hauteur où l'on parvient à distinguer, infiniment au-dessus des égoïsmes vulgaires, le héros qui poursuit, avec le sentiment d'une prédestination historique, un grand but, capable de stimuler et d'exalter son ambition personnelle. Ce jugement ne signifie point que toute volonté et toute démarche de héros doivent nécessairement concorder avec la fin supérieure qu'il apporte au monde et sans

que la foi en soi-même puisse l'induire en erreur. Il n'équivaut pas non plus à soutenir l'irresponsabilité positive du héros devant la justice de ses contemporains, ni son irresponsabilité idéale devant l'arrêt de la postérité. Il implique seulement que l'on accorde toute sa valeur à l'indivisible unité du caractère héroïque, de telle sorte que cette part d'impureté qui se mêle parfois à un ferment actif ne se présente pas à l'examen séparément des autres, tel l'élément matériel qui, dissocié de l'ensemble dont il est la force ou l'assaisonnement, devient un poison violent.

La foule qui, forte de son instinct, parfois aussi sûr que celui même du génie, se dresse devant le héros et lui barre la route, le groupe d'hommes de réflexion et de caractère qui oppose aux audaces de la volonté héroïque les prévisions de leur sagesse ou l'orgueil de leur droit, auront ou non raison contre le héros, et il arrive souvent qu'ils aient raison ; mais l'historien qui plus tard examine la multitude d'actions et de réactions qui tressent la complexité du drame humain, verra dans la volonté désordonnée du héros une force qui, avec celles qui s'y ajoutent et avec celles qui la limitent, concourt à l'harmonie de l'histoire, et jamais il ne confondra les plus grands excès de cette force avec la vaine et perturbatrice inquiétude du faux héros, qui masque une ambition d'égoïsme et de plaisir sous une menteuse vocation, ajustant la crinière du lion au pelage tondu du renard.

*
* *

Parmi les talents accessoires du Libérateur, le don de l'expression littéraire est aussi intéressant que l'aptitude politique. Son nom, dans ce genre de gloire, est principalement lié à l'éloquence ardente et pompeuse de ses proclamations et de ses harangues, les plus vibrantes sans doute que, sur la terre américaine, aient écoutées armées et multitudes. Mais, sans refuser

notre admiration à un si brillant art oratoire, nous sommes déjà beaucoup qui préférons goûter l'écrivain dans la littérature, plus naturelle et plus agile, de ses lettres. Le style des proclamations et des harangues, comme celui de n'importe quel genre littéraire analogue, où l'emphase de l'accent et la pompe de l'expression sont des caractères que légitime l'opportunité, puisqu'il s'agit d'obtenir un effet immédiat et violent sur la conscience des foules, se fane beaucoup plus vite que celui de l'œuvre travaillée et calme, ou intime et spontanée.

D'autre part, à la trame de ces documents oratoires mêle d'habitude ses fils déteints et fragiles le vocabulaire de la rhétorique politique, qui est la moins poétique des rhétoriques, avec son vague et ses abstractions et ses locutions toutes faites pour aider n'importe qui dans les moments difficiles de la tribune. Ainsi dans les proclamations et les harangues du Libérateur, l'éclair du génie, la marque léonine, l'image, la phrase ou le mot de vertu impérissable se détachent sur le fond de cette déclamation pseudo-classique, adaptée au langage des libertés politiques modernes, qui, faisant son apparition dans les livres de Raynal, de Marmontel et de Mably et dans l'éloquence des Montagnards et des Girondins, fut l'instrument de propagande de la révolution de 1789, et ensuite, par contre-coup, de notre révolution hispano-américaine.

Cette boue inconsistante est, aux mains de Bolivar, la matière que modèle un artisan de génie, mais de la boue enfin. Par contre, dans les lettres, la nature même du genre maintient un air de spontanéité qui n'exclut certainement ni l'éloquence ni la couleur. Qu'elles soient familières et confidentielles, ou montées à un ton un peu plus lyrique ou oratoire si l'occasion l'exige, qu'elles expriment les concentrations de sa pensée ou les aspects de sa sensibilité, brillante ou mélancolique, ces lettres composent un ensemble des plus intéressants. L'image, neuve et significative, rehausse souvent l'idée.

« Nous étions, comme par miracle (écrit-il en 1826), dans un état d'équilibre instable, comme quand deux vagues en furie se rencontrent sur un point donné et se maintiennent immobiles, étayées l'une contre l'autre et dans un calme qui semble vrai quoique éphémère : les navigateurs ont souvent vu cette chose curieuse. »

Il y a de souverains élans de personnalité, comme celui de la lettre où il refuse la couronne royale que lui avait proposée Paez :

« Je ne suis pas Napoléon, ni ne veux l'être. Je ne veux pas non plus imiter César, moins encore Iturbide. De tels exemples me paraissent indignes de ma gloire. Le titre de Libérateur est supérieur à tous ceux qu'a reçus l'orgueil humain. C'est pourquoi il m'est impossible d'en déchoir. »

D'autres fois, ce qui retient l'attention, c'est la vivacité avec laquelle est tournée la pensée :

« Pour bien juger des révolutions et de leurs acteurs, il faut les observer de très près et les juger de très loin. »

« Sans stabilité, tout principe politique se corrompt et finit par se détruire. »

« L'âme d'un esclave parvient rarement à estimer le prix de la saine liberté : elle s'emporte dans les mutineries ou s'humilie dans les chaînes. »

La perte de quelques-unes de ses lettres — nous ne nous en consolerons jamais — en a diminué le précieux trésor : mais tel qu'il demeure c'est non seulement l'ineffaçable témoignage du grand écrivain qu'il y eut en Bolivar, mais aussi le résumé le plus entier et le plus animé de son extraordinaire figure. Le poème de sa vie est là. Et, en vérité, quel magnifique poème, sa vie, pour cette esthétique de la réalité et de l'action qui fait d'une vie humaine un poème plastique !... Personne ne la vécut plus belle, et même dirait-on, au sens sublime, plus heureuse, ou plus enviable au moins, pour qui place son

idéal de vie au-dessus de la paix de l'épicurien et du stoïcien.

Les yeux de la vierge Fantaisie, par qui la lumière du monde vient réveiller la forêt intérieure, ouverts sur le merveilleux spectacle de cette aurore du XIXe siècle, qui creuse dans la continuité réaliste de l'histoire un abîme de miracle et de fable; pour tremper le cœur, un amour dès ses prémices nuptiales contrarié par la mort ; une passion irrassasiée, de celles qui, perdant dans le vide le débordement d'une force immense, la précipitent à la recherche désespérée d'un nouvel objet, et qui font naître les grandes vocations ; voilà d'où lui vint la révélation intérieure du génie et, pour l'employer et pour l'alimenter, l'occasion grandiose d'une patrie à créer, d'un monde à racheter.

Ensuite, c'est l'emportement de quinze années de cette gigantesque aventure, menée avec un diabolique courage ; l'émotion du triomphe cent fois éprouvée; celle de la déroute, cent fois répétée ; la scène immense où, image de ces oppositions sublimes, alternent des fleuves comme des mers et des montagnes comme des nuages ; le souffle brûlant des plaines et la bise terrible des glaciers ; et enfin le songe flottant et fugitif qui prend corps en une gloire solide : la marche dans les villes délirantes, parmi les vivats au vainqueur, les nuits enchantées de Lima où une langoureuse extase délace un instant la cuirasse de l'épopée, et cette heure ineffable où, du sommet de Potosi, son regard, olympien, s'étend sur le vaste apaisement qui suit la suprême bataille... Reste-t-il quelque chose encore ? L'amère volupté de sentir tomber sur soi la Némésis des jalousies célestes ; la proscription injuste et ingrate, d'où la conscience des forts sait tirer une hautaine jouissance : corde aux sons rudes qui ne pouvait manquer à l'instrument de cette vie où devait vibrer la plus complexe harmonie de passion et de beauté.

A de telles vies son temps donna les âmes qu'il fallait, ce temps étonnant qui renouvela d'un souffle d'héroïsme et de création les choses humaines et donna à l'invention poétique le der-

nier de ses grands moments qui méritent le nom de *classiques*.

Lorsque l'explosion de la personnalité et de la force trouva à se propager dans le sens de l'action, elle suscita les prodiges de la vanité napoléonienne, avec comme reflets, ces soldats qui se couronnaient rois. Lorsqu'il lui fallut se consumer en images et en idées, elle engendra l'anxiété dévorante de René, l'orgueil indompté de Harold, ou l'impériale majesté de Gœthe. Jamais, depuis les jours de la Renaissance, la plante humaine n'avait fleuri dans le monde avec une telle poussée de sève et une telle vigueur de tons. Eh bien ! la Renaissance, pour l'histoire américaine, ne s'appelle-t-elle pas : la Conquête ? Et parmi les hommes de la Renaissance qui conquirent l'Amérique ou la gouvernèrent, encore farouche et sauvage, ne vint-il pas des gentilshommes de la maison des Bolivar de Biscaye, dont le blason, de sinople à la bande d'azur, devait être remplacé, dans leur descendance par un blason plus hant, qui est l'étendard de la Colombie ?... Quand brille ce souvenir, la vocation héroïque, s'élançant pour briser le joug de la Conquête, se représente dans l'imagination, comme si le génie de cette même race surhumaine qui avait de ses mains placé ce joug, se réveillait, après la longue torpeur de la paresse coloniale, avec la faim de l'aventure et l'élan en quoi finit l'étirement du félin. Le Libérateur Bolivar pourrait aussi s'appeler le Reconquérant.

*
* *

Vers la fin de 1826, au sommet des élévations humaines, génie et arbitre d'un monde, Bolivar arrivait en Colombie pour assumer le pouvoir civil. L'ivresse du triomphe et de la gloire devait vite se changer pour lui en cette « ivresse d'absinthe » dont parlent les lamentations du Prophète.

Tout le reste de cette vie n'est que douleur. Cette réalité environnante, qu'il avait maniée à sa guise tant qu'avait duré sa

thaumaturgie de héros, la pliant comme une cire molle au moindre de ses desseins, et la sentant se courber, pour qu'il s'élevât à la domination, comme le dos de son cheval de guerre, et la voyant produire des merveilles et des miracles dès qu'il les lui fallait et qu'il les appelait, cette réalité, dès l'instant précis où l'épopée touche à son terme, se révolte et ne reconnaît plus sa voix. Avant, les choses se mouvaient autour de lui, comme des notes de musique qu'il eût groupées, Orphée épique, en une harmonie triomphale ; aujourd'hui elles restent sourdes et immobiles, ou se disposent en un chœur qui lui désobéit et le dénigre. Transition logique et fatale, si l'on y songe. Cette réalité sociale qui l'entourait, cette Amérique pétrie de feu et de fer dans les forges vulcaniennes du conquérant, cachait, lorsque sonna l'heure de sa révolution, sous l'apparent énervement de l'esclavage un insondable dépôt de volonté héroïque, de possibilités guerrières, affinées par cette séculaire léthargie même, comme le vin qui vieillit dans l'ombre et le repos.

A peine fut arrivé celui qui avait le mot magique, que toute cette effervescence endormie vint au jour, capable de prodiges : la réalité alors trouva dans le génie agitateur et guerrier le pôle qui l'aimantât suivant les affinités de sa nature, et là où le génie fut présent, la réalité le suivit et lui obéit avec un filial amour. Mais, finie la partie héroïque, l'œuvre qui attendait le héros, au retour du triomphe, comme les questions du Sphinx, c'était la manière d'assimiler, d'organiser le bien conquis, de développer, par les moyens du courage civil et de la sagesse politique, ce germe précieux quoique en pure puissance, que la valeur militaire et l'inspiration des batailles avaient obtenu, moins comme une récompense dont on pût aussitôt jouir que comme une promesse conditionnelle et relative.

Et pour une telle œuvre il n'y avait dans la réalité que des volontés adverses, il n'y avait dans le caractère héréditaire, dans l'éducation, dans les mœurs, dans les relations géogra-

phiques et économiques, qu'une résistance inerte et hostile.

Fonder des nations libres, là où la servitude était un tissu d'habitudes épaissi et redoublé par les siècles ; des nations organiques et unies, là où le désert mettait entre une terre habitée et une autre plus de temps et de vicissitudes que la mer qui sépare deux mondes ; enfoncer l'aiguillon du progrès là où la rudesse de la barbarie voisine avec la pusillanimité paysanne ; former des capacités de gouvernement là où la culture était comme une très mince couche artificielle ; trouver des procédés pour maintenir, sans employer la répression du despotisme, un ordre stable, telle, et si difficile, était la tâche.

Le conflit du but et des moyens, qu'elle offrait à chaque pas, dans la réalité extérieure, ne se résolvait point même dans l'esprit de l'ouvrier, du libérateur, beaucoup plus prédestiné comme héros que comme éducateur de républiques, beaucoup plus grand dans ses desseins politiques, par la lumineuse vision du terme lointain et la souveraine puissance de l'impulsion initiale, que par l'effort lent et obscur, avec lequel on vient à bout des entreprises qui sont de résignation, de ruse et de persévérance.

Outre ces obstacles essentiels, il restait encore ceux qu'accidentellement grossissait l'occasion : cette lie impure que laisse à découvert le ressac des révolutions, les énergies brutales qui s'avancent au premier plan, les délires brûlants qui veulent se faire passer pour des idées, l'ambition qui demande le prix usuraire de son avance de courage ou d'audace, et l'insolence exaspérée de la plèbe, qui jalouse le plus légitime usage du pouvoir à celui-là même qu'elle y a poussé, ou qu'elle y poussera demain, avec les excès brutaux de la tyrannie.

Dès les premières heures de son gouvernement, Bolivar a autour de lui la méfiance, l'éloignement et, aussitôt après, la conspiration qui le menace, tandis que dans le fond de sa propre conscience, il sent s'agiter cette ombre qui, excitée par l'hosti-

lité prématurée et violente, fait monter à ses lèvres, la mâle confession du message où il offre au Congrès sa renonciation : « Moi-même, je ne me sens pas innocent d'ambition. » Deux années ne s'étaient point écoulées que l'autorité qu'il avait assumée n'était plus le mandat législatif mais le pouvoir dictatorial. L'organisation politique qu'il venait de fonder, avec le tout-puissant prestige de ses triomphes, au Pérou et en Bolivie, se défait en son absence ; les intérêts et les passions y prennent d'autres centres, qui, jaloux d'autonomie, tendent à se revancher de la soumission servile aux idées et aux armes du Libérateur ; et la guerre éclate entre la Colombie et le Pérou.

Il avait rêvé d'unir les nations créées par son génie, en une nouvelle ligne amphictyonique, et voici qu'à peine bien établies, elles combattaient entre elles, comme dès le ventre maternel, avaient combattu les fils de Rébecca.

Cependant, en Colombie, l'exaspération de la discorde civile allait jusqu'à armer le bras des conjurés qui, dans la nuit du 25 septembre 1828, assaillant la maison de Bolivar, essayaient d'atteindre de leurs poignards la poitrine du Libérateur.

Et tandis que la conspiration manquée de ses ennemis laisse en cette poitrine, sinon la sanglante blessure, au moins l'amertume d'une si grande iniquité, le conciliabule de ses propres partisans fait, de façon pressante, miroiter à ses yeux des tentations monarchiques qu'il sait récuser avec une imperturbable conscience de sa dignité et de sa gloire.

Grâce à cette fermeté, de tant de désordre ne résulte pas une ruine complète des institutions démocratiques, mais la funeste fatalité de la dictature persiste, où devait forcément s'amoindrir la taille du héros, dans une fonction indigne de son élévation morale. La rébellion contre le Gouvernement de fait se déclare à Popayan, avec Lopez et Obando, plus tard à Antioquia, avec Cordoba, et n'est réduite qu'au prix du sang qui fomente les haines.

Les malheurs ne s'arrêtent pas à cela. En 1829, la paix obtenue avec le Pérou, une chose encore plus triste et plus cruelle arrive à cette guerre fratricide. Le Vénézuéla se sépare de l'union nationale qui, dix années auparavant, avait orné les lauriers de Boyaca ; l'unité de la Colombie périt, et le cri de cette émancipation parvient aux oreilles de Bolivar, applaudi par la clameur furieuse et impudente avec laquelle, de la propre patrie où il naquit, des foules aveuglées l'accusent et exigent de la Nouvelle-Grenade sa déposition et son exil.

L'étoile de Bolivar a touché l'ombre qui l'anéantira ; sa ruine politique est, dès ce moment, impossible à conjurer.

En janvier 1830, ouvrait ses séances l'Assemblée appelée à restaurer l'ordre constitutionnel, et le Libérateur abandonnait le pouvoir et se retirait, quoique encore sans une intention bien nette de s'effacer, dans sa maison de campagne des environs de Bogota, qu'il quitta, peu après, pour Carthagène, pour un éloignement qui devait être définitif.

Ni la santé, ni la fortune ne l'accompagnaient comme des trésors sauvés du naufrage. Son corps maigrissait, frappé de l'irrémédiable maladie de poitrine, qui le marquait déjà des signes d'une vieillesse prématurée. Des richesses de son héritage rien ne restait : entre le renoncement et l'abandon elles s'étaient fondues. Et quant aux peines de l'âme, celles de la douleur désintéressée, comme d'un père ou d'un maître, et celles de la douleur égoïste de l'ambition brisée et insultée croisaient sur lui leurs flèches. Et il n'y avait pas même dans la pensée de l'avenir un refuge à douleur si grande, car le plus triste de tout c'est que Bolivar vécut le reste si court de ses jours dans le doute de la grandeur de son œuvre et dans le désespoir des destinées de l'Amérique.

Si quelque étincelle de foi avait pu respirer sous ces cendres, il n'eût point tardé à se persuader que son ostracisme n'avait pas même la vertu de rétablir le calme. Trop souvent un bruit

d'armes remuées, là où il y a une garnison de soldats, dénonce non pas, comme un jour, la gloire de la guerre, mais la honte de la sédition ; les restes de l'armée qui avait délivré un monde se dissolvaient dans cette agitation misérable. Des peuples sud-américains voisins arrivait l'écho de semblables troubles. Et comme si tout ce spectacle de l'Amérique en anarchie et en délire avait eu besoin, pour blesser plus profondément Bolivar, de se condamner dans un seul acte atroce, qui mît le comble à l'ingratitude et à la perversité, et le transperçât, lui, au cœur de ses affections, vite il lui fallut apprendre le vil assassinat de Sucre, l'illustre maréchal d'Ayacucho, pourchassé, comme un vulgaire malfaiteur, dans un défilé des Andes, sans que la gloire militaire la plus austère et la plus pure de l'Amérique lui fût un bouclier contre l'acharnement de la démagogie. La lettre très amère écrite à cette occasion par Bolivar trahit jusqu'à quel point extrême atteignait son découragement devant ce crime.

Telle est la situation de son esprit, quand il s'entend appeler de Bogota, où le gouvernement de Mosquera a été renversé, et où la rébellion, triomphante, veut le retour du Libérateur. Un suprême sursaut de son instinct de domination et de sa foi en soi-même l'ébranle, et un instant il tourne ses regards vers ceux qui l'appellent ; mais, sitôt qu'il s'aperçoit de ce qu'est la sédition militaire qui, sans une sanction reconnue des peuples, le tente avec un pouvoir arraché à ses possesseurs légitimes, il recouvre la volonté de se retirer et son attitude stoïque ; et un fier élan de sa dignité le préserve de gâter ce couchant solennel de sa vie par l'éclat vulgaire d'un triomphe de préteur.

Son mal s'aggravant, il se transporte, à l'automne de 1830, à Santa-Marta. Là, d'où dix-huit années auparavant, il était parti pour ses premières victoires, bercé au bruit tonnant de la mer, il attend la mort prochaine, repassant une vie qui, comme la mer, eut, avec la tristesse d'un calme sublime, la sublimité dynamique des déchaînements de la tempête. Son esprit, purifié

et pacifié, n'a plus, dans ces heures suprêmes, que des paroles de pardon pour les ingratitudes, d'oubli pour les offenses, et des vœux de concorde et d'amour pour son peuple. Peu d'hommes vécurent, dans le tourbillon de l'action, une vie aussi belle; aucun ne mourut, dans la paix de son lit, d'une mort plus noble. L'après-midi du 17 décembre 1830 commençait quand Simon Bolivar, le Libérateur de notre Amérique, rendit le dernier soupir.

*
* *

Il avait donné à l'Amérique d'origine espagnole sa plus active et sa plus grande volonté héroïque, le plus splendide verbe tribunitien de sa propagande révolutionnaire, la plus pénétrante vision de ses destinées futures et, pour accorder tout cela, la représentation originale et durable de son esprit au sénat des hommes de génie.

Pour lui trouver des pairs, il faut remonter jusqu'à ce groupe suprême de héros de la guerre — qui ne sont pas plus de dix ou douze dans l'histoire du monde — dont l'épée est comme un démiurge novateur qui, évanouie la lumière éphémère des batailles, laisse une trace qui transforme, ou qui doit transformer dans le déroulement des temps le sort d'une race de puissants et de nobles.

Que manque-t-il pour qu'apparaisse aux yeux de la conscience universelle, comme si clairement à ceux de la nôtre, cette grandeur de sa gloire? Rien qui nous apprenne de lui des choses inconnues, rien qui rectifie ou interprète autrement celles qu'on sait.

Il est déjà fait du bronze froid et éternel qui ne s'accroît, ni ne diminue, ni ne change. Il ne manque que l'exhaussement du piédestal. Il manque que nous nous levions et que sur nos épaules élevées à la hauteur convenable, comme piédestal à

pareille statue, nous la fassions se dresser jusqu'auprès de ces figures universelles et souveraines, qui ne paraissent plus hautes que, parce que sont plus hautes que les nôtres les épaules des peuples qui les soulèvent dans l'espace ouvert et lumineux. Mais l'accomplissement de nos destinées s'approche et avec lui l'heure où toute la vérité de Bolivar se répandra sur le monde.

Et pour ce qui regarde notre Amérique, il restera pour toujours comme son insurpassable héros éponyme. Car la supériorité du héros ne se mesure pas seulement à ce qu'il soit capable de faire, en évaluant à part la véhémence de sa vocation et l'énergie de ses aptitudes, mais aussi à ce que lui a fourni l'occasion où il s'est trouvé et l'action à quoi l'avait désigné le dessein de Dieu. Et il y a des occasions héroïques, qui, comme transcendantes et fondamentales, sont uniques, ou aussi rares que ces conjonctions célestes que l'ellipse des astres ne reproduit qu'à d'énormes intervalles de temps.

Quand dix siècles auront passé, quand la patine d'une antiquité légendaire se sera étendue d'Anahuac à la Plata, là où verdoie aujourd'hui la Nature, comme là où la civilisation jette ses racines, quand cent générations humaines auront mêlé dans la masse de la terre la poussière de leurs os avec la poussière des bois mille fois défeuillés et des villes vingt fois reconstruites et auront fait briller dans la mémoire d'hommes dont l'étrangeté nous épouvanterait si nous parvenions à nous les figurer d'avance, des myriades de noms glorieux par des entreprises, des exploits et des victoires dont nous ne pouvons rien imaginer ; même alors, si le sentiment collectif de l'Amérique libre et une n'a point perdu sa vertu essentielle, ces hommes, qui verront comme nous dans la cime neigeuse du Sorata la plus haute altitude des Andes, verront, aussi comme nous, que parmi tous leurs souvenirs de gloire, il n'en est pas de plus grand que Bolivar.

El Mirador de Prospero (1913).

II

LE PENSEUR ET L'ESTHÉTICIEN

TROIS PARABOLES

LE VERRE ET LA FLEUR

Souvent un sens sublime se cache dans un jeu d'enfant.

(Schiller : Thecla : *Voix d'un esprit.*)

L'enfant jouait, dans le jardin de la maison, avec un verre de cristal que, dans l'atmosphère limpide de l'après-midi, un rayon de soleil faisait chatoyer comme un prisme. Le serrant, mais pas très fort, d'une main, il tenait de l'autre une baguette dont il frappait en mesure sur le verre Après chaque coup, inclinant sa tête gracieuse, il demeurait attentif, tandis que les ondes sonores, comme nées d'un trille vibrant d'oiseau, se détachaient du cristal frappé et agonisaient doucement dans l'air. Il prolongea ainsi sa musique improvisée, jusqu'à ce que, dans un élan d'inconstance, il changea l'idée de son jeu : il se baissa vers la terre, recueillit dans le creux de ses deux mains le sable brillant de l'allée et le versa dans le verre jusqu'à ce qu'il l'eût rempli. Ce travail terminé, il aplanit, avec soin, le sable inégal des bords. Il ne s'écoula pas longtemps sans qu'il ne désirât tirer de nouveau du cristal sa fraîche résonance ; mais le cristal, rendu muet, comme si une âme avait émigré de son sein diaphane, ne répondait plus que par un bruit de percussion sèche au coup de la baguette. L'artiste eut un geste de colère pour le désastre de

sa lyre. Il faillit verser une larme mais la laissa en suspens. Il regarda, comme indécis, autour de lui ; ses yeux humides s'arrêtèrent sur une fleur très blanche et magnifique qui, sur le bord d'une pelouse proche, se balançant sur la branche qui s'avançait davantage, semblait refuser la société des feuilles, dans l'attente d'une main audacieuse. L'enfant se dirigea en souriant vers la fleur, fit tous ses efforts pour l'atteindre ; et, l'ayant emprisonnée, avec la complicité du vent qui fit s'abaisser pour un instant la branche, quand il l'eut en sa possession, il la plaça gracieusement dans le verre de cristal, transformé en vase superbe, et en fit tenir la faible tige grâce au sable même qui avait étouffé l'âme musicale du verre. Fier de sa revanche, il dressa, aussi haut qu'il le put, la fleur intronisée, et la promena, comme en triomphe, à travers la foule des autres fleurs.

*
* *

Sage, candide philosophie ! pensai-je. Du cruel désastre elle ne reçoit point de découragement durable, ni elle ne s'obstine à retrouver la joie perdue ; mais les circonstances mêmes qui déterminèrent le désastre lui sont l'occasion d'un nouveau jeu, d'un nouvel idéal, d'une nouvelle beauté. N'y a-t-il point ici un pôle de sagesse pour l'action ? Ah ! si, dans le cours de la vie, nous imitions tous cet enfant ! Si devant les bornes que place successivement la fatalité à nos projets, à nos espoirs et à nos rêves, nous faisions tous comme lui !... L'exemple de l'enfant affirme que nous ne devons pas nous obstiner à tirer des sons du verre avec qui nous nous enchantâmes un jour, puisque la nature des choses veut qu'il se taise. Et elle dit aussi qu'il est nécessaire de chercher, autour de l'endroit où nous nous trouvons alors, une fleur réparatrice, une fleur à mettre dans le sable par qui le cristal est devenu muet. Ne brisons point grossièrement le verre contre les pierres du chemin, uniquement parce qu'il a

cessé de tinter. Peut-être la fleur réparatrice existe-t-elle, peut-être est-elle là tout près... C'est cela qu'affirme la parabole de l'enfant ; et toute philosophie virile, *virile* par l'esprit qui l'anime, confirme son enseignement fécond.

*
* *

LES SIX PÈLERINS

Grande est l'unité qui enchaîne toutes les parties de notre existence sous le joug d'une idée souveraine ; mais combien plus belle et plus féconde si, mettant à l'épreuve l'extension de sa force ordonnatrice, on la diversifie par la flexibilité et par l'ampleur ! En toute communion, en toute foi, en toute société idéale, il est facile de distinguer deux espèces d'âmes sincères et enthousiastes. Il y a l'enthousiaste inflexible, âme monocorde et austère ; il y a celui dont l'enthousiasme assume les formes multiples de la vie et, généreux de sa richesse d'amour, admet d'autres objets d'attention et de désir que celui qu'il se propose de préférence. De cette première pâte sont faits le stoïque et l'ascète, le puritain et le janséniste ; de l'autre les esprits larges, communicatifs et curieux, sans qu'ils perdent rien de leur constance inébranlable ni de leur brûlante sainteté. Pour les uns et pour les autres, c'est-à-dire pour les persévérants, les enthousiastes, les croyants, et seulement pour eux, là est le secret de l'action ; mais la plus haute forme de la persévérance, de l'enthousiasme et de la foi est son aptitude à s'étendre et à se transformer sans s'affaiblir ni se dénaturer.

Des légendes qui ne sont pas écrites racontent qu'Endymion, non pas celui qui reçut les faveurs de Diane, mais un évangé-

liste dont l'histoire ne sait rien, revenait, après avoir reçu à Corinthe l'enseignement de Paul de Tarse, aux îles de l'Archipel. Dans une petite ville de l'Eubée, sa parole toucha le cœur de six jeunes païens qui formèrent un groupe plein d'attachement envers lui, non moins que de foi simple et pure. Cette communauté naissante vécut pendant un certain temps dans cette intimité affectueuse qui, dans la vie des églises primitives, imitait les liens fraternels. Un jour, un jour *du Seigneur*, dans la cordialité expansive de la cène, maître et disciples furent frappés d'une pensée qui leur parut une vocation : ils partiraient propager la bonne nouvelle en suivant la route d'Alexandre ; soldats d'une conquête de douceur, ils arriveraient, sur les traces du Conquérant, jusqu'où le ciel voudrait ; mais ils juraient que ne s'arrêterait point, faute d'élan, la parole divine, tant qu'un seul de ses propagateurs resterait, avec la vie et la liberté, sur le chemin qui par eux serait, une fois encore, et plus purement, plein de gloire.

La foi, radieuse, empêchait de voir la témérité du projet. L'idée n'était pas encore formulée que déjà l'impatience de l'action et de la gloire faisait battre des ailes aux volontés. Mais comme il fallait qu'Endymion, le maître, avant toutes choses terminât son voyage dans l'île, ils convinrent que, passée la date qu'ils estimaient nécessaire, lui et les six disciples se rencontreraient dans un port voisin, d'où ils traverseraient la mer pour entreprendre le voyage rêvé.

Le temps passa pour tous comme dans l'extase d'un vision. Vinrent les jours du rendez-vous. Un gai matin, leurs besaces à peine lestées de pain et de fruits, un clair soleil dirigeant leur marche et au dedans d'eux-mêmes l'enthousiasme, comme la main de Dieu à la barre de l'âme, les six amis partirent pour retrouver le maître.

Très doux et magnifique, l'automne régnait. La nature avec le bonheur des voyageurs semblait accorder ses fêtes ; on eût

dit que de chaque chose du chemin naissait pour eux une bénédiction. Ils l'éprouvaient, ils la recueillaient en leur cœur, et pleins de joie faisaient sonner tout ce trésor de leur rêve en gais dialogues, quand, à l'improviste, leur attention fut attirée par de pitoyables plaintes qui venaient d'un buisson voisin. Ils se dirigèrent de ce côté et, voyant étendu sur les broussailles un berger qui perdait son sang, peut-être blessé par les loups, ils s'approchèrent afin de le soigner. Seul, un des six, Agénor, Laconien sec et pâle, aux grands yeux étonnés, était resté indifférent, dès le premier moment, à ces plaintes, les attribuant à quelqu'une des mille rumeurs du vent; étranger à tout ce qui n'était pas l'idée dont ils poursuivaient l'exécution. Dans l'impatience de voir se changer en réalité les images éblouissantes de son rêve, il avait refusé de s'écarter et d'attendre que fût satisfaite la curiosité de ses amis. Agénor continua donc en avant, comme dans l'aveugle élan d'une fascination.

Eux cependant, après avoir lavé et bandé avec des lambeaux de leurs propres vêtements les blessures du paysan, le conduisirent à sa cabane, qui s'élevait à une certaine distance, sur une côte où l'on apercevait les restes épars du troupeau. Tandis qu'ils continuaient leurs soins, la nuit les y surprit. Lorsque, l'aurore se levant, arriva le moment de partir, voici que Néarque, un autre des six compagnons, demeura à l'écart et mélancolique, avec l'air de quelqu'un qui ne peut se résoudre à une confidence douloureuse. Les autres insistèrent pour qu'il leur avouât ce qu'il éprouvait.

— Vous saurez, leur dit Néarque, que, depuis que cet incident nous a forcés de modifier, par compassion, la ligne que nous suivions, il m'est entré dans l'âme un doute sur l'opportunité de notre entreprise, et j'ai entendu une voix intérieure qui me disait : « S'il y a tant de douleur et de si délaissée, tant de négligence et tant d'impiété autour de nous, à quoi employer le feu de charité qui nous enflamme, pourquoi lui chercher un

objet dans des pays étrangers et lointains ? » Je m'endormis avec cette pensée dans l'âme et je rêvai ; et de même que l'apôtre vit en songe l'image du Macédonien qui l'appelait, ce qu'il interpréta comme une prière d'aller racheter les siens ; à moi m'apparut l'image de ce berger qui, comme je tentais de continuer mon voyage, me barra le chemin ; je l'écartai pour avancer mais alors je sentis que mes vêtements s'accrochaient aux genévriers et aux broussailles à côté de quoi nous l'avions trouvé et qu'ils m'arrêtaient...

Ceci dit, Néarque, en qui un songe avait dissipé l'enchantement d'un autre, embrassa ses amis qui déjà levaient la tête vers le soleil pour continuer leur chemin, et retourna vers la ville. Le groupe continua à aller de l'avant, avec un enthousiasme intact. Des quatre qui le composaient alors, Idoménée semblait être celui qui, par sa supériorité, occupait la place du maître. C'est lui le premier qui avait entendu, qui avait écouté les plaintes du blessé. Il était d'Athènes, il était doux, intelligent, bienveillant. Sur sa physionomie se reflétait quelque chose de l'inquiétude qui serait le signe de la curiosité d'esprit d'un étudiant et quelque chose de la tendresse par quoi s'exprimerait l'amour tout-puissant d'un panthéiste. Mais le doux étonnement dont l'avait saisi l'immensité de la foi nouvelle qui avait conquis son âme le marquait d'un sceau encore plus expressif et plus profond.

Quand, à l'orée de quelque bocage proche, apparaissait une robuste fleur sylvestre, Idoménée, s'écartant, s'approchait pour admirer sa forme et sa couleur ou pour humer son parfum. Quand le vent apportait des cabanes voisines de bergers, un son de flageolet ou de pipeau, ou bien si une cigale entonnait son chant, Idoménée s'arrêtait un instant pour écouter. Quand un caillou tacheté brillait sur le sable du chemin, Idoménée, avec l'ardeur d'un enfant, le ramassait, et après l'avoir essuyé, le portait dans sa main. Et, plus loin, quand au lointain profond

de l'horizon passait un oiseau ou un nuage, ou se découvrait le triangle blanc d'une voile sur la ligne sombre de la mer, il semblait que l'âme du néophyte s'élançât violemment jusqu'à eux sur le rai d'un regard plein de désir.

Le soleil venait d'apaiser la force de ses rayons quand les voyageurs virent apparaître, sur la pente d'un coteau, les maisons éparses d'un village. Un chêne géant s'élevait, au plus haut du site, au-dessus des toits, qu'émaillait l'or du soir ; et derrière l'arbre, on voyait un groupe considérable de gens qui faisait cercle avec toutes les marques de l'attention et du respect. Interrogeant des laboureurs qui avaient interrompu leur travail pour se diriger de ce côté, ils apprirent que c'était un chanteur ambulant, mendiant sacré par la vieillesse et l'inspiration, qui tous les ans parcourait, à l'occasion des moissons, cette partie de l'île. « Écoutons-le, proposa Idoménée. »

S'approchant du cercle, les quatre amis se haussèrent pour voir le chanteur. Un souffle d'antiquité héroïque vint à eux. Tout ce que nous savons de l'Homère légendaire réapparaissait sur cette douce et majestueuse figure : le maintien royal, la longue barbe blanche comme lys, le front olympien, la besace à l'épaule, la lyre à la ceinture, le bâton noueux à la main droite, le chien maigre et crotté à ses pieds. Il se fit un silence solennel ; et, déliant le dieu qui déjà s'inquiétait en sa poitrine, le mendiant chanta ; le souffle de ses lèvres, tandis que ses mains tremblantes touchaient les cordes de la lyre, porta des choses d'histoire et de légende, des choses qui étaient dans toutes les mémoires, mais qui semblaient recouvrer (ainsi se purifie l'eau dans un vase de terre parfumée) la fraîcheur et l'éclat de l'invention. Il chanta la germination des éléments dans les ombres primordiales, la majesté de Zeus, les dieux et leurs combats sublimes, les amours des déesses et des hommes. Il chanta les traditions héroïques : Hercule et Thésée luttant, au premier matin du monde, avec les monstres et les tyrans, la nef à la

recherche de la Toison, Thèbes et sa race fatidique. Il montra ensuite la colère d'Achille, et Hector dans les murs d'Ilion, puis Ulysse vagabond, les enchantements de Circé, la vertu de Pénélope. Tous écoutaient transportés : Idoménée avec l'air de qui contemple une image évoquant en lui le souvenir d'une autre plus belle ou plus chère ; Luc, un de ses trois compagnons, dans une attitude où se mêlaient le ravissement et l'angoisse.

— Ce chant divin, dit Luc, m'a fait ressentir de nouveau la beauté des dieux que nous abandonnons. Je m'aperçois que ma foi vient d'être blessée à mort par le poète.

— Ta foi était faible, répondit Idoménée ; je sens la mienne exaltée et victorieuse; je garde pour moi la douceur du chant, mais comme on jette l'écorce de l'amande, je dédaigne la vanité de la fiction.

Mais, comme Luc s'obstinait dans son repentir, Idoménée, Méryon et Adimanthe continuèrent seuls le voyage. Au milieu de la journée suivante, tourmentés par la soif, ils distinguèrent, non loin du chemin, la terrasse d'une ferme, et s'y rendirent. La maison était entourée, sur un long espace, par un verger touffu, que des vignes magnifiques enlacées partout autour des arbres ornaient de l'or de leurs fruits mûrs. Quand les voyageurs arrivèrent, ils virent que dans le verger on s'apprêtait à la vendange. Les uns étaient occupés à remuer des tonneaux et à préparer pour le travail le pressoir. D'autres aiguisaient, pour couper les grappes, les couteaux qui remplissaient l'air de leur aigre musique et de leurs rouges étincelles. Un groupe de femmes tissait les paniers et les corbeilles d'osier pour les recueillir. Partout régnait l'animation communicative qui annonce le travail préparé de bonne volonté, l'animation qui provoque une inquiétude stimulante dans les cœurs et dans les bras robustes.

Leur soif apaisée, les voyageurs faisaient mine de s'éloigner, quand le vigneron leur demanda s'ils voudraient rester cette

après-midi et aider à la besogne, parce que ses hommes étaient peu nombreux et qu'il devait hâter la vendange afin de l'avoir achevée pour le jour fixé par son maître. Il ajouta que le temps qu'il gagnerait avec le secours des étrangers, serait suffisant pour lui éviter le retard et le châtiment.

Eux, qui n'étaient point demeurés insensibles à la saine tentation du travail et qui se rappelaient la parabole des rares ouvriers pour la grande moisson, et qui étaient reconnaissants en outre de l'hospitalité qu'ils avaient reçue, acceptèrent et, s'étant mis à l'œuvre, ne furent point avares de leurs efforts. Adimanthe aida à recueillir les grappes, Méryon, à les transporter, Idoménée à la tâche du pressoir. La journée finit avec une si forte avance que le vigneron, plein de joie, laissa là ses craintes. Alors commença la fête par quoi l'on célébrait la vendange, auprès de l'autel bachique qui s'élevait au sommet du verger, sous une rustique architecture de branchages. Les vendangeurs s'y pressèrent, tandis que l'on distribuait, libéralement, le vin des récoltes précédentes. Quand ils reçurent leur part, Idoménée invita les siens à boire, à la façon des festins eucharistiques. S'écartant donc des autres, quelques instants, ils levèrent leurs coupes. Leurs regards extatiques au ciel, ils invoquèrent le nom du Seigneur. Et comme deux ramiers, de ceux qui venaient picorer sur le sol les grains épars du raisin, se croisaient en ce même instant sur eux : « Irène et Agape ! » dit avec une grâce mystique celui d'Athènes, se souvenant des deux Hébés invisibles, cependant qu'un rayon de soleil illuminait, dans les coupes levées au ciel, l'or bouillonnant du vin.

Peu après, la nuit venue, les trois amis, dans le désir d'être debout avec l'aurore, cherchèrent un coin protégé par les arbres et s'étendirent pour dormir. Mais dans les yeux de Méryon, Béotien dont l'aspect était marqué des traits de la sensualité, le vin avait laissé une caresse de chaude lumière. On entendait là tout auprès l'agitation de la fête qui réunissait les travail-

leurs autour de l'autel du dieu. La promenade en rond des sarments allumés peignait de feu l'ombre de la nuit. De toutes parts, semblait errer, en liberté, l'âme du vin. Dans le vent, enivré des exhalaisons du pressoir, passaient les rires, les chansons et la musique des instruments rustiques qui annonçaient les danses joyeuses. Méryon, se levant, prit sa coupe sur le sol, puis se perdit, d'un pas discret, dans l'ombre.

La fête n'avait pas encore cessé que ses deux amis, debout, saluaient la bannière du matin, qui leur montrait la direction de leur route. Ils ne trouvèrent point Méryon près d'eux.

— Es-tu réveillé, Méryon ?

Étendu sur le sol, la ceinture défaite, pareil à un faune, couronné de pampres, comme Dyonisos jeune à l'ombre des grottes niséennes, le Béotien leur répondit, quand ils le trouvèrent, en leur tendant négligemment sa coupe. Idoménée et Adimanthe partirent.

Et qu'advenait-il, cependant, d'Agénor, celui qui, dès le premier jour, avait dans son impatience, devancé les autres ? Agénor était peut-être arrivé au terme du voyage ou peut-être allait-il toujours de l'avant, toujours de l'avant, comme dans l'aveugle élan d'une fascination.

Après avoir un peu marché, Adimanthe et Idoménée virent s'ouvrir devant leurs pas une plaine très belle, où le chemin serpentait en délicieux détours, comme attiré en même temps par mille objets. Blancs hameaux, blondes et onduleuses moissons, bois touffus, aux pieds de qui glissait le courant paisible d'une rivière et, dans le lointain, la mer bleue et profonde. Ils cheminaient, absorbés dans la contemplation quand, percevant non loin de là un parfum de pommes sauvages, ils franchirent, non sans effort, la haie qui bordait la route, et le bocage le plus charmant, le coin rustique le plus riant qu'on pût s'imaginer, apparût à leurs yeux et les enveloppa en quelque sorte dans le parfum de son haleine. Sous la voûte

que tendaient les arbres les plus hauts, la vie tissait une trame de gloire sur laquelle la lumière, qui descendait finement voilée, formait de capricieux chatoiements avec l'ombre. De ci, de là partaient, cherchant le cœur de cette touffeur, des sentes étroites et tortueuses, mais les vigilants buissons et les lierres noués de corymbes ne tardaient point à leur faire obstacle. Les fruits encore fixés à leur branche se voyaient en aussi grande abondance que ceux qui, déjà détachés, gisaient sur le sol et le tapissaient de taches plus sombres que celle que les autres éparpillaient dans l'air. Malgré l'automne, ne manquaient point, à côté de cette richesse, les fêtes qui précèdent le fruit. Et tout était vierge, radieux, comme humide encore de la moiteur du souffle de la création. Fraîche demeure de qui sait quelle divinité farouche, nul pied d'homme ne paraissait avoir violé cette retraite. A mesure qu'ils s'enfonçaient dans l'épaisseur du bocage, Idoménée sentait comment l'embrassement de la Nature lui étreignait l'âme, doucement, et comment elle s'abandonnait à lui, sans méfiance. Il admirait, de cette admiration qui fait les yeux humides, tout ce qui l'entourait, il lui semblait boire, avec délices, dans l'atmosphère, il se perdait, exprès, là où les frondaisons formaient le plus profond labyrinthe ; il avait des paroles douces pour les fleurs qui lui embaumaient le chemin, il s'arrêtait à graver le signe de la croix sur l'écorce des arbres, comme sur le cœur des catéchumènes ; il se rappelait, des livres saints, le Paradis, et la terre d'où sourdent le lait et le miel, les cèdres du Liban et les roses de Jéricho, et le fond d'images champêtres du décor de l'Évangile. Comme dans la coupe où l'on mélange deux vins pour mitiger les fumées du plus fort, en lui, l'enthousiasme, l'enivrement de la vie, chose de sa race et qui, sans qu'il le voulût, montait des racines de son être, s'adoucissait de la saveur de sa foi nouvelle, du souvenir du Dieu qui, lui aussi, avait su s'arrêter devant la grâce d'un oiseau, d'une colline ou d'une

fleur. Idoménée baptisait toute cette beauté, en se fondant en elle, par l'amour qui identifie l'âme aux choses.

Le temps passa dans ce vagabondage d'enfants et le crépuscule les surprit dans la solitude de la montagne. Son ombre lourde parut un reproche à Adimanthe. Quand, au matin suivant, Idoménée rappela qu'il ne fallait plus qu'un jour pour terminer le voyage et se remit la besace à l'épaule avec un sentiment renouvelé de joie, Adimanthe confessa tristement qu'il n'osait plus se retrouver en présence du maître. Il pensait que celui-ci les renverrait sévèrement à cause de leur retard, s'il n'était point déjà parti à l'arrivée d'Agénor ; et, malgré les instances de son compagnon, il s'en sépara et marcha, la tête basse, en rebroussant chemin.

Idoménée, seul maintenant, continua d'avancer. Il ne tarda point à distinguer, sur la plage arrondie gracieusement en arc, les maisons blanches et riantes d'une ville maritime, et les palmiers qui la pavoisaient, se balançant, comme en signes d'appel qui lui semblaient adressés. Il demanda, à ceux qu'il rencontrait à la porte de quelque ferme ou employés aux travaux des champs, si Agénor avait passé par là et il comprit que oui, lorsqu'ils lui décrivirent la hâte comme de quelqu'un qui fuit, et le geste extatique qui les avaient, quelques jours auparavant, tellement étonnés chez un étrange passant, sa pâleur, la fatigue inconsciente, ou dédaigneuse, que toute sa personne révélait, et l'indifférence avec laquelle il s'avançait, au milieu de la curiosité de ceux qui s'arrêtaient pour l'observer. « Il paraissait un somnambule », disaient-ils.

Tel que ces remarques le peignaient, Agénor avait dû parvenir au terme du voyage, en un seul élan de désir depuis son départ, insensible à la fatigue de son corps, insensible aux accidents du chemin, insensible au spectacle de la nature. Sitôt arrivé, il tomba exténué aux pieds du maître, quoique, plus heureux que le soldat de Marathon, il fût encore en vie. Durant

trois matinées, et trois après-midi, maître et disciple guettèrent au plus haut de la ville, comme sur une terrasse, la direction d'où ils espéraient voir venir les autres ; jusqu'à ce que parût Idoménée, de qui ils apprirent avec douleur, mais non découragés, l'inutilité d'attendre davantage. Endymion mit Agénor à sa droite, à sa gauche Idoménée, et, entonnant un des psaumes qui célèbrent la félicité du voyageur, il marcha avec eux jusqu'à la mer. Des nuages étranges simulaient de merveilleuses routes aux confins de l'horizon. La voile du vaisseau qui devait les conduire palpitait sur les eaux troubles et inquiètes, à la façon d'un grand cœur blanc...

Et ainsi, réunis au maître qui représentait pour eux la vérité, préservés des tentations auxquelles avaient succombé les disciples qui, versatiles ou lâches, n'avaient point continué leur route, ils partirent : Agénor, l'enthousiasme rigide et austère, la sublime obsession qui court, emportée, vers le but, dans l'ignorance ou le dédain de tout le reste ; Idoménée, la conviction vaste, gracieuse et expansive, maîtresse de soi pour répondre — sans toucher à son inébranlable fidélité — à l'appel des choses : le converti d'Athènes qui, marchant vers sa vocation, sut prêter l'oreille aux voix sollicitatrices de la charité, de l'art, du travail, de la nature, et qui, des impressions recueillies dans toute la variété du monde, avait formé, autour du grand rêve de son âme, un cortège d'idées...

*
* *

LA PLAINE DE GRANIT

I

C'était une immense plaine de granit : grise sa couleur ; dans son étendue pas un pli ; triste et déserte, triste et froide sous

un ciel d'indifférence, sous un ciel de plomb. Et sur la plaine, il y avait un vieillard gigantesque, décharné, pâle, sans barbe, il y avait un gigantesque vieillard debout, dressé comme un arbre nu. Et les yeux de cet homme étaient froids, comme cette plaine et comme ce ciel ; et son nez tranchant et dur comme une hache, et ses muscles secs comme le sol même de granit, et ses lèvres n'avaient pas plus de volume que le fil d'une épée. Et près du vieillard, il y avait trois enfants transis, maigres, misérables : trois pauvres enfants qui tremblaient, auprès du vieillard indifférent et impérieux, comme le génie de cette plaine de granit.

Le vieillard tenait dans la paume d'une main une petite graine. Et de son autre main l'index tendu semblait presser le vide comme il eût fait d'une chose de bronze ; et voici qu'il prit un des enfants par son faible cou, lui montra la graine dans la paume de sa main et, d'une voix comparable au sifflement glacé d'un ouragan, il lui dit : « Creuse un trou pour cette graine », puis il lâcha le corps tremblant de l'enfant, qui tomba, avec le bruit d'un sac à demi rempli de cailloux, sur la plaine de granit.

« Père, sanglota-t-il, comment pourrai-je le creuser, puisque tout ce sol est ras et dur ?

— Mords-le », répondit-il, avec le sifflement glacé de l'ouragan ; et levant un de ses pieds, il le mit sur le cou languissant de l'enfant ; et les dents du malheureux, broutant l'écorce du rocher, faisaient le bruit du couteau sur la pierre à aiguiser ; et il passa ainsi beaucoup de temps, beaucoup de temps, tellement que l'enfant avait déjà ouvert dans le rocher un creux aussi grand que la concavité d'un crâne ; mais il creusait, creusait toujours, avec un gémissement de râle, il creusait, le pauvre enfant, sous le pied du vieillard indifférent et immobile comme la plaine de granit.

Quand le trou fut aussi profond qu'il le fallait, le vieillard

retira son pied oppresseur, et s'il y avait eu là quelqu'un, il aurait vu alors une chose encore plus triste : c'est que l'enfant, sans cesser pour cela de l'être, avait des cheveux blancs sur la tête et le vieillard s'écarta et, du pied faisant se lever le second enfant, qui avait regardé tout cela en tremblant :

« Ramasse de la terre pour la graine, lui dit-il.

— Père, demanda le malheureux, où y a-t-il de la terre?

— Il y en a dans le vent; recueille-la », répliqua-t-il; et avec le pouce et l'index il ouvrit les pauvres mâchoires de l'enfant, et le maintint de la sorte contre la direction du vent qui soufflait; et sur la langue et dans la bouche ouverte et haletante s'amassait la poussière flottant dans le vent, qu'ensuite le petit vomissait, comme un limon précaire; et il passa beaucoup de temps, beaucoup de temps, et le vieillard indifférent et immobile sur la plaine de granit ne montrait ni impatience, ni désir, ni compassion.

Quand la cavité de la pierre fut comblée, le vieillard y jeta la graine et repoussa loin de lui l'enfant comme on rejette l'écorce d'un fruit pressé, et il ne vit pas que la douleur avait teint en blanc la tête puérile; puis faisant lever le dernier des enfants, il lui dit, en lui montrant la graine enterrée :

« Il faut que tu arroses cette graine », et comme celui-ci lui demandait, tout tremblant d'angoisse :

« Père, où y a-t-il de l'eau?

— Pleure, il y en a dans tes yeux », répliqua-t-il, et il lui tordit ses faibles mains, et dans les yeux du petit, alors, se brisa une veine abondante de larmes, et la poussière assoiffée la buvait : et ces larmes durèrent longtemps, longtemps, parce que, pour les exprimer de ces yeux épuisés, le vieillard restait indifférent et immobile, debout sur la plaine de granit.

Les larmes coulaient en un ruisseau plaintif en tombant sur le cercle de terre, et la graine apparut sur la face de la terre comme un point, puis sortit la tige commençante, puis les pre-

mières folioles, et tandis que l'enfant pleurait encore, l'arbre nouveau créait ses branches et son feuillage, et tout cela demanda beaucoup de temps, beaucoup de temps, jusqu'à ce que l'arbre eut un tronc robuste, une fourche très large, sa frondaison, et des fleurs qui parfumèrent l'air, et qu'il dominât la solitude. Et l'arbre s'éleva encore plus haut que le vieillard indifférent et immobile, sur la plaine de granit.

Le vent faisait bruire les feuilles de l'arbre, et les oiseaux du ciel vinrent nicher dans ses branches et ses fleurs se changèrent en fruits ; et le vieillard délivra alors l'enfant, qui cessa de pleurer, toute sa tête couverte de cheveux blancs ; et les trois enfants tendirent leurs mains avides à la récolte de l'arbre. Mais le maigre géant les prit, comme des petits chiens, par le cou et, ayant arraché une graine, il s'en fut se placer avec eux dans un endroit tout proche, sur le rocher, et levant un pied, il abaissa le premier enfant les dents contre le sol, de nouveau contre le sol les dents de l'enfant, qui résonnèrent sous le pied du vieillard indifférent et immobile, dressé immense et silencieux, sur la plaine de granit.

II

Cette plaine désolée c'est notre vie, et cet inexorable spectre c'est le pouvoir de notre volonté ; et ces enfants tremblants ce sont notre cœur, nos facultés, nos pouvoirs, à la faiblesse désemparée de qui la volonté arrache l'énergie toute-puissante qui subjugue le monde et dissipe les ombres du mystère.

Une poignée de poussière, suspendue, par un souffle éphémère sur la face de la terre pour, quand le souffle cesse, y retomber et se disperser en elle, une poignée de poussière, une créature débile et transitoire porte au dedans de soi la puissance *originelle*, la puissance affranchie et royale qui n'est présente ni dans le hérissement de la mer, ni dans l'élévation de la

montagne, ni dans le tournoiement des sphères ; une poignée de poussière peut regarder en haut et, s'adressant au mystérieux principe des choses, lui dire : « Si tu existes comme une force libre et consciente de tes œuvres, tu es, comme moi, une Volonté : je suis de ton espèce, je suis à ta ressemblance. Mais si tu n'existes que comme une force aveugle et fatale, si l'univers est une patrouille d'esclaves qui tournent dans l'espace infini en ayant pour maître une ombre qui s'ignore soi-même, alors je vaux plus que toi, et ce nom que je t'ai donné rends-le-moi, parce qu'il n'y a sur la terre ni dans le ciel personne de plus grand que moi ! »

Motivos de Proteo (1909).

BIEN DIRE LES CHOSES

Bien dire les choses, avoir dans sa plume le don exquis de la grâce et dans sa pensée comme une eau immaculée où se baignent les idées pour ensuite apparaître belles, n'est-ce point une manière d'être bon ?... La charité et l'amour, ne peuvent-ils aussi se manifester en accordant aux âmes le bienfait d'une heure de grâce dans la paix des mots harmonieux, le sourire d'une belle phrase, le « baiser sur le front » d'une pensée raffinée, le frôlement tiède et doux d'une image touchant notre esprit de son aile de soie ?...

Tout comme dans la chaleur du sein, il y a de la tendresse pour l'âme de l'enfant dans la voix qui lui dit des contes de fées, et dans l'âme qui se forme sans les avoir entendus, il y aura toujours quelque chose d'incurablement désert. Petit-Poucet est un messager de saint Vincent de Paul. Barbe-Bleue a fait plus de bien aux tout petits que Pestalozzi. C'est aussi nous donner de la tendresse — car ce n'est que quand nous nous sommes rendus méprisables que nous cessons entièrement de ressembler aux enfants — que de nous bercer de belles paroles. Comme le missionnaire et comme la sœur, l'artiste accomplit son œuvre de miséricorde. Savants, enseignez-nous avec grâce. Prêtres, dépeignez Dieu d'un pinceau aimable et délicat et la vertu avec des mots pleins d'harmonie. Si vous nous dispensez la vérité sous une forme laide et désagréable, cela équivaut à

nous donner notre pain d'une manière désobligeante. De ce que vous croyez être la vérité combien rarement vous pouvez être absolument sûrs ! Mais la beauté et le charme avec lesquels vous nous l'aurez transmise, soyez certains qu'ils vivront toujours.

Observez le rythme en parlant, prenez soin de mettre sur l'idée l'onction de l'image, respectez la grâce de la forme, ô penseurs, ô savants, ô poètes ! et croyez bien que ceux qui vous disent que la vérité doit se présenter sous des formes rudes et austères sont de traîtres amis de la Vérité.

1899.

LA CRÉATION DE LA FORME

Quelle prodigieuse transformation que celle des mots, passifs, inertes dans le troupeau du style vulgaire, lorsque les évoque et les commande le génie de l'artiste! Du moment que vous voulez de l'expression faire un art, un art plastique et musical, vous enfoncez en elle un aiguillon qui révolte tous ses élans rebelles. Le mot, être vif et capricieux, vous regarde alors, au bout de cette plume qui le pique pour le dompter, il discute avec vous, il vous oblige à lui tenir tête, il a une âme et une physionomie. En vous révélant, dans sa rébellion, tout son contenu intime, il vous impose souvent de lui rendre la liberté que vous aviez voulu lui arracher, pour en appeler un autre, qui arrive, ombrageux et intraitable, sous le joug d'acier. Et parfois la bataille contre ces monstres minuscules vous exalte et vous fatigue comme un combat désespéré pour la fortune et pour l'honneur. Tous les plaisirs de l'héroïsme sont contenus dans cette lutte ignorée. Vous éprouvez alternativement l'ivresse du vainqueur, les anxiétés du lâche, l'exaltation irritée du blessé. Vous comprenez, devant la docilité d'une phrase qui tombe, subjuguée, à vos pieds, le glas sauvage du triomphe. Vous savez, quand la forme à peine saisie vous échappe, comment l'angoisse de la défaillance envahit le cœur. Tout votre organisme vibre, comme la terre tremblant de la déflagration palpitante de la bataille. Comme dans le champ où a eu lieu la

lutte, restent ensuite dans votre imagination et dans vos nerfs les vestiges du feu qui a passé. Vous laissez sur les pages noircies quelque chose de vos entrailles et de votre vie. Que vaut, à côté de cela, la spontanéité facile à contenter de celui qui n'oppose au flot de la phrase incolore et inexpressive aucune résistance personnelle, aucune hautaine opiniâtreté à la révolte du mot qui se refuse à livrer son âme et sa couleur ?... Car il ne faut pas confondre le combat du style avec la froide patience du rhéteur, qui ajuste péniblement, dans la mosaïque de sa correction convenue, des mots que n'a point embués le souffle tiède de l'âme. Ce serait comparer une partie d'échecs à un combat où le sang coule et où l'on se dispute un empire. Celui du style est une épopée qui a pour champ d'action notre nature intime, les plus secrètes profondeurs de notre être. Les poèmes de la guerre ne nous parlent point d'énergie plus superbe, ni de carnages plus cruels, ni, dans la victoire, de plus hautes et de plus divines effusions... Oh ! Iliade formidable et belle, Iliade du cœur des artistes, dont les combats ignorés mettent au monde la joie, l'enthousiasme et la lumière, comme font l'héroïsme et le sang des véritables épopées ! Une fois il a fallu que tu fusses écrite, afin que, narrée par un de ceux qui te portèrent en eux-mêmes, fût conservé en toi le témoignage de quelques-unes des plus pathétiques émotions humaines. Et ton Homère aurait pu être Gustave Flaubert.

1900.

CEUX QUI SE TAISENT

Une des plus profondes impressions de respect que j'aie éprouvées dans le monde, est celle que me produit certaine famille d'esprits — assurément très rares et, plus encore que rares, difficiles à reconnaître si l'on n'a point pénétré leur intimité la plus exquise — certaine famille d'esprits qui unissent au sentiment infaillible, parfait, aristocratique de la beauté dans les choses de l'art, l'absolu désintéressement avec lequel ils professent, en secret, son culte, exempts de toute stimulation de la renommée, de tout but de critique ou de production, de toute convoitise simoniaque de vanité. Ils comprennent l'œuvre de beauté dans ses plus délicates nuances, avec cette plénitude d'intelligence et de sympathie qui est une seconde création ; ils sont le lecteur ou le spectateur idéal auquel l'artiste a songé ; ils donnent leur âme tout entière dans le sacrifice religieux de l'émotion artistique, dans cette immolation absolue de la personnalité d'où s'élance le vol du mysticisme de l'art. Ils gardent en soi l'écho éternel par quoi se prolongent les accents vrais, originaux, du poète, que le vulgaire ne perçoit qu'embrouillés et mutilés, et les très clairs reflets qui reproduisent, avec la matinale fraîcheur de l'inspiration créatrice, l'image du tableau ou de la statue. Ils sont la compensation de la vulgarité triomphante et bruyante, de la basse exhibition, de l'abominable *snobisme*. Ils sauvent, dans le port abrité et calme de leur

mémoire pieuse, les noms et les œuvres que l'injustice ou l'indolence d'une époque ont condamnées à l'oubli commun. Le mensonge frappé en fausse monnaie de renom et de gloire n'a point de cours pour eux. Leurs dédains secrets et animés d'une sereine et terrible certitude font supporter à ceux qui triomphent en offensant la beauté, le goût, les nobles élévations un enfer dont ils ne parviennent pas à se racheter. Ils se taisent... Et ils promènent par le monde un air indifférent, parfois vulgaire. Et comme dans la chapelle d'un culte caché et défendu, ils enferment dans le plus profond d'eux-mêmes le tabernacle de cet amour idéal, embelli d'un mystère semblable à la pudeur d'une fiancée.

Tu doutes qu'il existe de telles âmes?... Je suis arrivé à en connaître quelques-unes, après avoir pénétré l'opaque apparence qui les voilait pour moi. Et depuis que je les ai découvertes, leur présence me domine et me subjugue avec le sentiment d'une supériorité que je ne retrouve, aussi impérieuse et de race aussi haute, ni chez l'artiste créateur que j'admire le plus, ni chez les maîtres dont la science m'inspire le plus de respect. Car ces âmes de silence céleste sont les seules qui m'ont donné l'intuition complète de tout ce qu'il y a de vulgaire et de mesquin dans cette dispute pour la notoriété, dans ce sensualisme de l'admiration et de l'applaudissement, alliage grossier que nous mêlons, nous autres acteurs de la comédie littéraire, à l'or idéal de l'amour du Beau. Elles seules savent t'aimer, Beauté, comme, ô déesse, tu le mérites. C'est dans la société de ces âmes que s'emparera de moi je ne sais quelle noble honte d'être un auteur, un écrivain de métier. Et quand je retourne à cette besogne, ce sont elles qui composent le public, inconnu et inconnaissable, qui m'exalte le plus, et qui me torture le plus. Je m'en remets à ce public, avec un austère et mélancolique espoir, comme quelqu'un qui s'en rapporte à la justice d'une postérité qu'il ne doit point voir, lorsque je crois

qu'une parole de moi n'a pas été comprise dans sa vigueur ou sa beauté, lorsqu'une créature de mon imagination n'a pas trouvé le sein amant qui la recueille. Et je pense à lui, plein d'inquiétude intérieure — comme tourmenté de l'impossible désir d'apprendre la vérité des lèvres d'un dieu de marbre — lorsque applaudissements et louanges veulent me persuader que quelque chose de bien ou de beau a jailli de mon âme.

Ah ! combien en passe-t-il, parfois tout près de toi, de ces moines de la beauté, pleins de renoncement ! et tu ne les reconnais point et peut-être les dédaignes-tu ! Peut-être est-ce l'un d'eux, ce spectateur, vague et incolore, qui au théâtre occupe un fauteuil non loin du tien, et applaudit en même temps que les autres, et approuve avec des banalités les commentaires du voisin, et disparaît, en s'effaçant, dans la foule de la sortie Peut-être un autre se cache-t-il sous le masque de ce monsieur qui, ayant tout l'air d'un commis-voyageur, lit, à la place en face de la tienne dans le train, un livre qui peut être aussi bien le guide de Bædeker qu'un poème de Wilde ou un roman de d'Annunzio. Peut-être en découvriras-tu encore un dans cet autre personnage que le jugement populaire prend — ironie cruelle ! — pour un poète raté et plein des hautaines railleries de l'impuissance ; parce qu'il ne sait pas que le renoncement prématuré de cet homme fut un acte de religion spontané et très élevé et que, dans sa répugnance à parler d'art avec ceux qui furent ses émules et ses amis, il n'y a que la délicatesse d'une sensibilité qui a changé de forme et la conscience d'une solitude d'étranger... Sous l'un et l'autre déguisement, ils passent dans leur silence irrévocable. Et ce silence n'est ni de l'humilité ni de l'orgueil. Il n'est que la possession parfaite d'un bien qui porte en soi-même son but et sa récompense et qui par là même est contenu dans sa propre étendue, sans aspirer à sortir de soi avec impétuosité et ostentation : comme le vin

qui, une fois parvenu à maturité, oublie le trouble et le bouillonnement de sa fermentation, ou comme le resplendissement de la nuit sereine qui, dans l'extase de la douce gloire de ses flambeaux, ne la divulgue ni par les cris de l'éclair ni par la musique du soleil.

1912.

III

L'ORATEUR ET LE JOURNALISTE

LE CENTENAIRE DU CHILI

Discours prononcé, au nom de l'Uruguay, dans la session solennelle célébrée par le Congrès Chilien, pendant les fêtes du Centenaire, le 17 septembre 1910.

Messieurs,

La solennité de cette occasion, la dignité de cette tribune, la qualité de cet auditoire font que je n'ai jamais déploré, comme en cet instant, qu'au lieu de cette habitude de fixer ma pensée dans les signes froids et inanimés de la forme écrite, je n'aie la vocation ni la faculté de l'exprimer sous cette autre forme qui, chaude et sonore, jaillit des lèvres, comme une émanation directe de l'esprit et, conduite par les ondes de l'air, parvient jusqu'au plus intime des cœurs, pour les unir dans un accord parfait de sympathie.

Je devrais être ici la voix d'un peuple. Je devrais être capable de la verser dans ma parole et de l'y contenir pour vous transmettre toute l'intensité de l'émotion avec laquelle mon peuple participe aux enthousiasmes de ce centenaire : pour ce que ce centenaire a d'Américain et pour ce qu'il a de Chilien.

Pour ce qu'il y a d'Américain : permettez-moi d'accorder à ce caractère la prééminence sur l'autre. Plus haut que le centenaire du Chili, que celui de l'Argentine, que celui du Mexique, je considère, je ressens le centenaire de l'Amérique espagnole.

Dans l'esprit et dans la vérité de l'histoire, il n'y a qu'un seul centenaire hispano-américain, parce que dans l'esprit et dans la vérité de l'histoire, il n'y a qu'une seule révolution hispano-américaine. Et l'unité de cette révolution consiste, non seulement dans l'harmonie des événements et des hommes qui concoururent à la réaliser et à la propager à travers l'étendue d'un monde, mais, principalement, en ceci : que le destin historique de cette révolution ne fut point d'enfanter un ensemble inorganique de nations, qui pussent rester séparées par d'étroites conceptions de la nationalité et de la patrie, mais de montrer à la face du monde une éternelle harmonie de peuples liés par la communauté de l'origine, de la tradition, de la langue, des mœurs, des institutions, par le voisinage géographique et par tout ce qui peut servir à établir l'unité d'une conscience collective.

Ils sont donc en Amérique, comme les jours du grand centenaire que, unique et multiple, il faut prolonger de plus de deux décades, en évoquant, d'heure en heure, chez chaque peuple américain, les souvenirs de l'indépendance et de l'organisation : ce genre de souvenirs qui restent pour toujours comme les plus hauts et les plus sacrés dans l'histoire des nations.

On dirait qu'une assemblée imposante nous regarde, attentive, ressuscitant du passé : l'assemblée des générations qui créèrent, pour l'avenir éternel, l'Amérique libre. Et en pareille occasion, les générations actuelles peuvent affirmer, devant ce passé héroïque qui revit, deux choses qui les satisfassent et les réconfortent.

En témoignage de la première il y a l'universalité et la solennité des adhésions internationales que provoque le centenaire américain : aujourd'hui au Chili, hier en Argentine ; et cette affirmation consiste à dire que cette Amérique espagnole, si discutée, si niée, si calomniée par l'ignorance et l'orgueil étrangers et même par le scepticisme de ses propres enfants, com-

mence à exister pour la conscience universelle, commence à attirer l'attention et l'intérêt du monde : non encore par l'éclat et la spontanéité de sa culture, ni par le poids de son influence politique dans la société des nations, mais certes déjà par les possibilités et les réalisations de sa richesse, par l'énergie et la vigueur de son développement matériel, ce qui ne constitue pas, bien entendu, un terme définitif de civilisation mais est bien, quand même, le solide ciment et comme la racine rude et robuste, dans la formation des peuples qui doivent un jour devenir grands par l'esprit.

Longtemps après notre émancipation, le monde nous ignorait ou, nous connaissant mal et dédaignant de nous connaître mieux, doutait de nous. Peut-être, parfois, affligés de l'apparente stérilité de tant de pénibles efforts et de sacrifices obscurs, doutions-nous de nous-mêmes, et ce doute cruel n'a point épargné, dans le Gethsemani de Santa-Maria l'âme déchirée du Libérateur. Eh bien ! nous avons apaisé le doute. Aujourd'hui notre espoir en l'avenir immédiat est ferme et fier, et la foi du monde commence à le récompenser et à le confirmer. Nous étions, jusqu'à hier, pas beaucoup plus qu'une expression géographique, nous commençons à être une force. Nous étions une promesse téméraire, nous commençons à être une réalité.

La façon dont ce premier siècle finit nous permet d'énoncer l'autre encourageante affirmation. Et c'est que les peuples hispano-américains se mettent à avoir claire et ferme conscience de l'unité de leurs destinées, de l'inébranlable solidarité qui prend racine dans le fond de leur passé et s'étend à l'infini de leur avenir. Auguste Comte exprimait la foi profonde en la future conscience de la solidarité humaine, lorsqu'il disait que l'humanité, comme être collectif, n'existe pas encore, mais existera quelque jour. Disons, nous, que l'Amérique, la nôtre, celle de notre race, commence à *être* — en tant que personne collective

— consciente de son identité. Congrès qui se réunissent, voies ferrées qui se tendent de nation à nation, litiges internationaux qui se résolvent, liens intellectuels qui se resserrent, tout concourt à cette manifestation d'une pleine conscience américaine.

J'ai toujours cru que dans notre Amérique il n'était pas possible de parler de beaucoup de patries, mais d'une patrie grande et unique ; j'ai toujours cru que, si elle est haute, cette idée de la patrie, expression de tout ce qu'il y a de plus profond dans la sensibilité de l'homme : amour de la terre, poésie du souvenir, extase de la gloire, espoir de l'immortalité ; en Amérique, plus que nulle part ailleurs, on peut, sans dénaturer cette idée, la magnifier, l'étendre, la purifier de ce qu'elle a d'étroit et de négatif, l'exalter par la vertu même de ce qu'elle enferme d'affirmatif et de fécond : on peut élever au-dessus de la patrie nationale la patrie américaine et hâter la venue du jour où les enfants d'aujourd'hui, les hommes de demain, interrogés sur le nom de leur patrie ne répondront point en nommant le Brésil, ou le Chili, ou le Mexique, mais répondront en nommant l'Amérique.

Toute politique internationale américaine, qui ne s'orientera pas dans le sens de cet avenir et ne s'adaptera point à la préparation de cette harmonie, sera une politique vaine et erronée.

Je renouvelle ici ce que j'ai dit dans une occasion récente. Lorsque l'Amérique naquit à la vie de l'histoire, ce qui apparaissait à la face du monde n'était pas qu'une nouvelle entité géographique: Nous devons penser que s'élevèrent avec elle un nouvel esprit, un nouvel idéal : l'esprit, l'idéal de l'avenir. L'Europe civilisatrice, qui nous a enseigné, qui nous a nourris de ses idées de liberté et de justice, fruits de son expérience et de son génie, a le droit d'espérer que, soulagés de la charge accablante de la tradition, nous fassions quelque chose de plus

que les réciter : elle a le droit d'espérer que nous les incarnions dans la réalité ou, pour le moins, que nous essayons énergiquement de les réaliser. Si cette originalité ne trouvait point de place dans notre civilisation, si nous n'avions rien à ajouter, dans l'ordre réel de la vie, à ce que l'on imite, à ce qui est acquis, que signifierait, en définitive, la révolution de 1810, sinon une convulsion superficielle, indigne de telles glorifications ? Que serait-ce, sinon continuer à être des colonies par l'esprit, après avoir cessé de l'être dans la réalité politique ?

Ceux qui considèrent comme un miracle irréalisable que les peuples se conduisent un jour entre eux selon d'autres règles que celles de la tradition internationale fondée sur la ruse et la force et que ce soit en Amérique qu'on obtienne ce résultat, oublient qu'il y a un miracle plus grand, vivant et tangible, dans le fait de ce centenaire. S'il y a un peu plus d'un siècle, c'est-à-dire si, avant l'émancipation nord-américaine et la Révolution française, on avait assuré que la démocratie et la république, comme formes permanentes d'organisation sociale et politique, non seulement se réaliseraient dans des nations puissantes et grandes, mais qu'elles s'étendraient sur tout un continent, et que ce prodige surgirait de l'obscurité des colonies européennes, alors noyées dans le rêve endormi de la première enfance, l'affirmation aurait paru au plus grand nombre un risible paradoxe. Eh bien ! quand la puissance des idées et l'énergie des races jeunes et fortes ont eu la vertu de transfigurer des colonies obscures en nations maîtresses d'elles-mêmes et d'instaurer, de l'un à l'autre bout du continent, les formes avancées d'organisation et de gouvernement qui, il y a un peu plus d'un siècle, paraissaient au sens commun des hommes de vaines utopies, pourquoi douter que cette même puissance des idées et cette même énergie de races jeunes et fortes parviennent en Amérique à réaliser, dans la vie internationale, ce que les sceptiques

d'aujourd'hui tiennent pour des rêves et des chimères en opposition avec les lois fatales de l'histoire : c'est-à-dire une magnification de l'idée de la patrie, un avenir de paix et d'amour entre les peuples, une harmonie internationale fondée sur l'accord des intérêts de tous par le respect loyal des droits de chacun ?

Voilà ce que me suggère de plus intense le centenaire américain. Mais il y a dans les souvenirs que vous glorifiez, à côté du caractère continental, le caractère national, à côté de ce qui est la gloire de l'Amérique, ce qui est la gloire du Chili ; et si la première chose m'a donné l'occasion d'affirmer l'unité hispano-américaine, la communauté de nos traditions et de nos destinées, cette autre chose m'impose l'agréable obligation de dire du labeur national de votre peuple ce qui, sans manquer à la justice, ne pourrait être passé sous silence dans une occasion comme celle-ci.

Vous célébrez votre centenaire avec quelque chose de plus que l'orgueil des souvenirs héroïques dont procède votre état de nation : vous le célébrez avec l'orgueil d'avoir réalisé, par le travail persévérant et efficace, les promesses et les espérances de votre glorieuse généalogie de héros.

Aspirer à la liberté est un instinct humain. Avoir l'énergie suffisante pour la conquérir est beau et grand, sans doute, mais c'est encore une énergie de l'instinct. Posséder le caractère nécessaire pour la conserver, l'enraciner, la justifier comme un bien mérité, et la faire noble et féconde, voilà ce qui est difficile et vraiment supérieur. Il y a la volonté héroïque, la volonté qui gagne les batailles, et c'est l'apanage de tout peuple digne de ce nom, et tous les peuples de notre race l'ont comme le vôtre. Mais il y a un autre genre de volonté, disciplinée, mesurée, patiente, il y a un genre de volonté qui est comme la main ferme et sûre de la raison : la volonté qui construit, qui organise, qui éduque, qui sème, qui légifère, qui gouverne. C'est le genre de volonté avec lequel s'édifient les nations et c'est le

genre de volonté en quoi nous vous saluons surtout comme des maîtres.

Grâce à lui, vous êtes arrivés à établir, avant les autres peuples hispano-américains, une nation d'ordre, un organisme de nation. Longtemps, en Amérique, au milieu des troubles de notre dur apprentissage de la liberté, quand la sévérité des jugements étrangers ou l'inquiétude de notre propre conscience nous inclinait au découragement au sujet des résultats de nos efforts et de la maturité de nos destins, l'exemple qui, le premier, nous venait à l'esprit pour affirmer l'aptitude de notre race à la vie des institutions régulières, était l'exemple du Chili.

Aucune meilleure occasion que celle-ci pour rappeler cet exemple et vous en remercier. Votre histoire est une grande leçon d'énergie et de travail. Votre développement national ressemble à l'ascension graduelle et harmonieuse d'une ample courbe architecturale, il a la calme assurance d'une marche de travailleurs dans le repos solennel du soir. On dirait que vous avez su apporter aux traits de votre physionomie morale ce même caractère d'austère et mâle grandeur que le voyageur sent s'imposer à son esprit, dans la contemplation de l'aspect et de la structure de votre sol : durement enchâssé entre la majesté de la montagne et la majesté de la mer, marqué par une expression de l'énergie plutôt que par une expression de l'abondance, du plaisir ou de la grâce.

Messieurs,

Interprétant le sentiment de mon peuple, avant de descendre de cette tribune, je vous laisse ici les vœux que je forme pour que l'étoile du Chili se lève dans des cieux chaque fois plus sereins, pour que sa splendeur illumine des gloires chaque fois plus pures, des lois toujours plus sages, des moissons sans cesse plus abondantes, des générations chaque fois plus fortes, plus libres et plus heureuses, et pour que l'étoile du Chili, accordant

sa lumière avec celle de tout le reste de la constellation hispano-américaine dans une éternelle harmonie établie sur l'amour et la justice, elles maintiennent, ces étoiles, entre elles toutes, pour l'humanité des temps futurs, un ordre meilleur, plus beau, plus grand que ceux que le monde a vus se former et se dissoudre dans le déroulement des siècles !

LIBÉRALISME ET JACOBINISME

L'EXPULSION DES CRUCIFIX

I

Cher ami, vous désirez mon opinion sur la justice et l'opportunité de l'arrêté de la Commission de Charité et de Bienfaisance publique, qui sanctionne définitivement l'expulsion des crucifix qui figuraient, il n'y a pas encore bien longtemps, sur les murs des salles de l'hôpital.

Je vais vous satisfaire ; mais non sans vous faire observer, avant tout, qu'il y a une inexactitude dans la manière dont vous qualifiez la résolution sur quoi roule votre enquête, en l'appelant : « acte d'extrême et radical libéralisme. »

Libéralisme ? Non. Disons mieux : « Jacobinisme. » Il s'agit, effectivement, d'un fait de franche intolérance et d'étroite incompréhension morale et historique, absolument inconciliable avec l'idée de haute équité et de largeur d'esprit généreuse qui est incluse en toute légitime acception du libéralisme, quelles que soient les épithètes dont on renforce la signification de ce mot, dont on la dépasse.

Il me paraît oiseux de faire remarquer — parce que ce n'est pas vous qui l'ignorez — que, correctement comprise, l'idée de libéralisme, ma conception de sa portée, dans la sphère religieuse comme en n'importe quelle autre catégorie de l'activité

humaine, embrasse toute l'extension de ce que peut mesurer l'amour le plus résolu de la liberté. Et il serait également oiseux de vous dire que, pour ce qui concerne la personnalité et la doctrine du Christ — desquelles il me faut bien parler afin de placer cette question sur le terrain que je désire — ma position est, maintenant comme avant, d'une indépendance absolue, car je n'y suis rattaché par d'autres liens que ceux d'une admiration purement humaine, quoique très grande, et d'une adhésion rationnelle aux fondements d'une doctrine que je tiens pour la conception la plus vraie et la plus haute de l'esprit de l'homme.

Ceci dit, résumons sommairement la question. La Commission de Charité entreprit, voici déjà quelque temps, d'émanciper de tout lien religieux l'assistance des malades et leur règlement intérieur, et, dans ce but plausible pour autant qu'il tendait à garantir une complète liberté de conscience contre les exigences ou les suggestions qui eussent pu lui porter atteinte, parvint à instaurer un régime qui satisfaisait les aspirations les plus larges de liberté. Peu à peu on supprima les prières et les offices religieux qu'on y célébrait par tradition, on retira les autels, les statues et les niches qui servaient aux besoins du culte. Il restait cependant une image qui n'avait pas été enlevée des murs des salles de malades, et cette image était celle du Fondateur de la charité chrétienne. Un jour la Commission trouve qu'il n'y a pas de raison pour qu'on respecte cette restriction et ordonne l'expulsion des crucifix. Peut-être pensa-t-elle, inconsidérément, n'avoir fait là qu'un pas en avant, un pas suprême, dans l'œuvre de libéralisme où elle se trouvait engagée. Était-ce bien seulement un pas de plus ? Était-ce un pas en avant ? Non ; comme je le démontrerai bientôt, cela équivalait à passer la frontière qui sépare le juste de l'injuste, le licite de l'abusif. Cela avait en réalité un sens absolument nouveau et qui semblait dénoncer, même dans les suppressions et éliminations antérieures, un esprit, une tendance différents de ceux qui les auraient justifiés...

Et maintenant, l'erreur, qui pouvait s'expliquer quand on la commit pour la première fois, comme un acte inconsidéré, acquiert la persistance d'une ratification laborieusement méditée, d'une ratification définitive.

II

Le fait est simplement celui-ci : l'expulsion réitérée et impitoyable de l'image du Christ du sein d'une maison de charité.

Un professeur de philosophie qui, trouvant à la place d'honneur de sa classe le buste de Socrate, fondateur de la pensée philosophique, l'en ferait retirer ; une académie littéraire espagnole qui ordonnerait d'ôter de la salle de ses sessions l'effigie de Cervantès ; un parlement argentin qui décrèterait que les statues de San Martin ou de Belgrano fussent abattues pour n'être point remises ; un cercle d'imprimeurs qui admettrait que le portrait de Gutenberg cessât de présider les délibérations de sa société, susciteraient sans doute notre étonnement, et nous n'aurions besoin que du sens intuitif de la première impression pour apprécier l'inconvenance de cette conduite.

Eh bien ! une commission de *charité* qui expulse du sein des maisons de *charité* l'image du créateur de la *charité*, de celui qui l'annonça au monde comme sentiment et comme doctrine, n'offre pas, pour qui regarde les choses sans passion, un spectacle moins déconcertant ni moins étrange. Même en faisant abstraction de l'intérêt d'ordre social que comporte l'examen de ce fait, comme manifestation d'un critérium de philosophie militante qui se traduit en acte et peut aboutir à d'autres initiatives semblables, il y aurait toujours ici cet intérêt psychologique de rechercher par quelle logique d'idées ou de sentiments, par quels détours de conviction ou de passion on a pu arriver à un résultat à ce point contradictoire : que la personnification indiscutable de la charité a été expulsée d'un milieu qui n'est

que l'expansion de son esprit, par ceux-là mêmes qui administrent les dons de la charité.

Mais il n'est pas nécessaire de se fatiguer longtemps pour trouver la piste de cette logique : c'est la logique *en ligne directe* du Jacobinisme, qui conduit aux constructions idéalistes de Condorcet ou de Robespierre comme aux persécutions iniques de l'intolérance révolutionnaire, et qui, par cela même qu'elle observe une régularité géométrique sur le terrain de l'abstraction et de la formule, mène fatalement aux plus absurdes extrémités et aux plus irritantes injustices, lorsqu'on la transporte dans la sphère réelle et palpitante des sentiments et des actes humains.

III

Le rapport qu'il y a entre l'esprit des institutions de bienfaisance que régit la Commission de Charité et le sens historique et moral de l'image qu'elle a condamnée à la proscription est aussi profond qu'évident et impossible à nier.

Si la Commission de *Charité* se propose de vérifier le sens de ce nom que porte pour ainsi dire et qu'évoque l'étymologie du mot, elle trouvera facilement le vocable latin d'où il tire immédiatement son origine ; mais il est bien certain qu'en approfondissant la signification de ce vocable dans le langage de la grandeur romaine, elle ne trouvera rien qui ressemble à l'acception toute intérieure et sublime qu'il possède dans la civilisation et dans les idiomes des peuples chrétiens ; parce que pour que ce sens ineffable apparaisse, pour que le sentiment nouveau auquel il se rapporte s'infuse dans le mot qu'il a choisi, entre tous ceux qu'il trouve sur les lèvres des hommes, et le fasse signifier ce qu'il n'avait jamais voulu dire, il est nécessaire qu'il se dresse dans l'histoire du monde, la divisant en deux moitiés et séparant le passé de l'avenir avec ses bras ouverts, image du

martyr vénérable, que la poussée du Jacobinisme vient d'abattre des murailles de l'hôpital de la Charité.

La charité est la création, la parole et le rayonnement du fondateur du christianisme. Le sentiment qui a élevé des hospices pour les malades, des asiles pour les nécessiteux, un refuge pour les orphelins et les vieillards, et les élève au nom de l'amour qui identifie le protecteur au secouru, sans impliquer d'infériorité pour aucun, est pour le moins dans la civilisation et la psychologie historique des peuples occidentaux absolument inséparable du nom et de l'exemple du réformateur à qui l'on refuse aujourd'hui ce que ses proscripteurs eux-mêmes ne refuseraient peut-être à aucun autre des grands serviteurs de l'humanité : le droit de survivre — en effigie — dans les institutions qui sont son œuvre, dans les pierres édifiées pour donner l'hospitalité à son esprit, dans le champ d'action où se continuent et se développent son initiative et son enseignement.

IV

Ayant établi le droit qui militait pour le maintien et militerait pour le replacement des effigies du Christ, dans les salles de l'hôpital de la Charité, j'en viens à examiner les considérations dont s'autorise la méconnaissance de ce droit.

Nous connaissons tous la raison fallacieuse de liberté et de tolérance que l'on invoque pour donner une apparence d'honnêteté à la réelle intolérance de cette expulsion : on parle du respect dû aux croyances ou aux convictions de ceux qui, se réfugiant sous la protection de l'hôpital, ne croiraient pas à la divinité de l'image qu'ils verraient au chevet de leur lit. Le spécieux de l'argumentation ne résiste pas au plus léger examen. S'il s'agit de garantir la liberté, je l'accorde, il faut empêcher qu'on impose ni qu'on suggère aux malades l'adoration ou le culte de

son image, et défendre qu'on associe aucune obligation de rite religieux, aucun témoignage forcé pas même de vénération ; ce serait juste et plausible, cela signifierait qu'on respecte l'inviolabilité des consciences, cela serait du libéralisme de bon aloi et digne du sentiment du droit de tous. Mais prétendre que la conscience d'un malade puisse se sentir offensée parce qu'on n'ôte point de la muraille de la salle où on le soigne une simple image du réformateur moral dont l'enseignement et l'exemple — devenus la plus intime essence d'une civilisation — lui ont fait obtenir, au bout de tant de siècles, précisément ces soins et cette compassion, qui pourrait le justifier sans être convaincu de la plus méfiante des intolérances ?

Pour que la simple présence de cette effigie révoltât une fois l'esprit du malade, il serait nécessaire que les croyances du malade comportassent non seulement l'indifférence et l'éloignement, mais encore la répugnance et la haine pour la personnalité et la doctrine du Christ. Concédons que cela puisse arriver d'une autre façon que comme une méprisable exception. Le respect envers ce sentiment personnel et atrabilaire de ces quelques hommes pourrait-il prévaloir sur le respect, infiniment plus impérieux, sur la haute considération de justice historique et de gratitude humaine qui oblige à honorer les grands bienfaiteurs de notre race et à s'en souvenir particulièrement là où sont présents leur œuvre, leur enseignement, leur héritage immortel ? Il est facile de comprendre que si le respect envers l'opinion des autres doit s'entendre de cette façon, toute sanction glorificatrice de la vertu, de l'héroïsme, du génie devra se réfugier dans le secret et dans l'ombre des choses défendues. Les peuples dressent des statues, dans les lieux publics, à leurs grands hommes. Parmi les milliers de passants qui défilent chaque jour devant ces statues, il doit y en avoir forcément beaucoup qui, à cause de leur nationalité ou de leur religion, ou de circonstances et de caprices exclusivement per-

sonnels, ne s'associent point à la vénération qui a élevé ces statues, et peut-être éprouvent-ils devant elles la mortification du sentiment blessé, de la conviction contredite. Qui oserait soutenir que ce soit un motif suffisant pour que l'admiration et la gratitude des collectivités humaines se condamnassent à une ridicule abstention de toute considération publique, de tout hommage ostensible ? Ce que la conscience d'un peuple, et à plus forte raison la conscience de l'humanité, consacre, comme un jugement définitif et une sanction éternelle, aura toujours le droit de s'imposer, au-dessus de toute dissonance individuelle, pour les manifestations solennelles du souvenir et de la gloire.

Parlons, pensons avec sincérité. Aucun, absolument aucun sentiment respectable n'est offensé par la présence d'une image du Christ dans les salles d'une maison de charité. Le chrétien croyant y verra l'image de son Dieu et, dans les angoisses de la souffrance physique, élèvera vers elle son esprit. Nous qui ne croyons point en cette divinité, nous verrons simplement l'image du plus grand et du plus pur modèle d'amour et d'abnégation humaine, glorifié là où cette glorification est la plus opportune : dans le vivant monument de sa doctrine et de son exemple ; et je dois ajouter encore qu'aucun affaiblissement ni aucun mal — mais au contraire de très exaltantes influences — ne pourront toucher l'esprit du malade dont les yeux rencontrent l'effigie du Maître sublime à cause de qui le bien qu'il reçoit lui apparaît, non comme un humiliant cadeau de l'orgueil, mais comme un service qu'on lui doit au nom d'une loi d'amour. Et ce service, lorsqu'il reprendra commerce avec le monde, lui laissera peut-être une persistante suggestion qui parfois l'élèvera au-dessus des misères de l'égoïsme et des bestialités de la sensualité et de la force, en lui parlant de la compassion pour celui qui tombe, du pardon pour le coupable, de la générosité envers le faible, de l'espoir qui anime le cœur des hommes et de l'égalité fraternelle qui les nivelle par en haut.

C'est ce critérium, c'est ce sentiment de profonde justice humaine qui devrait se maintenir et prévaloir sur la méfiance anti-religieuse. Mais le Jacobinisme qui, relativement aux événements du présent, a pour axiome : « L'intolérance contre l'intolérance », relativement aux choses et aux sentiments du passé a pour caractéristique cette funeste passion d'impiété historique qui mène à ne considérer dans les traditions et les croyances où s'est développé l'esprit des autres âges que la borne, l'erreur, la négation et non pas l'affirmatif, le durable, le fécond, ce qui assure la continuité solidaire des générations, perpétuée par la vénération de ces grandes figures surhumaines — prophètes, apôtres, révélateurs — qui depuis la nuit des générations mortes, éclairent la marche de ceux qui vivent, comme autant de phares d'inextinguible idéal.

V

Si l'intolérance ultramontaine arrivait un jour au pouvoir, elle ordonnerait de retirer des écoles publiques le portrait de José Pedro Varela. Qu'importe que la régénération de l'éducation populaire ait été son œuvre? Il ne modela point sa réforme dans les conditions qu'eût exigées l'esprit orthodoxe, il n'eut point pour but de former des fidèles pour la communion de l'Église ; enfin son œuvre s'écarta de la vérité absolue, et elle est condamnable. On ne peut consentir à sa glorification, car elle offense la conscience des catholiques. C'est la logique de toutes les intolérances.

L'intolérance jacobine — tombant dans une impiété beaucoup plus grande que celle de l'exemple ci-dessus, à cause de la sublimité de la figure, sur qui s'acharne son irrévérence — veut punir dans l'image du rédempteur du monde le délit de ceux qui pourraient, donnant un sens religieux à cette image, la con-

vertir en palladium d'une intolérance hostile à la pensée libre. Elle ne voit dans le crucifix que *le Dieu ennemi* et elle reste aveugle à la sublimité humaine et au sublime sens idéal du martyre qui sont figurés dans cette effigie. Dira-t-on que ce qu'on expulse, c'est le signe religieux, *l'icone*, l'image du dieu et non celle du grand homme sacrifié pour l'amour de ses semblables ? La distinction est arbitraire et casuistique. Un crucifix n'est un signe religieux que pour qui croit à la divinité de celui que cela représente. Celui qui le regarde avec les yeux de la raison — et sans le nuage d'une haine qui serait inconcevable parce qu'absurde — ne peut voir en lui autre chose que la figuration d'un homme sublime, du plus haut Maître de l'humanité, représenté au moment du martyre dont il scella son apostolat et sa gloire. Seule une considération fanatique, dans un sens opposé à celle des croyants fanatiques et mille fois moins tolérable, pourrait voir dans le crucifix *per se* un signe horrible et abominable, où il y ait quelque chose de capable de révolter la conscience d'un homme libre et d'irriter les angoisses du malade qui se retourne sur son lit de douleur.

Pourquoi faudrait-il que le malade libre-penseur voie dans le crucifix plus que cet objet ne lui met devant les yeux : c'est-à-dire une image évoquant, avec une austère simplicité, le plus sublime moment de l'histoire du monde et la plus haute réalité de perfection humaine ? Peut-être parce que ce crucifix, placé dans les mains d'un prêtre, se change en signe ou en instrument d'une foi religieuse ? Mais ce n'est pas dans les mains d'un prêtre qu'il le verra, c'est ce détachant immobile sur la muraille nue, pour que son esprit le réfléchisse librement dans la quiétude et la nudité de sa conscience.

De quelque point de vue qu'on l'envisage, la résolution de la Commission de Charité apparaît injustifiée et déplorable.

Elle ne revendique aucun droit, elle ne restaure aucune liberté, elle ne met fin à aucun abus.

Par contre, elle offense l'institution même au nom de laquelle a été pris cet arrêté, en lui retirant le sceau visible qui rappelait son très noble fondement historique, qui d'une manière irremplaçable manifestait l'esprit du bienfait qui se dispense ici, au nom d'une loi morale qui n'a point cessé d'être l'essence de notre civilisation, de nos législations et de nos mœurs. Et elle blesse la conscience morale, intéressée à ce qu'on ne diminue ni n'interrompe l'hommage dû aux figures vénérables qui sont la lumière et le guide de l'humanité ; hommage qui, s'il constitue un devoir très essentiel de justice et de gratitude humaine est, en outre, pour l'éducation des multitudes, un puissant moyen de suggestion et d'enseignement objectif : aussi bien quand il s'incarne dans les bronzes et les marbres dressés sur la place publique que lorsqu'il se manifeste par l'effigie pendue aux murs de l'école, de l'atelier, de la bibliothèque ou de l'asile, de toute maison où l'on travaille pour le bien ou la vérité.

Voilà ce que j'éprouve sincèrement au sujet que vous soumettez à mon examen, voilà ce que je proposerais à la méditation de tous les esprits qui s'élèvent au-dessus des fanatismes et des intolérances.

Faites de cette lettre l'usage qui vous paraîtra le meilleur et croyez-moi très affectueusement vôtre.

Lettre publiée dans *La Razon* du 5 juillet 1906.

LA GUERRE EUROPÉENNE

Le premier sentiment qui saisit le cœur en présence de ce qui se passe dans le monde est un sentiment de protestation et d'aversion pour cet énorme « saut en arrière » de la guerre, qui lâche dans les centres mêmes de la culture humaine les instincts barbares de la haine, l'iniquité et la brutalité de la force, et nous fait douter si cette civilisation, dont le développement matériel nous enorgueillit tant, porte effectivement en elle le principe moral capable de la préserver de la ruine et de la dissolution où d'autres civilisations trouvèrent leur fin.

Mais, que nous le déplorions ou non, la guerre est un fait, et c'est dans la guerre que se jouent les destinées de la partie la plus cultivée et la plus puissante de l'humanité. Pouvons-nous, nous autres latino-américains, ne la considérer qu'avec un intérêt purement spectaculaire ou purement utilitaire ? Pouvons-nous être impartiaux dans ce débat unique ? Si impartialité signifie la neutralité officielle des États et ce tribut de considération et de respect qui constitue l'obligation la plus claire de l'hospitalité, il est évident que nous devons être impartiaux. Mais si impartialité signifie indifférence, j'affirme avec une égale conviction que nous ne pouvons pas être impartiaux. Le rester de cette manière, cela se pourrait, s'il s'agissait d'une guerre entre deux tribus d'Afrique, sans caractère distinct, sans

signification morale, sans conséquences possibles sur la marche du monde. Mais comme il s'agit d'une lutte entre nations supérieures, dont les résultats doivent forcément s'étendre sur toute la superficie de la planète, pour ma part, je ne puis ni ne veux être impartial. Ma calme raison approuve et confirme les impulsions spontanées de mon sentiment; et sentiment et raison me portent, avec toute la force de mon âme là où je retrouve les attachements de ma race, ma conception des destinées humaines et la filiation de mes idées.

Il faudrait que la conscience latino-américaine fût inconséquente avec ses traditions foncières d'origine et d'éducation et perdît l'instinct de ses intérêts les plus hauts pour ne pas sentir que s'exalte, en ces heures incertaines, la solidarité qui la lie à la grande nation de sa race et de son esprit qui a pour nous le triple prestige de sa latinité souveraine, du magistère intellectuel qu'elle a exercé sur notre culture et de la tradition de liberté incarnée dans sa grande Révolution, mère de la nôtre et dans l'établissement triomphal de ses institutions démocratiques. Nous avons de tout temps reconnu ces servitudes spirituelles et reporté sur la France, avec la plus grande véhémence, cette immense effusion de sympathie qui constitue l'essence, la force et le charme de l'esprit français. Nous voyons dans les trois couleurs de Valmy et de Jemmapes le symbole de la plus forte tentative de civilisation humanitaire, libérale et généreuse que l'on ait essayé de réaliser dans le monde depuis la Rome des Antonins, et de la plus parfaite floraison de culture désintéressée, de délicatesse mentale et de goût exquis qui ait illuminé l'esprit d'une société humaine depuis l'Athènes de Périclès et la Florence des Médicis. Ah! comme nous devons être avec le peuple qui représente tout cela, quand un coup, qui se veut mortel, le menace; quand une attente angoissée fait que se succèdent dans notre souvenir, d'un côté les miracles guerriers de la Révolution, et

de l'autre les peintures sinistres que l'imagination de Victor Hugo nous laissa de la douleur et du désespoir de « l'année terrible » !

Par bonheur pour ceux de nous qui croyons à l'immense avenir humain que ce peuple garde dans son esprit, l'épreuve nouvelle à quoi il se savait destiné survient dans des conditions qui, en même temps qu'elles accroissent par l'alliance le pouvoir de ses armes, grandissent et exaltent encore le prestige de sa cause nationale. A ses côtés se range la libre Angleterre, mère et maîtresse de son propre gouvernement, la nation qui, même là où elle a été avec un air de conquête, a apporté avec soi la liberté, pour la répandre et l'enseigner, l'Angleterre qui nous inspirera toujours, sinon l'affection de la communauté du sang, du moins une grande admiration et du respect, parce que ses institutions ont contribué à nous donner un idéal d'organisation et parce que tous les aspects de notre progrès matériel américain nous rappellent chaque fois la stimulation que furent pour nous ses capitaux expansifs et civilisateurs. Cette alliance des deux grandes nations propagatrices de la liberté, quoique avec des méthodes différentes, me semble l'accord le plus beau et le plus sympathique qui pouvait avoir lieu dans le monde. De la manière dont la guerre se dessine si, d'une part, c'est la lutte des nationalités contre un impérialisme qui paraît tendre à l'unité de je ne sais quelle restauration de l'Europe féodale, d'autre part, elle signifie aussi, elle est la lutte des principes libéraux de gouvernement avec la monarchie de droit divin, fondée sur la consécration de la force comme signe de prédestination et sur le légitime usage de la force contre l'idéal désarmé du droit : « La force prime le droit. »

Et s'il manquait encore quelque chose pour caractériser l'union de la France et de ses alliés dans l'ordre actuel du monde, il reste la part de cette Belgique, merveille de travail et de cul-

ture, d'administration et d'ordre, que l'austérité incorruptible de ses exemples n'a pas même pu sauver de la brutale agression de la force ; incomparable ruche humaine, foulée et brisée par la plus inique des invasions et qui, à l'heure du péril, se change de ruche pacifique en caverne formidable de héros, pour sceller d'un sang généreux le droit que possèdent les petites nationalités de maintenir leur personnalité et leur autonomie et de refuser d'être l'instrument servile de buts étrangers.

La France représente en outre dans ce conflit de nations — et il n'est pas possible de chasser cela de nos pensées — la virtualité du génie latin, l'affirmation que nous proclamons de son intégrité et de son pouvoir, et qui resterait affaibli, peut-être pour toujours, si une fois de plus le choc d'Arminius abattait les légions de Varus, à quarante années de Sedan. C'est pour cela que l'Italie, que le peuple d'Italie frémit comme si le clairon de cette guerre le blessait au plus vif de la chair et que, se plaçant au-dessus des fictions de la diplomatie, il approuve hautement la grande sœur latine dans ce sentiment d'amour et d'admiration qui, voici un siècle, a inspiré à Alexandre Manzoni, dans sa « Lettre sur les unités dramatiques », ce beau finale où il est dit que « personne n'a pu connaître la France sans l'aimer d'un amour pareil à celui de la patrie et que personne n'a pu se séparer d'elle sans qu'à l'impression de l'absence se mêlât un sentiment mélancolique et profond semblable aux nostalgies de l'exil ».

Je suis sûr qu'il passe dans l'esprit de l'Espagne la même vibration de sympathie, et dès maintenant j'en ai la confirmation dans les paroles, que l'on connaît, de quelques-uns de ses hommes d'idées et de prestige populaire.

Par sentiment de race ou par sentiment de conservation nationale et de liberté, semblent s'accorder de nouveau, face au danger commun, ces « voix des peuples », pour me servir

d'une expression germanique, qui s'élevèrent énergiques et distinctes, parmi le fracas des conquêtes napoléoniennes. Et si l'on voulait compléter la protestation contre l'impérialisme, menaçant avec la parole d'une autre des races les plus intelligentes et les plus cultivées de l'Europe, il faudrait évoquer la voix évanouie d'une Allemagne moins forte et moins prospère sans doute, mais incomparablement plus riche en attraits et en esprit que l'empire de Guillaume II : l'Allemagne de Schiller et de Kant, de Gœthe et de Fichte, l'Allemagne qui faisait revivre l'idéal stoïque du devoir avec la « critique de la raison pratique » et qui exprimait, par les lèvres du Poza de « don Carlos » le sentiment de la fraternité humaine et le droit de tous les hommes à la vie de la liberté.

Si cette alliance de l'Europe occidentale venait à être vaincue, on ne saurait aujourd'hui préciser vers quels pôles obscurs s'orienteraient les destinées du siècle qui commence, mais il est hors de doute que ce serait suivant des règles et des principes absolument différents de ceux que la nature et l'histoire montrent comme idéal aux jeunes nationalités du Nouveau Monde. Et cela, par soi seul, devrait décider de nos vœux. N'oublions pas, d'autre part, que pour les éléments réactionnaires et guerriers du Vieux Continent, l'Amérique n'a pas du tout cessé d'être « la proie coloniale », le pays de légende ouvert à l'imagination de la conquête. Un impérialisme national européen vainqueur du reste de l'Europe, et partant sans bornes pour le contenir, représenterait pour l'avenir immédiat de ces peuples une menace d'autant plus certaine et d'autant plus considérable qu'il en arriverait à favoriser l'action de cet autre impérialisme américain qui trouverait dans la conscience commune du péril l'occasion de dresser, sans objection, son bouclier protecteur.

En résumé : race, mentalité, institutions, spontanéité du sentiment, notion de notre intérêt collectif, tout, tout nous

relie étroitement à un des partis de cette discorde gigantesque. Considérée du point de vue américain comme de n'importe quel autre point distant de quelques heures de la « Wilhemstrasse » de Berlin, la cause de la France et de ses alliées est, dans le sens le plus haut et le plus vaste, la cause de l'humanité.

3 septembre 1914 (*La Razon*, Montévidéo).

IV

LE VOYAGEUR

LES VILLES QUI ONT UNE AME

Dans une unité nationale si caractéristique et si énergique, l'Italie offre la plus intéressante et la plus abondante variété d'aspects et de mœurs qu'aucun peuple ait pu offrir à l'attention du voyageur ; et cette variété se manifeste par l'harmonie, vraiment unique, de ses villes. Il n'y a pas dans le monde un pays qui ait autant de villes que l'Italie. Il existe de grandes nations qui ne comptent pas une seule ville, de grandes nations avec des capitales populeuses et débordantes de vie et de richesse. Parce qu'une « ville » est une valeur spirituelle, une physionomie collective, un caractère persistant et créateur. La ville peut être grande ou petite, riche ou pauvre, active ou inerte ; mais on la reconnaît à ce qu'elle a un esprit, à ce qu'elle réalise une idée, et à ce que cette idée et cet esprit rappellent harmonieusement tout ce qu'il y a en elle, depuis la forme selon laquelle s'ordonnent les pierres jusqu'à la manière dont parlent les hommes.

Ainsi comprise la ville, mère de toute civilisation, foyer rayonnant de toute patrie, je dis qu'il n'y a pas de peuple moderne où les villes soient si nombreuses, si « personnelles » et suggestives que dans ce peuple d'Italie. Des sommets glacés des Alpes à la cime enflammée de l'Etna, de la « très amère » Adriatique à la Tyrrhénienne endormeuse, quel merveilleux chœur de villes, chacune avec sa tradition et son génie recon-

naissables, avec sa couleur, son relief et sa « musique » particulière au milieu de la suprême consonance qui les relie toutes, comme les cordes d'une lyre! Quelle inépuisable diversité d'impressions et de souvenirs (à ne nommer que les centres que je connais jusqu'ici), de la Gênes marchande et démocratique, mais pleine d'un caractère pittoresque dans son bouillonnement laborieux, à la silencieuse, aristocratique et taciturne Pise, et Florence ravie en la vision de ses marbres divins, et ces petites villes de Toscane, comme Lucques et Pistoie, où chaque pierre est une chronique qui vous captive, et Bologne, à la pompe doctorale, et Modène, aux larges rues inondées de lumière, et Parme la paisible, et la demi-française et grave Turin, et Milan résonnante du souffle de ses usines et de ses ateliers, et cette gigantesque Rome, ville-univers, ville-archétype, où toutes les autres, toutes celles de notre civilisation sont contenues en puissance, comme les astres du ciel dans la cavité maternelle de la nébuleuse primitive.

J'ignore jusqu'à quel point l'œuvre politique de l'unification italienne s'est réalisée en respectant l'ordre juridique, administratif et gouvernemental, cette féconde variété de personnalités sociales; mais elle subsiste et elle apparaît en tout ce qui est de la nature, sans que pour cela cesse d'apparaître aussi le fondement naturel de l'unité politique. Et la tardive réalisation de cette unité, cette séparation déplorable qui dura des siècles, favorisa sans doute la pleine floraison de ces caractères locaux, de ces villes dont l'âme est personnelle et l'aspect ineffaçable, et auxquelles une centralisation prématurée eût ôté une grande partie de leur force et de leur esprit, si la formation nationale se fût accomplie, comme en France et en Espagne, par le mouvement d'asservissement des monarques de la Renaissance.

Rien de plus intéressant que d'observer comment se reflète, dans l'immense ampleur de l'art italien, cette multiple origina-

lité de l'atmosphère et comment chaque ville produit, de sa propre substance, sa forme artistique qu'on ne peut confondre avec nulle autre, de la manière que chaque race d'oiseaux produit son chant et chaque espèce de plantes sa fleur. Admirant, vous passez de la légèreté ailée, du développement aérien des colonnes dans les arcs superposés de Pise à la majesté austère et nue des palais florentins, qui paraissent œuvre de Cyclopes, des hautaines façades de Gènes aux portiques ouverts et à la brique ornementée de Bologne. L'âme de Lucques inspire le ciseau de Civitali comme celle de Parme le pinceau de Corrège, comme celle de Milan les disciples du divin Léonard, tandis que celle de Modène manifeste son originalité plastique dans ses terres-cuites peintes.

Le patriotisme de ville, énergie aussi vitale et créatrice que peut l'être le patriotisme de nation, est un sentiment qui n'a pas encore trouvé dans notre Amérique des conditions qui lui permettent l'enracinement profond et tenace qu'il demande pour être fécond. Nous n'avons que des ébauches, des larves de villes, si l'on a égard à l'esprit, au caractère de la personnalité urbaine ; quoiqu'elles soient parfois des larves ou des ébauches gigantesques, avec la capacité matérielle d'y infuser un esprit de géant. Les centres qui, un jour, déployèrent un vigoureux sentiment local, agissant comme une force historique et où se dessina une énergique physionomie de ville ont perdu totalement ces lignes traditionnelles ou tendent à les perdre, du fait de l'invasion cosmopolite qui les a grandis matériellement. L'extinction de ce jaloux amour-propre communal est un fait qui peut avoir facilité de graves problèmes et obtenu des biens évidents, mais au prix de grands désavantages. Former des « villes », des villes ayant l'entière conscience d'elles-mêmes, et la couleur de leurs coutumes et le cachet de leur culture, doit être un des termes de notre développement, Il n'y a pas de « civilisation », ni de « civité » sans « ville ». L'éducation muni-

cipale est le fondement certain de toute éducation politique.

La tendance à tout régulariser et à tout égaliser, qui est une des « pentes » où glisse notre temps, induit la législation et le gouvernement des peuples à de pernicieux sophismes. Là où apparaît une exception, une dissonance, un trait qui diversifie, la propension instinctive de notre démocratie est de crier à l'injustice et d'y passer la radoire nivellatrice. Unifier, harmoniser socialement est, sans doute, œuvre excellente et plus opportune que nulle part dans notre Amérique, où nous avons besoin de former la grande patrie qui nous réunisse tous face à l'univers, mais l'harmonie doit se proposer de concilier les différences réelles, non pas de les affaiblir et de les annuler. La culture du caractère local ne contredit pas ce dessein d'unité. Maintenir, dans chacune de nos villes, tout ce qui comporte, matériellement ou moralement, un relief de caractère capable de se convertir en coutume vivante et en tradition évocatrice ; respecter les formes spontanées et gracieuses que le développement naturel de la vie ramène dans chaque société humaine, au-dessus des imitations artificielles, des lois abstraites et des plans symétriques, est une règle que toujours devront parmi nous se rappeler ceux qui légifèrent, éduquent ou gouvernent. Nous arriverons ainsi à avoir des villes qui méritent toute la dignité de ce nom et nous ferons en sorte qu'au fédéralisme conventionnel et fallacieux à la mode aujourd'hui chez quelques-uns des plus grands peuples hispano-américains, succède, avec la marche du temps, un fédéralisme réel, vivant, coloré, qui reconnaisse pour raison d'être et pour énergie inspiratrice ce principe de civilisation que j'appelle « l'âme » des villes.

Rome, janvier 1917.

Paru le 7 avril dans *Caras y caretas*, Buenos-Ayres.

LES CHATS DE LA COLONNE TRAJANE

Prenant la route Alexandrine pour entrer dans celle du Corso, je passe tous les soirs auprès du Forum Trajan, ou si vous voulez auprès de la colonne Trajane, la seule chose qui vraiment reste debout de ce complexe monument, celui peut-être de la magnificence la plus célèbre entre tous ceux que vit s'élever et tomber ce soleil de Rome. Un parallélogramme fermé, de niveau beaucoup plus bas que la rue, contient, parmi des herbes sauvages et des flaques boueuses, des colonnes tronquées de granit, les unes enracinées au sol, les autres tombées ; et au milieu de ces ruines jaillit, entière et majestueuse, la Colonne Trajane, de marbre sculpté, dans tout le développement de son fût, avec des bas-reliefs qui rappellent la soumission des Daces par le magnanime et glorieux Empereur. Ses cendres reposent, ou reposèrent à l'intérieur du piédestal, disposé comme un sarcophage. Sur le chapiteau dorique, au lieu de l'image de Trajan qui le couronnait, s'élève, depuis l'époque de Sixte-Quint, un Saint-Pierre de bronze.

La première fois que je passai par le Forum Trajan, presque au début de la nuit, et que je m'accoudai devant l'obscure profondeur, je vis se glisser, entre les pierres brisées et les buissons, une ombre fuyante. A cette ombre il en succéda d'autres et puis d'autres, dans diverses directions. Je remarquai alors qu'avec ces choses qui passaient couraient aussi d'étranges

petites lumières. Ames de tribuns, de martyrs, de héros, comme celles qui, dans ce vénérable sol de Rome, doivent reconnaître des restes de leur vêtement corporel dans chaque grain de poussière, dans chaque fibre d'herbe?...

J'y revins de jour, et les ombres me révélèrent leur secret. Le Forum en ruines est peuplé de chats. C'est là qu'ont installé leur quartier général, leur concile œcuménique, leur populeuse métropole ceux que Quevedo a nommés : « le monde de la griffe ».

Il y en a de toutes les marques. Roussâtres et tigrés, jaunes et gris, blancs et noirs. Dans les carrés de soleil, sur l'herbe fraîche, ils jouissent avec une placidité digne d'envie et indolente de leur bonheur de vivre, ou gravement assis, ou étendus dans ces attitudes invraisemblables et absurdes, qui ravissaient Théophile Gautier. Un, noir comme l'encre, immobile sur une colonne coupée qui lui fait un piédestal, semble un sphinx d'ébène. Micifuz se pourlèche sur un chapiteau renversé. Zapiron contrefait, en se grattant, la patte boiteuse de Méphistophélès. Zapaquilda allaite ses petits dans le creux de deux pierres, où le gazon fait une couche douillette. J'ignore si le problème économique de cette communauté se résout au moyen de la protection du voisinage, ou si elle vit de sa propre industrie, avec la libre chasse aux reptiles ; mais j'observe que tous les associés sont gras et brillants et que le rayon du soleil arrache à leur pelage épanoui des reflets d'or, ou de jais, ou de neige.

Je n'aime pas les chats. Ils m'ont toujours paru des êtres de dégénérescence et de parodie : dégénérescence et parodie de la bête fauve. Ils sont le fauve sans l'énergie, ils sont le tigre rapetissé, le tigre de Lilliput, l'instinct contenu par la débilité, l'intention perfide et tortueuse substituée au transport de la force, la bénignité devant l'homme et la férocité devant la souris.

Quand la couronne des êtres vivants est sur le front du lion, comme dans la belle fable de Gœthe, la tyrannie même s'enno-

blit et la cruauté acquiert le prestige de la justice. Hélas ! pour le règne animal lorsque ce sont les chats qui commandent !

En contemplant la plèbe féline devenue maîtresse de ces restes de la grandeur impériale, je me figurai que je voyais marqué dans cet exemple un caractère constant des décadences. Tomber entre les mains des chats, n'est-ce pas le destin de tous les pouvoirs qui vieillissent, de toutes les gloires qui s'épuisent, de toutes les idées qui s'usent ?... Ensuite une autre image se saisit de ma pensée. Il me sembla que parmi les ruines se présentait un ancien Romain qui, avec l'amère ironie de son orgueil, retrouvait dans cette vaste réunion de chats une peinture de notre civilisation, un symbole de notre époque.

Nous sommes, vis-à-vis des anciens, des chats en comparaison de fauves. Nous reproduisons leur génie et leur culture comme le chat les traits du félin géant et indompté. Pour donner voix à d'autres hommes et à d'autres temps le *Ramayana*, l'*Iliade*, la *Comédie*. Pour exprimer la démocratie utilitaire et niveleuse, la *Kyromachie*. Nous manquons de la cruauté qui empourpra le sable du cirque et mortifia la chair de l'esclave ; mais nous avons la perversité de l'égratignure, de la pupille qui scrute dans la nuit, de la patte gonflée qui jouit de l'agonie de la souris. Nos crimes sont des crimes de chats. Économiques, tièdes et frauduleuses nos vertus, beauté de chat. Si parmi nous apparaît le Héros, la peur nous verse du courage et nous lui sautons à la figure comme nos congénères firent avec Don Quichotte. Notre timidité devant les portes bien gardées, nous la compensons par notre habileté à marcher sur les corniches et à grimper aux murs.

Les lamentations d'Isaïe, les menaces de Daniel, les malédictions de Dante, les plaintes de Prométhée enchaîné retentissent dans les profondeurs du temps comme des rugissements dans la forêt. Les soupirs de nos douleurs, l'aveu de notre pessimisme moderne, la clameur de nos révoltes et de nos désespoirs,

ne résonneront-ils pas aux oreilles de l'avenir comme des miaulements de terrasse?...

Le patriotisme romain, propagateur et conquérant, fut une inextinguible avidité d'espace; et, s'étendant sur le monde, il fit naître de l'idée de patrie le sentiment de l'humanité. Notre patriotisme, contenu et prudent, égoïste et sensuel, ne tient-il pas beaucoup de l'attachement du chat à la maison où il possède son coin?... O toi! qui t'élèves là en face! ombre du Colisée, fantôme dressé de l'antiquité, génie d'une civilisation d'aigles et de lions, ne sera-t-elle, celle-ci dont nous sommes fiers, qu'une civilisation de chats?...

Rome, 1917.
Paru dans *Plus ultra*, Buenos-Ayres.

CAPRI

Je compte parmi les choses absolument impossibles celle d'appeler beauté une beauté qui n'ait pas conscience de soi-même, et parmi les choses relativement impossibles celle d'appeler conscience de cette beauté une conscience qui ne s'enveloppe pas de certaine inquiétude ou de certain malaise devant la beauté étrangère. Sorrente, confirmant la loi sans exception, sait qu'elle est belle ; mais elle sait que Capri l'est également, et Capri est à côté de Sorrente, et comme la beauté de Capri n'est pas moins fidèle observatrice du *nosce te ipsum*, il y a, à travers les ondes bleues qui les séparent, un perpétuel échange de méfiance et de jalousie ; un procès charmant, qui renouvelle ses instances devant chaque voyageur, incité à être juge dans ce nouveau jugement de Pâris. La première préoccupation que, quand vous arrivez de Capri, on vous montre à Sorrente, c'est de s'enquérir de ce que vous pensez de Capri, et le plus pressant intérêt qu'on vous aura manifesté à Capri, à votre arrivée, c'est de vous demander votre opinion sur Sorrente. Je vous suppose assez habile pour répondre à ces questions de telle sorte que, sans heurter de front la vanité locale, vous inspiriez, en même temps, une certaine inquiétude d'émulation, et alors vous entendrez, de part et d'autre, les plus ferventes protestations d'amour patriotique, et les raisonnements les plus inspirés pour vous démontrer que vous n'avez pas vu le plus beau dans le pays du

panégyriste, et que vous devez vous laisser entraîner pour y admirer des beautés et des perfections que vous n'avez point soupçonnées.

L'île de Capri et la presqu'île de Sorrente sont, pour ainsi dire, travaillées suivant un même style architectonique. Ici comme là, un mur d'âpres rochers, qui tombent à pic dans la mer, dessinent avec une vigoureuse énergie le profil de la côte. Ici comme là, au pied de ce rempart cyclopéen, un port pour coquilles de noix, et du port à la ville, de tortueux sentiers qui montent par échelons dans la pierre. Par derrière la ville, des cimes aux ravissantes perspectives, qui s'appellent ici les collines de Saint-Michel et du Castello, et dans la ville rivale, celle du Désert et de Capodimonte. Peut-être la beauté de Capri est-elle un peu plus grave et mâle que celle de Sorrente, vu qu'il y entre pour une plus grande part la nudité du roc et l'embrassement de la mer ; mais ici aussi, dans les vallées, à l'abri des vents marins, croissent la vigne, l'olivier et l'oranger ; ici aussi la chanson des pâtres confond ses échos avec la barcarolle du rameur qui part pour la pêche au corail, là-bas, sur les côtes d'Afrique, ou qui conduit les touristes visiter la mystérieuse « Grotte d'Azur ». Et Capri, comme Sorrente, tirait, avant la guerre, le plus clair de son revenu du pittoresque de sa propre beauté, qui attirait annuellement vers ses plages plusieurs milliers de voyageurs, sans compter les potentats européens et américains, qui ont bâti des « villas » somptueuses sur le faîte de ces rochers et au pied de ces collines.

La ville, petite et ramassée entre les rocs, se parcourt en quatre pas. Une place domine, comme une plate-forme, les versants abrupts de la côte, avec son fond de mer et de ciel. J'y vois, parmi les groupes qui se promènent, un artiste qui prend des notes. Capri est le lieu préféré des peintres, et ils sont nombreux ceux qui, périodiquement, se retrempent dans l'inspiration de cette nature. Je remarque qu'une « auberge » et une

rue portent le nom de *Tibère*. L'île aimable n'a donc point oublié le tyran qui l'avait choisie pour refuge à sa vieillesse soupçonneuse et lascive, et elle ne paraît pas en garder un mauvais souvenir, sans doute parce qu'au séjour du tyran correspond l'époque de son épanouissement architectural et de sa notoriété historique. On montre encore, en différents endroits de l'île, les ruines des douze fameuses « villas », que Tibère construisit pour y abriter ses séniles amours.

Un chemin qui grimpe en spirale jusqu'à la hauteur du *Solaro*, parmi des vues immenses de montagne et de mer, conduit au village d'Anacapri. Les terres labourées qui l'entourent montrent que la population en est composée d'agriculteurs. Vous y rencontrerez des gens avec qui vous souvenir de la patrie américaine et vous pourrez soutenir une conversation en notre langue, parce que très nombreux sont les Anacapréens qui ont été à Montévidéo ou à Buenos-Ayres ; et il n'en manque point, parmi eux, qui ont emporté des terres d'Occident quelque chose de plus que de doux souvenirs. La légende attribue à Anacapri une généalogie poétique : selon la tradition orale, ce fut l'Amour lui-même, l'*Eros* de la Grèce, qui posa les fondations de la gracieuse ville, dont l'origine hellénique est, comme celle de tous les habitants de l'île, évidente. Et cette origine historique (ainsi que cette généalogie légendaire) ont leur preuve la plus solide dans la particulière beauté des *contadines* d'Anacapri ; beauté de marbre bruni par le soleil et le vent de mer ; ou, si vous les prenez quand, à la tombée du soir, elles vont avec la cruche à la fontaine, beauté de Nausicaa, ceinte de candeur patriarcale.

Personne n'ignore que, sur les côtes de Capri, se trouve la grotte fameuse où tout apparaît teinté de la couleur du ciel, la « Grotte d'Azur », chère au caprice des touristes rêveurs. Une barque à quatre rames me conduit à la grotte de la « Marine » de Capri. Je pensais pouvoir compter sur les deux conditions

nécessaires à cette visite : lumière claire et mer sereine. Malheureusement, au cours du voyage, des nuages importuns sont venus ternir la clarté jusqu'alors diaphane de la matinée. La barque arrivée à la grotte, le soleil se voile complètement, ce qui ôte à l'étrange palais une grande partie de sa beauté fantastique, qui vient du reflet de la lumière rayonnante du jour quand, filtrant à travers l'épaisseur bleue des eaux et imprégnée de sa couleur, elle la répand, comme un clair de lune, dans la pénombre de cette fraîche voûte. On perçoit bien un peu de cet effet magique, mais très faible et très trouble. Au reste, la mer commence à s'irriter et, comme l'ouverture très étroite de la grotte ne livre un passage facile que lorsque l'eau est parfaitement tranquille, il me faut attendre le moment de sortir, étendu au fond de la barque, dans l'attitude d'un cadavre dans sa bière. La « Grotte d'Azur » a été pour moi une déception. Mais voici déjà quelque temps que j'ai appris à me résigner aux désillusions des grottes d'azur, et la beauté ouverte et franche de la réalité environnante m'offre, au retour de cette aventure manquée, la revanche de l'illusion évanouie.

Castellamare, mars 1917.

Paru dans *Caras y caretas*, le 26 mai, Buenos-Ayres.

TABLE DES MATIÈRES

I

LE CRITIQUE ET L'ESSAYISTE

II

LE PENSEUR ET L'ESTHÉTICIEN

III

L'ORATEUR ET LE JOURNALISTE

IV

LE VOYAGEUR

FRANCE-AMÉRIQUE

Le Comité France-Amérique, *qui édite la Bibliothèque à laquelle cet ouvrage appartient, a été fondé, il y a dix ans, par un grand nombre de personnalités qui ont lancé l'appel suivant, résumant le programme du Comité :*

Les Français qui signent cet appel viennent de fonder une institution qui se consacre à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie entre la France et les nations américaines : c'est le Comité *France-Amérique.*

Travailler au développement des relations économiques, intellectuelles, artistiques, etc., entre les nations du nouveau monde et la nation française; fonder une Revue mensuelle et y coordonner les renseignements les plus complets sur la vie économique et intellectuelle des peuples américains; attirer en France des étudiants et des voyageurs des deux Amériques et leur préparer un accueil cordial; encourager toute œuvre ou toute action qui fera connaître l'Amérique en France ou la France en Amérique : telle sera la direction donnée à nos efforts.

Les soussignés font appel au concours généreux et au dévouement actif de ceux qui, en France, s'intéressent aux Amériques et de ceux qui, dans les Amériques, s'intéressent à la France.

Cette fondation a été accueillie avec tant de faveur que, trois ans après, le nombre de ses membres actifs et de ses adhérents dépassait le millier. A cette date, après avoir organisé en France une base solide, il a commencé à fonder des Comités correspondants en Amérique.

Dans l'Amérique du Nord, les Comités suivants fonctionnent sous la présidence : à Montréal, de l'Hon. séna-

teur Raoul Dandurand, ancien président du Sénat fédéral; à Québec, de M. Ferdinand Roy; à New-York, du Dr. Nicolas Murray Butler, président de l'Université Columbia; à la Nouvelle-Orléans, de l'Hon. Juge Bréaux, ancien président de la Cour Suprême de la Louisiane; à Los Angeles, de M. L. W. Brunswig; à San Diego, de M. Eugène Daney, ancien président de la California Bar Association; à Salt Lake City, du Major Richard W. Young; à Seattle, de M. Auzias de Turenne, etc., etc. A San Francisco, la société « The Friends of France » s'est également affiliée au Comité France-Amérique de Paris.

Des Comités ont été constitués à Rio de Janeiro (président : M. Antonio Azevedo, président du Sénat fédéral); Sao Paulo (président : sénateur Jorge Tibiriça, ancien président de l'Etat de Sao Paulo); Montevideo (président : M. Juan Zorilla de San Martin, ancien ministre de l'Uruguay à Paris); Santiago du Chili (président : M. Marcial Martinez, ancien ministre plénipotentiaire); San José de Costa Rica (président : Léonidas Pacheco, ancien ministre de l'instruction publique); Panama (président : Dr. Pablo Arosemena, ancien président de la République). D'autres sont en voie de formation à Buenos-Aires, La Paz, Mexico, La Havane, Bogota, etc.

Le Comité de Sao Paulo, notamment, a organisé en 1913 une brillante Exposition d'Art français, dont la section rétrospective a servi à constituer le premier Musée d'Art français permanent en Amérique du Sud.

D'autre part, en France, une section spéciale, dite Ligue française de propagande, *a organisé un service de renseignements et de propagande en Amérique, touchant le tourisme en France, l'enseignement français, l'art français et les produits de l'industrie française.*

Le Comité central de Paris, qui a son siège social 21, *rue Cassette, se compose d'un Bureau, d'un Conseil de direction, de membres actifs et d'adhérents. Le Bureau*

de France-Amérique *est actuellement formé des personnalités suivantes :*

Président du Comité : M. Gabriel HANOTAUX, *de* l'Académie française, ancien ministre des Affaires étrangères; *président de la Ligue française de propagande :* M. HEURTEAU, délégué général du Conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans; *président de la section France-Amérique latine :* M. François CARNOT; *président de la section France-États-Unis :* le Général BRUGÈRE; *président de la section France-Canada :* vicomte R. DE CAIX DE SAINT-AYMOUR; *président d'honneur de la Ligue française de propagande :* M. Georges PALLAIN, gouverneur de la Banque de France; *président de la Commission de l'Enseignement :* M. APPELL, de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences; *président de la Commission des Beaux-Arts :* M. François CARNOT, président de l'Union des Arts décoratifs; *président de la Commission de l'Industrie et du Commerce :* M. DE RIBES-CHRISTOFLE, membre-trésorier de la Chambre de commerce de Paris; *président de la Commission du Tourisme :* M. Edmond CHAIX, président de la Commission du Tourisme de l'Automobile-Club; *trésorier :* comte R. DE VOGUÉ; *directeur :* M. G. LOUIS-JARAY, membre du Conseil d'État.

Le Comité publie, depuis le 1er janvier 1910, *une Revue mensuelle* France-Amérique, *qui est la propriété du Comité et des revues suppléments :* France-États-Unis, France-Amérique latine *et* France-Canada. *Cette revue étudie la vie des nations américaines dans toutes leurs manifestations politiques, nationales, économiques, financières, sociales, intellectuelles, artistiques, etc. Elle a publié régulièrement des articles et chroniques des auteurs les plus connus et les plus compétents. C'est une revue de luxe, qui paraît sur une centaine de pages de grand format, et publie chaque mois des gravures ou cartes en planches hors texte sur papier couché. Elle donne également le compte rendu complet des diverses manifestations, initiatives et organisations du Comité.*

Le numéro (France et Etranger) : 2 *fr.* 50.

Abonnement annuel : 24 *francs (France) ;* 25 *francs (Amérique) ;* 26 *francs (autres pays étrangers).*

France-Amérique *paraît depuis le* 1er *janvier* 1910; *chaque année est envoyée franco contre* 25 *francs.*

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

José-Enrique RODO

Pages Choisies

CHOIX ET PRÉFACE DE

HUGO D. BARBAGELATA

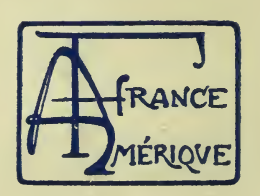
TRADUCTION DE

FRANCIS DE MIOMANDRE



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN




FRANCE
AMÉRIQUE

